|  |
| --- |
| Philippe CARRER [1928-2023]Ethnopsychiatre et psychanalyste, Bretagne(2011)Ethnopsychiatrieen Bretagne*Nouvelles études***LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**CHICOUTIMI, QUÉBEC<http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation
de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: classiques.sc.soc@gmail.com

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Philippe CARRER

**Ethnopsychiatrie en Bretagne. Nouvelles études.**

Coop Breizh, Bretagne, 2011, 286 pp.

L’épouse de l’auteur, Madame Ghislaine Carrer, ayant-droit des œuvres de son mari, nous a autorisé le 21 novembre 2023 la diffusion en libre accès à tous de la totalité des œuvres de l’auteur dans Les Classiques des sciences sociales.

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 10 janvier 2024 à Chicoutimi, Québec.



Philippe CARRER [1928-2023]

Ethnopsychiatre et psychanalyste, Bretagne

Ethnopsychiatrie en Bretagne.
*Nouvelles études*



Coop Breizh, Bretagne, 2011, 286 pp.

**Ethnopsychiatrie en Bretagne.***Nouvelles études*

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#tdm)

Cet ouvrage reprend, prolonge et complète les travaux et recherches ethnopsychiatriques par lesquels le docteur Philippe Carrer s'est fait connaître.

Les particularismes ou les malaises sociaux en Bretagne sont revisités à la lumière des mythes et des représentations collectives. Car le contexte historique et culturel breton a joué et continue de jouer sur les attitudes de la population au sens large, et à imprimer sa marque sur le fameux « inconscient collectif ».

La socioculture doublée d'une analyse médicale et psychologique (travail qui forme le cœur de l'ethnopsychiatrie) permet de mieux comprendre la psyché des gens de ce pays. Mais aussi l'œuvre d'écrivains - Lamennais, Féval, Déguignet *(Mémoires d'un paysan bas-breton*) - relus ici sous un angle original.

Cet ouvrage forme le pendant de *Ethnopsychiatrie en Bretagne et autres terres celtes,* par le même auteur, réédité dans la même collection aujourd'hui.



**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[3]

Ethnopsychiatrie en Bretagne.

*Nouvelles études*

[4]

Du même auteur

*La Dépression d'Ovide,* Laboratoires Ciba-Geigy, Rueil-Malmaison, 1976.

*Le Matriarcat psychologique des Bretons,* Payot, 1983.

*L'Enfant breton et ses images parentales*, Institut culturel de Bretagne, 1987.

*Louis de Plélo, une folle aventure au Siècle des lumières,* Coop Breizh, 1997.

*L'Envers du décor. Essais d'ethnopsychiatrie en Bretagne et autres terres celtes*,Coop Breizh, 1999. Réédition semi-poche Coop Breizh 2011 sous le titre *Ethnopsychiatrie en Bretagne et autres terres celtes*.

*Ermengarde d'Anjou, l'autre duchesse de Bretagne. La couronne ou le voile*.Préface d'Yves Pouliquen, de l'Académie française. Coop Breizh, 2003.

*La Bretagne et la Guerre d'indépendance américaine,* Les Portes du Large, 2005.

ISBN 978-2-84346-537-6

*© Embannadurioù* / éditions Coop Breizh, 2011.

Kerangwenn - 29540 *Speied* / Spézet

*Pep gwir miret strizh* / Tous droits réservés.

[5]

Philippe CARRER

Ethnopsychiatrie
en Bretagne

*Nouvelles études*

Coop Breizh

[6]

[285]

**Ethnopsychiatrie en Bretagne.***Nouvelles études*

Table des matières

[Quatrième de couverture](#Ethnopsychiatrie_t2_couverture)

[Avant-propos](#Ethnopsychiatrie_t2_avant_propos). *Pourquoi une ethnopsychiatrie en Bretagne*. [7]

[Psychiatrie, histoire et socioculture](#Ethnopsychiatrie_t2_texte_01). *Introduction à une psychiatrie transculturelle.* [15]

[Bretagne d'hier et d'aujourd'hui](#Ethnopsychiatrie_t2_texte_02). *Contrastes et incertitudes.* [31]

[Souffrances psychiques contemporaines en Bretagne](#Ethnopsychiatrie_t2_texte_03). *Regard transculturel*. [49]

[Abord ethnopsychiatrique du suicide en Bretagne](#Ethnopsychiatrie_t2_texte_04) [71]

[Assujettissement et acculturations pathogènes](#Ethnopsychiatrie_t2_texte_05). *Une longue histoire.* [79]

[Quand les pères défaillent](#Ethnopsychiatrie_t2_texte_06). *Brèves remarques.* [131]

[286]

[Sophie de Tréguier](#Ethnopsychiatrie_t2_texte_07). *Étude ethnopsychiatrique d'un roman d'Henri Pollès*. [139]

[Paranoïa et ethnopsychiatrie](#Ethnopsychiatrie_t2_texte_08). *Jean-Marie Déguignet, paysan bas-breton, Félicité de Lamennais, Jules Lequier et les autres*. [161]

[La double ruine de Paul Féval](#Ethnopsychiatrie_t2_texte_09). [261]

[Postface](#Ethnopsychiatrie_t2_postface). *Pour en finir avec le paradoxe breton*. [275]

[Bibliographie](#Ethnopsychiatrie_t2_biblio) [279]

[5]

**Ethnopsychiatrie en Bretagne.***Nouvelles études*

AVANT-PROPOS

Pourquoi une ethnopsychiatrie
en Bretagne ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

Les textes présentés aux lectrices et lecteurs dans cet ouvrage sont de nouvelles études qui font suite à celles qui se trouvaient dans mon *Matriarcat psychologique des Bretons* de 1983, et dans *L’Envers du décor* de 1999. Ces précédents écrits étaient nourris de ma pratique psychiatrique professionnelle, enrichie de rencontres et travaux de la Société bretonne d'ethnopsychiatrie que j'avais fondée et présidée dans les années 1980 et de la section « anthropologie médicale » de l'institut culturel de Bretagne/Skol uhel ar Vro, section dont j'ai été le responsable au cours des mêmes années. Les difficultés de toutes sortes à animer un courant ethnopsychiatrique dans une Bretagne sous contrôle m'avaient conduit à faire une pause au cours de laquelle j'ai pu mener à bien plusieurs essais biographiques et historiques. Cependant, la persistance en Bretagne de problèmes psychiatriques préoccupants, dont la presse se fait régulièrement l'écho et qui m'ont paru tout aussi liés à la socioculture que ceux dont j'avais parlé précédemment, m'a poussé à reprendre le fil de mes réflexions ethnopsychiatriques et à poursuivre et compléter mes travaux dans ce domaine. La tendance actuelle en psychiatrie est au tout génétique et psychopharmacologique, [8] ce qui est la mouture contemporaine de la psychiatrie traditionnelle organiciste hostile à l'idée même d'une psychogenèse et d'une sociogenèse possibles des troubles mentaux, et sceptique au sujet de l'efficacité des psychothérapies et sociothérapies.

La psychanalyse, qui avait eu du mal à s'implanter en France, est, par un mouvement pendulaire après des moments fastes, à nouveau en défaveur. Pourtant, il serait bien étrange que le psychisme et le comportement des humains échappent aux influences, sollicitations, contraintes et agressions de leur environnement psychologique, social, culturel et même politique. C'est pourquoi, dans cet ouvrage, la pathologie psychique la plus actuelle, notamment dans sa dimension régionale comparée, reçoit encore l'éclairage indispensable, me semble-t-il, qu'apporte le contexte socioculturel y compris dans son déroulement historique, tel que nous le révèlent les historiens mais aussi les romanciers et littérateurs. C'est ainsi qu'un roman d'Henri Pollès, *Sophie de Tréguier, fi*gure ici et fait l'objet d'une étude à propos de pathologie psychosomatique, et *les Mémoires d'un paysan bas-breton,* de Jean-Marie Déguignet, d'une autre, à propos de paranoïa.

Les études épidémiologiques comparées conduisent à s'interroger au sujet des facteurs socioculturels et politiques déstabilisants qui retentissent négativement sur la santé mentale des populations, et aussi de ceux qui ont ou pourraient avoir, au contraire, un effet bienfaisant. Déjà pendant la révolution américaine que nous appelons la guerre d'indépendance, le docteur Benjamin Rush notait que des guérisons s'observaient chez des femmes qui présentaient des troubles psychiques avant le conflit et s'étaient rangées sous la bannière des patriotes, tandis que des troubles identiques survenaient à la même époque dans les rangs des loyalistes envers la couronne [9] britannique (observations publiées en 1794 [[1]](#footnote-1)). Plus tard (1812), Benjamin Rush signalait que des pathologies (*Tory rot* et *protection fever)* étaient survenues, lors de la guerre d'indépendance, chez ceux, sympathisants de l'un ou l'autre camp, qui n'avaient pas osé participer aux événements, tandis qu'à l'inverse ceux qui y avaient pris une part active y avaient échappé [[2]](#footnote-2).

Le professeur Henry B. M. Murphy concluait en 1982 son magistral traité de « psychiatrie comparative » en rappelant que les traditions nationales et les politiques pouvaient avoir des conséquences favorables ou clairement défavorables sur la santé mentale (d'où l'intérêt de la psychiatrie comparative) et qu'il appartenait à la société au sens large de combattre la position de ceux qui refusent d'admettre cette évidence.

Cet homme discret, qui dirigeait le département de psychiatrie à l'université McGill à Montréal, ce savant aujourd'hui disparu qui, sauf erreur, n'avait pas aventuré sa discipline dans l'arène politique, en entrouvrait néanmoins la porte pour inviter « la société en général » à se saisir des problèmes de la santé mentale. Dès lors que la société s'en saisit, le problème devient politique et le psychiatre, préoccupé de santé mentale par vocation, peut être tenté de participer au débat et de l'enrichir éventuellement de son expérience. Mais le sujet est sensible. Les traditions peuvent concerner le statut de la femme ou certaines coutumes cruelles à son égard. [10] C'est pourquoi les remettre en cause heurtera les mentalités. La politique peut être celle qui régit la fabrication, le commerce, l'usage de l'alcool ou des drogues, si bien que l'orienter dans certaines directions fâchera sans doute de puissants intérêts. Toutefois, à moins de rétrécir abusivement l'éventail des questions à débattre, il faut entendre « politique » au sens large. Il y avait la politique des tsars à l'égard des minorités juives. Le médecin psychiatre juif d'Odessa Léon Pinsker [[3]](#footnote-3) observait les dégâts psychiques chez ses coreligionnaires terrorisés par les pogroms à répétition et souffrant par ailleurs de quotidiennes humiliations. Il estimait que les plus malades étaient les bourreaux et qu'à ce problème psychiatrique il fallait un remède politique ; il exposa ses thèses dans un livre qui eut un immense retentissement, *Autoémancipation,* et prit la tête de Hibbat Zion (amour de Lion), mouvement qui précéda l'organisation sioniste de Théodore Herzl. Plus récemment, le psychanalyste Rudolphe M. Loewenstein, en 1952, dans sa *Psychanalyse de l'antisémitisme,* étendait son étude aux pathologies provoquées par la haine antisémite.

Il y avait les politiques coloniales au temps des colonies, et il y a la politique de l'émigration et celle des banlieues au temps présent des émigrés et de leurs enfants.

Le docteur Franz Fanon, psychiatre martiniquais qui était en poste à Blida, en Algérie, publiait en 1952 [11] [*Peau noire, masques blancs* [[4]](#footnote-4)](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/030294726) (dont un chapitre s'intitulait « Le nègre et la psychopathologie »), avant de s'impliquer dans la révolution algérienne et de passer de l'exercice médical au combat politique.

À propos des populations émigrées, le psychiatre Bechir Kheder, dans un article paru en 1979 et intitulé « Essai sur le concept de structure paranoïaque chez le Maghrébin transplanté », livrait, sur le sujet, des aperçus qui, vingt-sept ans plus tard, gardent tout leur intérêt.

Plus nuancé que Fanon, qui attribuait l'agressivité du colonisé au seul système colonial dans sa totalité politico-économico-sociale, Kheder soulignait la nécessité de reconnaître que la personnalité des êtres humains s'élabore et se constitue par d'incessants échanges dialectiques avec son milieu. D'où la nécessaire prise en compte des traditions sociologiques, religieuses et culturelles des transplantés, en l'occurrence maghrébins.

Il notait chez ceux-ci la présence d'une constellation affective faite d'identification au père, du culte du héros, de la force et du pouvoir, avec valorisation de la virilité associée au mépris de la femme, à la jalousie masculine et à une fréquente homosexualité. Ces éléments traditionnels conjugués avec les faits d'acculturation, tels que l'ignorance et le mépris entretenus de la langue arabe, contribuaient à produire des personnalités à la susceptibilité ombrageuse, avec un narcissisme pointilleux, un moi trop sensible, une émotivité mal régulée.

Le Maghrébin, selon Kheder, dès qu'il s'imagine qu'un défi à sa valeur lui est lancé, se dresse agressivement de façon très irrationnelle. Ce que les Espagnols appellent *punto de honor* est pour lui le *bountou.*

[12]

Ce code d'honneur, la peur de l'humiliation, la blessure coloniale non cicatrisée ravivée par la divergence entre la culture d'origine et celle d'accueil, ainsi que par les idées préconçues et les préjugés — il faudrait peut-être dire aujourd'hui les généralisations abusives —, débouchent sur « la haine, les sentiments d'exclusion et d'exploitation et ceux d'insécurité, d'hostilité, de méfiance, de danger ». C'est ce que Kheder désigne sous le nom de « vécu paranoïde ». Il dit aussi que l'agressivité est mieux maîtrisée dans les classes bourgeoises que dans les classes populaires.

L'engagement du psychiatre en tant que tel dans les luttes politiques peut ne pas être sans risques. Pendant la période d'ébullition sociale qui, en Argentine, avait précédé le coup d'État militaire en 1976, de jeunes psychiatres s'étaient fortement engagés auprès des forces populaires en faveur d'une psychiatrie plus sociale. Ils ont payé le prix de leur militantisme lors de la répression qui a suivi.

Participer au débat breton en tant que psychiatre présente des difficultés d'un autre ordre. Elles tiennent pour l'essentiel au refus français d'identifier au sein de la République (en métropole) des populations différenciées et des territoires autonomes, ce qu'admettent, par exemple, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Actuellement, la République dénonce le communautarisme, ce concentré d'ethnique et de religieux auquel elle est doublement allergique, mais elle n'aime pas davantage l'innocent fédéralisme. La revendication bretonne, susceptible d'associer l'ethnique (une ethnicité devenue discrète) et le territorial, lui est tout aussi insupportable. Partant, la République construit une histoire de France qui gomme autant qu'il est possible tout ce qui vient contrarier son idéologie ; elle ignore l'histoire de la Bretagne et elle ignore sa langue. Elle déconstruit le territoire breton en l'amputant de la Loire-Atlantique.

[13]

Les habitants de ce pays sont conditionnés à cet environnement culturel soutenu par un appareil administratif imposant et omniprésent. Dans ces conditions, leur proposer une lecture ethnopsychiatrique de la pathologie mentale en Bretagne, tout au moins de certaines formes de celle-ci, peut paraître une gageure. Cependant je n'ai pas cru devoir m'interdire de présenter ce qui, une nouvelle fois, m'est apparu comme une évidence.

[14]

[15]

**Ethnopsychiatrie en Bretagne.***Nouvelles études*

Psychiatrie, histoire
et socioculture

Introduction à une psychiatrie
interculturelle

[Retour à la table des matières](#tdm)

 [15]

Sur cette terre, rien n'est immuable. Tout est mouvement, évolution, métamorphoses. Les maladies elles-mêmes, plus particulièrement celles qui sont provoquées par un agent bactérien ou viral, surgissent, s'étendent, se stabilisent, déclinent. Parfois elles s'éteignent, soit spontanément, soit parce que les hommes sont parvenus à les éradiquer. Un bactériologiste célèbre disait, en 1933, de la fièvre de Malte que c'était une « maladie d'avenir1 ». Les hommes aussi participent à ce perpétuel devenir, à ce transformisme dont ils sont aujourd'hui la pointe extrême, pour peut-être, demain, n'en avoir été qu'un des maillons. Il n'est donc pas surprenant que la médecine mentale n'échappe pas aux variations des états pathologiques qu'elle a pour mission de soigner. Ces modifications s'inscrivent pourtant dans certaines limites parce que le trouble mental, phénomène psychique, a quelque chose à voir avec le fonctionnement du cerveau, organe inchangé depuis l'avènement de l*'Homo sapiens.* En revanche, ce qui change, c'est l'environnement, notamment [[5]](#footnote-5) [16] dans ses aspects sociaux et culturels, lesquels sont susceptibles d'influencer le psychisme et de retentir sur lui. La socioculture doit être considérée dans sa dimension la plus étendue et inclure aussi le statut accordé aux malades de l'esprit, le sort qui leur est réservé autant que les soins et traitements qu'ils sont susceptibles de recevoir en fonction des progrès de la médecine.

Le trouble dépressif, dont des équivalents peuvent être observés chez des animaux, illustre cette permanence dans le fond associée à des fluctuations dans la forme. Dire qu'il est vieux comme Hérode, c'est le rajeunir puisque, plusieurs siècles avant le Christ, Homère déjà, sans le nommer, en montre les symptômes chez un des personnages de son *Iliade,* qui pour finir se suicide [[6]](#footnote-6). Des textes irlandais anciens, retranscrits par des moines chrétiens, mais qui peuvent correspondre à des périodes très antérieures à notre ère, désignent sous le nom de *serc* un état de langueur et de neurasthénie ou encore un « mal d'amour [[7]](#footnote-7) ». Puis « la tristesse et la crainte qui durent longtemps » font leur entrée en médecine avec les écrits hippocratiques — œuvres du maître ou de ses disciples [[8]](#footnote-8) — et y reçoivent le nom de « mélancolie » qu'elles garderont jusqu'à nos jours où, récemment, le vocable « dépression » est venu prendre la relève. Au Moyen Âge, des moines et des moniales souffraient parfois, dans leurs monastères, d'un mal qualifié d'« acédie » qui comprenait des troubles affectifs tels que la tristesse, la douleur morale, quelquefois le désespoir, avec de la lassitude, du dégoût pour toute activité, d'où le reproche de paresse qui était fait à [17] ces religieux. Une crise morale coiffait l'ensemble avec peine autant à prier qu'à accomplir les devoirs prescrits par la règle [[9]](#footnote-9). Le terme de « mélancolie », aujourd'hui désuet et rarement utilisé dans la pratique, ne concerne plus que les atteintes dépressives les plus accentuées. Les progrès thérapeutiques font qu'on parle de moins en moins de ces formes, tandis que le champ de la dépression, lui, s'étend immensément au point que non seulement elle devient la manifestation majeure de la pathologie psychique actuelle, mais qu'elle infiltre toute la sensibilité occidentale contemporaine.

Les sociologues disent même qu'elle est une maladie à la mode qui remporte un succès à la fois médical et médiatique. Plus sérieusement, ils établissent un lien entre la montée de la dépression et celle de l'individualisme dans les sociétés contemporaines, et attribuent le plus récent visage de cette maladie, où domine maintenant la panne de projet, de motivation et de communication, au fait qu'il représente l'envers de ce que réclame et même exige actuellement la société [[10]](#footnote-10). « Soyez actif, mobile, dynamique ou gare à vous ! » Et c'est vrai que les nouveaux déprimés ne laissent pas tant paraître de la douleur morale, comme on le voyait autrefois, que de l'inhibition ou de l'asthénie. Mais ces symptômes, de même que le ralentissement des gestes et de la pensée qui les accompagne, s'observaient aussi dans la mélancolie d'hier. Quant à la douleur morale, elle s'exprime peut-être moins bruyamment, mais demeure sous-jacente. En fin de compte, la maladie a moins changé qu'il n'y paraît. Pour ce qui est de sa fréquence, c'est une autre histoire.

[18]

Ce qu'on appelle le tableau clinique de la dépression varie aussi en fonction des cultures, au point parfois qu'un médecin appartenant à une autre culture que celle de son malade peine à l'identifier. En Afrique, la dépression prend généralement le visage de l'hypocondrie avec son cortège de plaintes somatiques auxquelles s'associent souvent des idées de persécution.

Ainsi, l'assise biologique du trouble mental explique que certaines entités psychopathologiques sont mentionnées et décrites depuis des siècles tandis que l'environnement socioculturel introduit des variations dans leur fréquence, leurs aspects cliniques et l'attention qui leur est portée, les causes qui leur sont attribuées, les traitements qui sont appliqués.

La tolérance des sociétés envers la maladie mentale est variable selon les lieux, les époques, également selon le type de pathologie. D'une façon générale, le désordre mental dérange. Au Moyen Âge, les malades qui n'avaient pas la chance d'être assistés et protégés par leur famille ou par leur communauté rejoignaient la foule des vagabonds et des mendiants, des marginaux comme on dirait de nos jours, et s'en distinguaient assez peu. Les plus atteints mouraient de faim, de froid, de misère. Les plus agités ou extravagants finissaient par lasser, surtout quand leur nombre augmentait. Les cités cherchaient alors à s'en débarrasser, et c'est ainsi que l'on vit certaines cités de Rhénanie rétribuer des capitaines de navire pour qu'ils embarquent ces malheureux devenus encombrants et les conduisent par la voie fluviale le plus loin possible avant de les débarquer discrètement. Ces nefs des fous appartiennent autant à l'imaginaire collectif, avec ses représentations littéraires et picturales, qu'à l'histoire de la folie. Au total, cependant, les malades mentaux de l'époque médiévale ne subissaient pas de ségrégation, à l'inverse des lépreux.

[19]

Avec l'apparition des États-nations puis leur montée en puissance, la marginalité sera de moins en moins tolérée et l'aboutissement de cette intolérance sera, au XVIIe siècle, l'enfermement, dans des hospices construits à cet effet, de la foule hétéroclite des gueux, des filles de joie et des fous - pour tout dire, de ceux qui gâchent le paysage et procurent le pénible sentiment d'un désordre dans une ordonnance qui se veut impeccable [[11]](#footnote-11).

Dans un jardin à la française, les plates-bandes sont tirées au cordeau et un brin d'herbe qui dépasse est une offense au jardinier. Il existe néanmoins des établissements de soins, peu nombreux, où les malades des classes aisées sont généralement soignés avec humanité, et dans les campagnes, où vit la plus grande partie de la population, les familles tentent de garder leurs malades au besoin en les cloîtrant. Plus tard, la dimension mythique de la Révolution française va aussi s'étendre au domaine psychiatrique. Le médecin Philippe Pinel, libérant de leurs chaînes, en pleine Terreur, en 1793, les aliénés de son service de Bicêtre, deviendra la figure emblématique d'une humanisation des soins qui, dans les faits, ne sera que très partielle [[12]](#footnote-12). Le progrès se fera dans le sens d'une meilleure classification des maladies mentales qui permettra de mieux distinguer et séparer les aliénés, [20] comme on les appelle désormais, de ceux qui ne le sont pas, mais aussi, dans les asiles, de séparer les malades agités des malades calmes et de les placer dans des locaux distincts.

Ces dispositions ont montré que l'agitation, pénible pour tous et d'abord pour le patient agité — d'autant plus que des moyens de contention peuvent être nécessaires —, n'est souvent que transitoire mais également souvent artificielle et provoquée par la contagion des autres agités. Cette politique française de soins psychiatriques se précisera, se développera au xixe siècle et trouvera, au bout d'une quarantaine d'années, son expression juridique dans la fameuse loi du 30 juin 1838, dont de nombreux pays s'inspireront et qui, d'une remarquable longévité, ne prendra fin qu'en 1990, ses articles étant tombés un à un en désuétude, mais l'essentiel persistant tout de même. Elle cédera la place à une nouvelle loi correspondant mieux à l'esprit des temps nouveaux.

En effet, ces asiles, devenus hôpitaux psychiatriques en 1938, demeuraient des lieux d'enfermement et de ségrégation, où le danger était d'ailleurs beaucoup moins l'enfermement arbitraire, largement fantasmé par la presse à sensation — la loi de 1838 était à ce sujet remarquablement ficelée —, que la déshumanisation et la chronicisation des malades. Pour comprendre ce que fut leur détresse, il faut avoir vu ces patients - et jamais nom ne fut mieux mérité, puisqu'ils étaient ceux qui subissent - vers 1950 et même plus tard, ne disposant à table que d'une cuiller pour couper leur viande - pas de fourchette, pas de couteau et pas de serviette de table, évidemment -, dormant [21] à vingt, trente et davantage en dortoir, sans armoire pour ranger leurs affaires personnelles ; dans la journée, sans occupations, sans distractions, pauvrement et presque uniformément vêtus, ils tournaient en rond dans une cour plutôt triste ou dans une salle de séjour sans confort ni caractère, ou restaient assis sur un banc auprès d'une valise qui les suivait partout et où ils avaient rangé le peu qu'ils possédaient, semblables, selon la formule connue des psychiatres de l'époque, à des voyageurs qui, sur un quai de gare, auraient attendu pendant des années un train qui n'arriverait jamais.

Le sort de ces malades internés allait cependant changer ultérieurement. Il faut d'abord rappeler que pendant la Seconde Guerre mondiale, en Allemagne, le régime nazi avait exterminé sans faire de bruit, en commençant par cinq mille enfants handicapés, des milliers de malades mentaux, au total environ quatre-vingt mille ; pas assez secrètement tout de même puisque des familles et des autorités religieuses s'étaient émues et rebiffées et qu'il avait fallu, en août 1941, interrompre l'extermination, qui, si elle avait continué, aurait pu saper le moral de la population [[13]](#footnote-13). Il faut ajouter qu'il n'y a pas lieu de pavoiser au sujet de ce qui s'est passé en France dans les hôpitaux psychiatriques pendant cette triste période de l'occupation allemande. Alors que les habitants des villes souffraient du manque de nourriture — dans les campagnes il n'en était pas de même —, mais réussissaient dans l'ensemble à survivre (ainsi, les enfants des écoles, par exemple, recevaient chaque jour des biscuits vitaminés), [22] dans les hôpitaux psychiatriques, des dizaines de milliers de malades internés sont morts de faim au sens propre du terme (il n'y eut cependant pas d'extermination programmée). Il n'apparaît pas qu'il y a eu alors un quelconque mouvement de protestation et actuellement, en ces temps de repentance généralisée, on n'entend personne se repentir à ce sujet. Ces pauvres morts sont recouverts d'un épais linceul d'oubli.

Au cours des années 1950 (rappelons que la guerre avait pris fin en 1945), des modifications heureuses sont survenues dans les soins aux malades mentaux. Il est généralement admis que ce mouvement humanitaire et médical est dû au fait que l'internement des malades, tel qu'il était pratiqué depuis plus d'un siècle, était devenu carrément insupportable après les horreurs des camps de concentration, même si, le ravitaillement normal ayant été progressivement rétabli, la comparaison ne devait pas être poussée trop loin. De même qu'au début de l'ère chrétienne l'esclavage a reculé, semble-t-il, grâce aux progrès techniques qui permirent de substituer l'animal à l'homme plutôt qu'à la suite du message chrétien, qui cependant ramait dans la même direction, il apparaît que, dans la seconde moitié du XXe siècle, le courant d'humanisation des hôpitaux psychiatriques a été initié puis impulsé par de formidables découvertes thérapeutiques, dont des psychiatres humanistes, il est vrai horrifiés par ce qui s'était passé pendant la guerre, tirèrent le meilleur parti [[14]](#footnote-14). Les pesanteurs historiques et sociales ont fait qu'il n'a pas fallu beaucoup moins d'un demi-siècle pour aboutir à la seule conclusion logique, à savoir le démantèlement [23] du vieil hôpital au profit de structures légères, variées, dispersées dans la cité ou dans les villages, associant des services d'urgence avec consultations externes, des centres ou hôpitaux de jour et des appartements thérapeutiques. Il aurait été sage de ne pas renoncer tout à fait aux unités de longs séjours sans s'être doté au préalable d'hébergements alternatifs valables et assez nombreux, ce qui exige d'importants moyens financiers et demeure donc problématique [[15]](#footnote-15).

Car la psychiatrie, qui se nourrissait de la chronicité, éprouve maintenant de la gêne à son contact, et ne sait plus trop que faire des pathologies chroniques lourdes, essentiellement les états psychotiques dont la prise en charge ingrate valorise peu les soignants et maltraite leur narcissisme à une époque où règne l'illusion que tout doit guérir et rapidement. Désormais, ce qui compte, c'est l'aigu et l'urgence. Longtemps stigmatisés, accusés de ressembler un peu trop à leurs malades à force de les fréquenter, les [24] psychiatres, anciennement aliénistes, deviennent populaires. Ils sont présents sur tous les lieux de catastrophe pour aider les humains désemparés. Cette assistance universelle n'aurait-elle pas quelque chose d'excessif ?

Tandis que les services psychiatriques, soumis, en matière de lits, à une cure d'amaigrissement exagérément poussée, perdent leurs malades, les prisons françaises sont dépassées par une pathologie psychiatrique envahissante. Des détenus aux lourds antécédents personnels et familiaux, incarcérés dans des maisons d'arrêt surpeuplées, deviennent anxieux, déprimés, suicidaires. Le pourcentage de détenus atteints de troubles psychiques est énorme. La plupart sont devenus malades en prison ou y ont rechuté, mais d'autres y sont arrivés déjà malades pour des actes délictueux parfois criminels, liés à une pathologie psychiatrique lourde. Les services psychiatriques de secteur, depuis qu'ils ont été modernisés, ne sont plus aptes à les recevoir et les établissements pour malades mentaux dangereux, dont une petite unité devrait exister dans chaque région - ce qui n'est aucunement le cas - sont peu nombreux. De plus, les experts sont de moins en moins enclins à les reconnaître irresponsables et la tendance est de les confier plus volontiers à la justice qu'à la médecine. Peut-être est-ce dû au fait que le droit des victimes tend à l'emporter sur le droit tout court et que cette évolution ne s'accommode pas facilement d'une irresponsabilité des coupables, pourtant déjà prévue dans le droit romain il y a plus de deux mille ans.

Dans les services hospitaliers psychiatriques, parallèlement au désinvestissement des troubles chroniques, se développe une allergie des soignants vis-à-vis de l'hospitalisation. Les séjours à l'hôpital sont repoussés ou reportés, évités ou de très courte durée eu égard à la gravité de la pathologie. On voit maintenant, comme au Moyen Âge, des malades vagabonds, errant d'une région [25] à l'autre, d'un hôpital à l'autre, cherchant un lieu d'hébergement, qui, pour ces « hors secteur », ne pourra être que provisoire. Ces patients apprécient l'hôpital où ils recherchent aide et protection. Ce n'est pas le cas de ceux décrits jadis sous le nom d'« aliénés migrateurs », paranoïaques délirants toujours en mouvement pour fuir leurs persécuteurs et qui évitent soigneusement l'univers psychiatrique.

Si ces malades sont devenus voyageurs, il existe aussi des voyageurs qui deviennent malades. En effet, certains aspects de la vie moderne font surgir des troubles psychiques de façon parfois inattendue. Nos contemporains sont de plus en plus attirés par les voyages à l'étranger, au cours desquels se déclenchent parfois des troubles mentaux. Une psychiatre italienne a donné le nom de « syndrome de Stendhal » à des crises d'angoisse et de dépersonnalisation, compliquées parfois de bouffées délirantes, qui saisissent certains voyageurs à Florence devant les merveilles d'art de la place de la Signoria et qui entraînent leur hospitalisation passagère dans son service [[16]](#footnote-16). Plus récemment, on signale aux Indes, chez des voyageurs, plus particulièrement français, dit-on, le déclenchement subit d'une paranoïa aiguë baptisée « syndrome des voyageurs » qui, après les premiers soins sédatifs, nécessite un rapide rapatriement. L'ambassade de France à New Delhi serait désormais dotée d'un psychiatre.

En France, rebutés par la fonction hospitalière qu'ils abandonnent à des confrères étrangers, les psychiatres s'installent en clientèle privée. Les consultants sont innombrables et les médecins sont submergés par l'afflux de demandes de soins. La plupart des consultants [26] sont des femmes et des hommes (des enfants aussi) qui éprouvent une souffrance ou au moins un profond malaise, du fait de difficultés, de conflits ou même de traumatismes survenus dans leur vie familiale ou sentimentale, dans leur milieu de travail ou encore dans leur cadre de vie. Notre période contemporaine de turbulences et d'évolution accélérée, d'incertitude aussi et de remises en cause multiples, est particulièrement propice à l'éclosion de troubles anxieux et dépressifs chez ceux dont les défenses sont débordées, soit parce qu'ils sont fragiles, soit parce que les problèmes qu'ils doivent affronter sont d'une particulière gravité. Ces patients trouvent chez le psychiatre une assistance psychologique en même temps, le plus souvent, qu'une prescription de médicaments qui doivent les soulager, si possible les améliorer, et parfois les guérissent. Jeunes ou vieux, certains ne savent pas, ne peuvent pas faire connaître à autrui, entourage proche ou moins proche, la souffrance morale qui les afflige ; ils ne trouvent d'autre issue que le passage à l'acte. Les tentatives de suicide se multiplient dans notre monde actuel. Ce sont souvent des appels à l'aide qui ne sont pas toujours faciles à décrypter ou, plus rarement, des essais infructueux avant un geste plus radical envisagé d'emblée. Dans tous les cas, ces conduites de désespoir jettent une lueur sombre sur la société d'individualisme exacerbé dans laquelle nous vivons.

Il est une autre catégorie de malades qui entrent en contact avec le praticien de santé mentale, mais ils viennent à lui en marchant à reculons, conduits par leur famille, par les services sociaux, parfois par le juge. En effet, ils ne se sentent pas malades et n'éprouvent nul besoin d'être soignés, du fait qu'ils ont trouvé le remède à leur malaise existentiel. L'alcool ou la drogue les plongent, à leur demande, dans un paradis artificiel qui, croient-ils, leur permet de supporter la vie quand ils la lui rendent [27] chaque jour plus insupportable. Leur cohorte est immense car, de même qu'elle est facilement suicidaire, notre société est hautement toxicomaniaque. L'alcool et la drogue y sont omniprésents et d'accès facile, d'autant plus qu'ils constituent pour certains, qui n'en usent ou au moins n'en abusent pas, une source colossale de revenus.

Les troubles des conduites alimentaires, en pleine recrudescence, prendront place dans ce petit panorama de pathologies psychiques influencées par la socioculture ambiante. L'anorexie mentale, qui concerne plus particulièrement, mais non exclusivement, les jeunes filles et qui, connue et décrite depuis longtemps, semble se répandre comme une épidémie, de même que la boulimie, son apparent opposé mais qui, s'accompagnant de vomissements provoqués après l'absorption compulsive de nourriture, entretient avec l'anorexie une sorte de cousinage. Ces jeunes filles ou jeunes femmes ont développé avec leur corps une mauvaise relation. L'anorexique paraît brouillée avec sa féminité. La restriction de nourriture qu'elle s'inflige provoque des désordres physiologiques et biologiques qui peuvent avoir des conséquences mortelles.

Le comportement de la boulimique a été rapproché de celui des toxicomanes. Ces troubles (restriction alimentaire des anorexiques, vomissements des boulimiques) sont influencés péjorativement par l'idéal de minceur féminine affiché en permanence par la mode répercutée dans les magazines et illustrée par les *top models* et autres jeunes femmes que l'on voit à la télévision. La régression vers l'adolescence androgyne s'affirme tandis que l'identité sexuelle, devenue problématique, se dérobe. Le corps humain mal accepté, avec son anatomie, sa physiologie, ses imperfections, le corps devenu fardeau et repoussoir, est ainsi vécu négativement par celles et ceux qui souffrent de dysmorphophobie et viennent pousser la porte du chirurgien esthétique plus que celle du psychiatre. [28] Elles se plaignent de la longueur, du volume ou de la forme de leur nez, de leur menton, de leurs seins ; eux trouvent leurs organes génitaux trop chétifs. Ces dysmorphophobies entrent dans le cadre plus vaste des anthropophobies qui se caractérisent par un sentiment de gêne, de malaise face à autrui et se rencontreraient fréquemment en Bretagne. Elles s'accompagnent de honte et peuvent être à l'origine d'abus d'alcool [[17]](#footnote-17). Banal à la puberté, ce mal, dans les nouvelles générations, se prolonge chez le jeune adulte, s'étend sous la pression tyrannique et conjuguée du corps idéal exigé par nos contemporains et par les intérêts financiers. Ceci est aussi un des aspects du malaise existentiel de l'homme d'aujourd'hui. Et voici que se répand une nouvelle pathologie du comportement alimentaire. On lui a donné le nom d'« orthorexie ». C'est la recherche obsessionnelle de la perfection diététique au détriment du plaisir de manger. Dans les formes sévères, cette recherche envahit la vie quotidienne et se répercute négativement sur la vie sociale. Les messages nutritionnels, le marketing des industries agroalimentaires, les alertes sanitaires peuvent contribuer au développement de cette pathologie chez certains sujets anxieux, qui polarisent sur la nourriture leur mal-être. En s'imposant des règles diététiques très strictes et en exerçant un contrôle exagérément sévère sur les aliments qu'ils consomment, ils calment leurs angoisses mais sont conduits à s'isoler socialement, au moins en ce qui concerne le partage des repas.

L'anxiété, la dépression, les suicides, mais aussi les abus d'alcool, les toxicomanies, les troubles du comportement alimentaire et enfin une perception péjorative de [29] son propre corps, telles sont les pathologies psychiques qui dans notre société prennent un relief saisissant parce qu'elles se manifestent avec une grande fréquence, mais aussi probablement parce qu'une importance particulière leur est accordée. Ces troubles n'apparaissent pas dissociés de l'environnement socioculturel et constituent une illustration convaincante de son influence sur la santé psychique des individus [[18]](#footnote-18). La socioculture, c'est-à-dire tout ce qui dans notre environnement ressortit aux domaines conjoints du social et du culturel, n'est jamais dépourvue de tout caractère pathogène, de zones d'ombre, mais selon son état général et selon la façon dont il fonctionne, peut constituer un élément régulateur du psychisme des individus qui en font partie ou, au contraire, contribuer à les déstabiliser. Certains de ses aspects peuvent jouer un rôle positif, tandis que d'autres pourront agir négativement ou encore être alternativement l'un ou l'autre. Le poids respectif des uns et des autres déterminera l'effet équilibrant ou nocif de l'ensemble, mais jouera aussi l'aptitude de chacun, en fonction de dispositions héritées ou de sa propre histoire, à se référer aux aspects bienfaisants de la socio-culture plutôt qu'aux autres. Par exemple, l'alcool, agent social et culturel (manières de boire), absent d'ailleurs de certaines cultures, pourra, selon la dose absorbée et les [30] réactions de l'utilisateur, devenir un utile facilitateur des relations sociales ou un fauteur de troubles.

Il arrive également que des populations d'appartenances culturelles différentes coexistent dans un même ensemble étatique. La transmission de l'une à l'autre des valeurs et références culturelles, et en particulier de la langue, se fera toujours de la plus puissante vers la ou les plus faibles. Si l'écart culturel qui sépare les deux populations est faible, si la culture dominée n'est pas étouffée ou mise hors jeu, si la culture dominante se répand progressivement et avec ménagement, il y aura finalement - dans la population la moins puissante - coexistence plutôt pacifique des cultures et acculturation réussie. Cette éventualité n'est pas la plus fréquente. La population dominée a souvent été assujettie à la suite d'une guerre de conquête. La disproportion des forces peut être grande ou même écrasante, l'écart culturel considérable, parfois infranchissable, la culture dominée entravée, voire interdite. L'acculturation est alors pathogène, ce qui veut dire que l'on verra se développer, dans la population soumise, une pathologie sociale dont le versant psychiatrique se situera du côté de l'alcoolisme, des toxicomanies, du suicide, et le versant social du côté de la délinquance et de la violence. Les populations concernées inclineront tantôt vers l'un tantôt vers l'autre de ces versants, en fonction de leur propre culture, parfois en fonction des circonstances.

Comment ne pas relier les pathologies du premier type gravement et significativement présentes en Bretagne aux conditions historiques de l'acculturation subie ? Si cette acculturation fut, en partie, acceptée et même parfois souhaitée, pour une plus large part elle fut brutalement imposée et elle continue à l'être insidieusement mais toujours implacablement. Nous quittons ici le champ du passé pour entrer dans celui du présent. De l'un et de l'autre il sera question dans les chapitres qui suivent.

[31]

**Ethnopsychiatrie en Bretagne.***Nouvelles études*

Bretagne d’hier
et d’aujourd’hui

Contrastes et incertitudes

[Retour à la table des matières](#tdm)

[31]

**Ethnopsychiatrie en Bretagne.***Nouvelles études*

Bretagne d’hier
et d’aujourd’hui

Contrastes et incertitudes

[Retour à la table des matières](#tdm)

[31]

Il y a un peu plus d'un siècle, ce qui ne compte guère, un voyageur surpris disait de la Bretagne que c'était l'Orient. Il découvrait une langue rude et pourtant musicale, des costumes étranges, des hommes aux cheveux longs, des enfants pauvres à foison, des mendiants crasseux partout, des croix et des calvaires, des foules agenouillées. Ce pays de pierre, d'eau et de vent ruisselait d'exotisme dont s'abreuvaient des peintres accourus d'ici et de là, de France, d'Amérique et d'ailleurs [[19]](#footnote-19), d'autant que, plus prosaïquement, la vie ne coûtait rien chez des hôtes pétris d'évangile. Mais dans les rêves de ces humbles, que de richesses ! L'étranger soupçonnait parfois la présence d'une Bretagne invisible, familière à ceux du pays, et se mettait à voir au loin des fées près d'un étang ou, dans la nuit obscure quand perçait le cri de la hulotte, à entendre grincer le char de la Mort, l'Ankou. Univers poétique, la Bretagne était aussi une terre d'histoire, gorgée de [32] sang mal séché, puisque les combats des chouans et des bleus dataient d'hier et qu'elle avait beaucoup chouanné. Quant au monde de la triviale vie quotidienne et du pain gagné à la sueur des fronts, c'était avant tout celui des galériens de l'Océan, les travailleurs de la mer, et des paysans échinés sur des terres granitiques. Beaucoup devaient s'expatrier. Des petites villes saturées d'ennui, de moins petites tout autant, des bourgs tournant au ralenti, complétaient le tableau avec des landes immenses que les fleurs d'ajonc et de genêt doraient au printemps et des chemins creux où se brisaient, l'automne venu, les essieux des charrettes embourbées. Quelques grands noms, quelques destins glorieux d'hommes demeurés fidèles au terroir natal et aux souvenirs d'enfance et de jeunesse, Chateaubriand, La Mennais, Ernest Renan, Paul Féval, tous entraînés vers Paris, ne suffisaient pas à masquer la misère d'un peuple englué. Souvent la Bretagne séduisait, elle enchantait parfois, mais on l'aurait plutôt aimée sans les Bretons. Victor Hugo, de mère bretonne pourtant (« et né d'un sang breton et lorrain à la fois », avait-il dit), promeneur assidu de Bretagne ou des bords du Rhin, osait écrire en parlant d'elle et d'eux : « Quelle perle et quels pourceaux ! »

Quelques décennies passent. Le pays entre à petits pas dans la voie de la modernité, contraint et forcé plutôt que spontanément. Dans cette Bretagne quasiment coloniale, l'ordre administratif s'impose et règne plus que jamais. S'il commet, comme on le verra plus loin, des dégâts irréparables, difficiles, voire impossibles, à comptabiliser, il compte aussi des réussites. Ses directives sont relayées avec zèle par une armée de fonctionnaires subalternes indigènes, doués pour s'instruire plus que pour le commerce et l'industrie. Sans doute n'ont-ils guère d'autres choix, mais ils ont assurément le goût des études.

[33]

Cependant, progressivement d'accès plus aisé, moins distincte de l'ensemble français mais toujours singulière, la Bretagne va prendre, au moins sur ses rivages, des airs de vacances, de jeunesse, de gaieté, avec ses stations balnéaires. Dinard, où se pressent les Anglais et qui conserve encore aujourd'hui, de cette époque, un patrimoine prestigieux. Morgat, où le constructeur automobile Peugeot fait bâtir sa villa, La Baule, où se plaisent et que développent et embellissent de riches bourgeois nantais, figurent parmi les plus prestigieuses, et sont accompagnées ou suivies de dizaines d'autres. Les loisirs d'été ne concernent encore qu'une petite minorité privilégiée, mais ils marquent les débuts d'un courant irrésistible qui va contribuer à transformer profondément la péninsule aux multiples ports et aux innombrables grèves, pour le meilleur mais également parfois pour le pire.

Après la Grande Guerre de 1914-1918, qui la saigne à blanc — ses paysans, le plus souvent dans l'infanterie, l'arme la plus exposée, ont la réputation méritée de bien se battre et d'y laisser leur vie sans avarice —, la Bretagne s'ouvre de façon de plus en plus visible aux influences françaises.

L'image d'une province de vacances et de bains de mer se précise pour s'imposer à partir de 1936 quand le Front populaire venu au pouvoir apporte enfin aux ouvriers les « congés payés ». Timidement d'abord puis plus hardiment par la suite, les « Parisiens » viennent respirer l'air du large et se détendre. Parmi eux, d'abord les Bretons de Saint-Denis et d'autres banlieues ouvrières, heureux de se retrouver au pays auprès de leur parentèle.

C'est de nouveau la guerre, en 1939, avec cette fois l'occupation de la Bretagne par l'ennemi victorieux en 1940. Quelques Bretons, plutôt proportionnellement moins nombreux qu'ailleurs en France, se fourvoient en sa compagnie. Cependant, ils choquent davantage car, [34] nationalistes [[20]](#footnote-20), le plus souvent désintéressés mais totalement égarés, ils se déclarent contre la France, une France à terre qu'ils piétinent. Scandale et honte pour la masse de leurs compatriotes qui rejoindront en nombre croissant les rangs de la Résistance. Beaucoup combattaient aussi avec de Gaulle dans les rangs de la France libre, souvent dans les forces navales. Quand les Allemands, non sans combats et après beaucoup d'exactions, évacuent la Bretagne en 1944, vaincus par les armées alliées auxquelles se joignent et que parfois précèdent les résistants (des poches allemandes se maintiennent pendant des mois à Saint-Malo, Brest, Lorient et Saint-Nazaire qui seront totalement détruites), vient l'heure de la vengeance sanglante puis de l'épuration légale souvent injuste. Les nouvelles autorités françaises mettent dans le même sac les collaborateurs de l'occupant, les « collabos », et des Bretons qui ont saisi quelques opportunités offertes par l'État français dirigé par Pétain pour soutenir et développer la langue et la culture bretonnes méprisées autant qu'étouffées, piétinées par la République [[21]](#footnote-21). Voici le mouvement breton, l'Emsav, stigmatisé pour longtemps dans sa totalité et livré à la vindicte des Français comme mouton noir fascisant, à telle enseigne que cinquante ans [35] plus tard, mettant à profit l'aptitude remarquable des Bretons à se sentir coupables et à battre leur coulpe, d'aucuns s'appliquent encore, à chaque occasion favorable, à déconsidérer l'Emsav en grattant avec application la marque d'infamie qui lui avait été appliquée au fer rouge à l'issue de la sombre période de l'Occupation dont presque tous les acteurs ont aujourd'hui disparu.

Ces événements de la Seconde Guerre mondiale, qui ont beaucoup marqué les esprits, ne constituent pas, tant s'en faut, toute l'histoire des populations bretonnes à cette époque. Pour la plupart, comme partout en France, il s'agissait de survivre, de se nourrir, se vêtir, se chauffer, d'avancer jour après jour en faisant le gros dos.

Pour empêcher le débarquement allié, les Allemands construisaient tout le long des côtes ce qu'ils appelaient le « mur de l'Atlantique », système défensif constitué de casemates en béton dont il reste encore quelques vestiges. L'accès du littoral était interdit aux non-résidents. De vacances à la mer, il n'était plus question, si d'aventure certains y avaient encore songé.

Après la Libération, la remise en route et la reconstruction ont été progressives, puis tout est allé plus vite. De jeunes soldats américains venus libérer une France où ils découvraient beaucoup de ruralité - et une ruralité qui leur paraissait archaïque, avec des chevaux attelés aux charrues - avaient le sentiment qu'il s'agissait d'un vieux pays. Ils ne s'en cachaient pas lorsqu'ils étaient invités à livrer leurs impressions. Les cinquante années qui allaient suivre devaient apporter de grands bouleversements auxquels la Bretagne a participé et à la suite desquels elle se retrouve contradictoirement plus française d'allure tout en se revendiquant plus bretonne.

Ces quelques pinceaux de lumière projetés sur un passé relativement récent qui n'embrasse pas plus d'un siècle et demi — ce qui est peu pour la vieille Armorique [36] — nous permettront, j'espère, de mieux distinguer certains aspects parmi les plus voyants de l'image de la Bretagne d'aujourd'hui. Il faudrait, d'ailleurs, mettre « images », au pluriel, tant peuvent être variés les points de vue de l'observateur. C'est dire que parler, à plus forte raison succinctement, de la Bretagne d'aujourd'hui est un exercice encore plus risqué que la brève évocation du passé qui précède.

La Bretagne actuelle est plus française ou plus francisée, c'est une évidence. La langue bretonne, qui était celle du peuple, d'usage courant et général dans la moitié occidentale (ou basse Bretagne), jusqu'à la guerre de 14-18, chez les paysans - la plus grande partie de la population -, les pêcheurs, les artisans et les petits commerçants des bourgs et petites villes, de même que le gallo [[22]](#footnote-22) l'était dans la partie rurale orientale, a progressivement cédé la place à la langue française dont les missionnaires, assurément dévoués et bien intentionnés — les fameux hussards noirs de la République —, ont, sur ordre, interdit le bilinguisme et pourchassé en classe le seul idiome connu des enfants qu'ils enseignaient, ce qui constitue un ethnocide, certes, culturel puisque le but sciemment poursuivi était d'extirper la langue bretonne, mais l'adjectif culturel est réducteur car l'entreprise destructrice a perturbé psychologiquement des générations entières.

Quel terme donc employer pour caractériser cette mauvaise action, cette politique néfaste dictée par une idéologie totalitaire mal éteinte ? La survie de la langue celtique ancestrale, qui comptait alors plus d'un million de locuteurs quotidiens pour quelques dizaines de milliers aujourd'hui (davantage le comprennent et peuvent le parler), demeure problématique. Une réglementation uniforme, un quadrillage administratif serré ont [37] donné à tous les points du paysage français un air de famille, quelles qu'en soient les variétés géographiques et humaines. Toutes et tous ressemblent à ce qu'on trouve partout en France. D'une région française à l'autre, les formes de la vie collective, les styles de vie s'uniformisent. La vie associative, coulée dans le moule de la loi de 1901, les organisations humanitaires et caritatives, digues fragiles sous les assauts de l'individualisme pandémique, sont, pour la plupart d'entre elles, identiques à celles des autres régions. Notons toutefois que les Bretons, demeurés souvent chrétiens sans le savoir dans leurs profondeurs, se mobilisent avec beaucoup d'ardeur et de générosité en faveur des causes les plus diverses pourvu qu'elles concernent des gens dans le malheur [[23]](#footnote-23).

Quant aux associations culturelles dédiées à la spécificité bretonne, très actives et toujours très en vogue auprès des jeunes générations, elles n'impriment au paysage qu'une discrète couleur locale. Mais sans doute dans l'Europe entière, ou peu s'en faut, peut-on observer ce nivellement des apparences. Partout en France, la vie sociale est rythmée de la même façon par les fêtes nationales et religieuses, et les formes liturgiques des cultes catholique et protestant - celui-ci, peu représenté - n'ont en Bretagne aucune particularité si l'on excepte quelques messes en breton ou le cantique breton entendu parfois au service religieux des obsèques. Rappelons pour mémoire que dans les paroisses bretonnantes encore nombreuses avant la dernière guerre mondiale les prêtres s'adressaient à leurs ouailles dans la langue du pays.

Revenons au temps présent pour reconnaître que les modes de vie habituels, et notamment dans les domaines [38] de l'alimentation et des vêtements, ne se distinguent pas beaucoup de ceux de toute autre région française. Après une héroïque résistance, les dernières coiffes disparaissent du paysage quotidien. Ce sont les femmes bigoudènes de l'extrême sud-ouest finistérien, devenues symboles, qui auront tenu le plus longtemps. Si l'on ajoute que la Bretagne dispose d'un bon réseau routier, reliant des villes qui presque toutes sont de dimension moyenne, que la population s'accroît légèrement chaque année, que le solde migratoire s'améliore mais que la population vieillit, que la croissance de l'emploi — notamment industriel — progresse, ce qui compense la baisse des emplois agricoles, que le chômage est inférieur à la moyenne nationale bien que de moins en moins nettement, on conviendra que dans toutes ces données, quel qu'en soit l'intérêt, rien n'attire spécialement l'attention.

Certaines particularités économiques et sociologiques demeurent cependant, bien que réduites en nombre : la population agricole reste plus importante qu'ailleurs et l'agroalimentaire est l'industrie majeure de la Bretagne, malheureusement avec une faible transformation de ces produits, matières premières ainsi privées d'apporter de la valeur ajoutée. On peut en dire autant de la pêche et de tout ce qui gravite autour de cette activité, et observer que la pêche artisanale est chaque jour plus menacée par la pêche industrielle que privilégie l'autorité européenne bien qu'elle soit moins respectueuse de l'environnement.

Avec l'agroalimentaire, la pêche et plus généralement tout ce qui concerne la mer, le troisième pôle d'excellence et de compétitivité de la Bretagne est celui des industries de l'audiovisuel et des télécommunications, ce qui la place « au cœur du monde nouveau [[24]](#footnote-24) » et pourrait lui [39] assurer un avenir prometteur, si toutefois elle prenait en main sa destinée.

Poursuivons ce bref recensement des particularités bretonnes en signalant que, dans le domaine de l'enseignement, le privé catholique est presque aussi répandu que le public. Le taux de réussite au baccalauréat est le plus élevé de France et la proportion de bacheliers y est la plus importante.

Précisons encore que les Bretons sont les champions de la maison individuelle, que leur habitat est dispersé et, enfin, que la Bretagne est la région de France où réside le plus petit nombre d'émigrés.

Alors que ce pays, encore si étranger il y a un siècle, donne l'impression d'être assimilé, voici qu'il est maintenant bousculé et semble en voie d'être bientôt submergé par le développement — que, pour le moment, rien ne paraît pouvoir endiguer — d'une consommation de masse qui accompagne la mondialisation et qui est, tout aussi bien, une américanisation, puisqu'on toutes choses l'Amérique d'aujourd'hui est, semble-t-il, ce qui nous attend demain matin.

Ainsi, l'apparence de la Bretagne, qui est une part importante de sa réalité puisqu'elle influence le quotidien quand elle ne le domine pas et qu'elle contribue à façonner les mentalités, change-t-elle encore et de plus en plus vite pour prendre celle de l'Occident tout entier et, au-delà, des pays et même des continents qui s'occidentalisent. On y voit l'envahissement par les voitures automobiles de plus en plus nombreuses qui engorgent même les petites villes, les engins mécaniques de toutes sortes, les téléviseurs, appareils ménagers, téléphones maintenant portables, ordinateurs. Ajoutons quelques touches pour compléter le tableau et ce seront les mêmes grandes surfaces, les mêmes loisirs de masse, les mêmes divertissements télévisuels, les habitudes alimentaires et [40] vestimentaires uniformisées, l'overdose d'informations, sans oublier les usines d'incinération et les décharges de toutes sortes, que l'on retrouvera en Bretagne comme ailleurs. Le drame écologique se précise ici aussi. Les Bretons sont néanmoins soucieux de leur environnement. Les associations sont sur le qui-vive et sur le terrain, car il leur faut défendre une nature aimée des Celtes depuis toujours et maintenant de toutes parts agressée. Les côtes, trop souvent souillées par les marées noires, sont aujourd'hui envahies, de surcroît, par les algues vertes nauséabondes dues aux nitrates des lisiers des millions de pensionnaires des élevages porcins, nitrates que les rivières charrient ensuite jusqu'aux rivages [[25]](#footnote-25).

Le nucléaire, la Bretagne a pu l'éviter grâce à la pugnacité de ses habitants. Ce fut, en 1980, l'épopée de Plogoff près de la pointe du Raz. La petite centrale expérimentale des Monts d'Arrée, aujourd'hui en voie de démantèlement, leur suffisait bien. Du grand projet de Plogoff, dans un site admirable promis au saccage, ils ne voulaient à aucun prix. L'État s'entêta et la France, surprise, vit pendant des mois une poignée de villageois - comme disent les médias de Paris - tenir tête à des légions de CRS quelque peu désemparés par cette résistance inattendue. Le film *Des pierres contre des fusils* raconte leur histoire.

Hommes et femmes de Plogoff, les femmes encore plus déterminées que leurs hommes, jeunes et vieux, actifs et retraités, peuple immémorial d'Extrême-Occident arcbouté sur ses rochers atlantiques, après avoir tant accepté, [41] tant subi, méconnaissable dans ses lambeaux d'identité niée depuis des siècles, tous se dressaient en un dernier sursaut de dignité et d'orgueil. Ils se retrouvaient, se reconnaissaient, pour crier ensemble à ceux qui leur faisaient violence leur refus sans appel de s'incliner. Sourds comme les pierres, déchaînés comme l'Océan furieux, ils disaient parfois qu'ils mourraient plutôt que de subir l'inacceptable. Le nouveau président de la République eut la sagesse de retirer le projet et le calme revint. Après le bruit des chutes d'arbres qui coupaient les routes, des charges de CRS, des bousculades, des coups, des cris, des explosions de grenades lacrymogènes, on n'entendait plus à Plogoff que le chant de la mer. Quant à l'absence de centrale nucléaire, elle n'a aucunement empêché la Bretagne de s'adapter au monde contemporain. La bataille de Plogoff fut-elle un combat d'arrière-garde ou d'avant-garde ? Voici venu le temps des éoliennes.

Ainsi donc, les Bretons sont aujourd'hui pris en tenaille entre un ancien système colonisateur à beaucoup d'égards obsolète qui, bien qu'essoufflé et même presque épuisé, s'obstine cependant à les brider et même parfois à les étouffer, et un nouveau, doté d'un colossal appétit, qui a commencé à les avaler. Chacun d'eux a ses privilégiés, ses serviteurs, son art de séduire ou d'intimider et aussi, sans doute, quelques avantages. Aussi bien, ne s'agit-il pas pour les Bretons de prétendre maintenant venir à bout du second après avoir été incapables de s'opposer au premier, mais modestement, et ce serait déjà beaucoup, de refuser une altération de soi poussée jusqu'à la totale dénaturation. Ils peuvent sans forfanterie tenter de relever le défi, car ils sont dotés - ils ne sont heureusement pas les seuls - de quelques particularités qui devraient leur permettre de continuer d'apporter, selon leur style propre, leur pierre à l'édifice planétaire en construction.

[42]

Pays de nord-ouest atlantique, péninsule imposante qui s'avance dans l'Océan et dont, sur la carte, le dessin original attire de suite le regard, voici une première image possible de la Bretagne. Un temps plutôt humide, souvent frais, venteux, changeant avec, même à la belle saison, des alternances et parfois la coïncidence d'averses et de soleil, ce qui donne au ciel une luminosité presque irréelle et des nuances délicates de rose et de bleu que quelques peintres doués ont su fixer sur la toile [[26]](#footnote-26). Les âmes délicates y seront sensibles.

La mer qui borde la Bretagne, au nord, au sud, à l'ouest, le long de treize cents kilomètres de côtes est, bien évidemment, ce qui attire des centaines de milliers de vacanciers et a fait de ce pays une des grandes régions touristiques de France. Cette performance lui procure des avantages économiques certains, mais comporte aussi de sérieux aléas et ne lui permet pas d'assurer son avenir ; ceci sans parler de quelques inconvénients à la mesure du gigantisme des foules qui la fréquentent. Il faut cependant noter qu'un reflux de la fréquentation touristique s'est amorcé depuis le naufrage de l'Erika en 1999 et semble se poursuivre [[27]](#footnote-27). À côté des cures marines des centres de thalassothérapie [[28]](#footnote-28), il y a les plaisirs de la mer, qui ne sont plus comme autrefois seulement les bains de mer, la natation, les jeux de plage ou simplement le farniente sur le sable. Des sports nautiques nouveaux et multiples sont apparus et plus que jamais maintenant se [43] développe la navigation de plaisance, avec, partout, des ports aménagés à cet effet. Les retombées économiques sont évidentes, comme le sont la banalisation et l'uniformisation de sites que déserte la poésie. Plus la nature est enlaidie par les hommes et plus les photographes progressent dans l'art de masquer les outrages qu'elle subit. L'imaginaire vient ainsi se substituer au réel qui défaille.

D'autres évolutions sont également préoccupantes. L'attraction irrésistible et, semble-t-il, planétaire que produit le littoral a provoqué récemment un envol des prix de l'immobilier, terrains et constructions, et son accaparement par les couches sociales aisées et souvent âgées tandis que les jeunes couples « actifs » du pays se voient contraints de se replier vers l'intérieur des terres, parfois loin de leur lieu de travail. Ainsi, les côtes se dévitalisent et les conditions de vie des jeunes se détériorent. Ces phénomènes douloureux sont moins visibles que la succession d'événements sportifs de grande ampleur qui drainent des foules immenses.

Aux exploits légendaires de guerre et d'exploration des marins d'autrefois, répondent les exploits sportifs de ceux d'aujourd'hui. Beaucoup de ces marins qui, à leur tour, entrent dans la légende sont bretons, ce qui embellit l'image de leur pays et réveille la fierté de ses habitants.

Les Bretons ont le goût ancestral de la représentation théâtrale. C'est peut-être ce qui les conduit à organiser des festivals de musique, de chant, de danse dont la réussite et l'audience, dues en partie à un exceptionnel bénévolat, prennent parfois l'allure d'un défi. On n'y voit pas la trace d'un repli passéiste frileux et sectaire que, de toute façon, l'état présent du monde n'autorise plus. [[29]](#footnote-29) [44] Pour les Bretons comme pour tout autre peuple, il n'existe pas d'autre alternative que de se laisser engloutir ou de rivaliser d'imagination créatrice.

Cette créativité non seulement n'interdit pas la référence au passé, à la tradition culturelle, mais c'est là, au contraire, qu'elle puise sa sève la plus riche, celle qui signe son authenticité.

La Bretagne n'a pas renoncé à être bretonne. Quand l'été s'achève, lorsque le flot des vacanciers et touristes s'est écoulé et que le calme est revenu, les Bretons ayant joué, chanté, dansé pour les autres, jouent, chantent et dansent pour eux et entre eux, sans costumes traditionnels. Les *fes-toù-noz,* ou fêtes de nuit, font discrètement partie du paysage au même titre que la langue bretonne à l'école, à la radio ou à la télévision, la lutte bretonne ou *gouren,* les toponymes bretons sur les panneaux indicateurs des routes et des villes où ils sont présents à côté — ou plus précisément au-dessous — de toponymes français, les quelques librairies bretonnes, les crêperies, les *tavarnioù,* etc.

Même les forêts peuvent s'entourer d'une aura celtique, non du fait d'essences exceptionnelles — on y trouve comme dans bien d'autres lieux, des chênes, des hêtres, des bouleaux, des sapins —, mais parce que la poésie de l'imaginaire vient, comme pour les pierres levées ou mégalithes, ajouter au réel la dimension du rêve. Ainsi, le légendaire celtique avec Merlin l'Enchanteur, la fée Viviane, le roi Arthur ou Lancelot du Lac et les compagnons de la Table ronde nourrit le mystère de la fameuse forêt de Brocéliande. Il arrive même que l'incertaine limite entre le réel et le rêve se brouille quand le promeneur égaré découvre au cœur de cette forêt un chêne, blessé à [45] mort par l'ouragan d'octobre 1987 [[30]](#footnote-30), recouvert de feuilles d'or. Discrétion des signes de bretonnité, disions-nous. En quête de quelques-uns d'entre eux, nous ne tarderons pas à nous inquiéter de les découvrir aussi modestes.

Entrés dans une maison de la presse, nous sommes bien en peine de trouver un quotidien ou un hebdomadaire de langue bretonne, ou même de langue française, d'esprit breton. Écoutons-nous la radio ou regardons-nous la télévision ? Nous devrons tendre longtemps l'oreille avant d'entendre du breton. Il y a peu de temps, TV Breizh, télévision privée bilingue, accessible seulement par câble et par parabole, l'un et l'autre peu nombreux en Bretagne, a été empêchée d'obtenir un faisceau hertzien qui l'aurait rendue accessible à tous [[31]](#footnote-31). Elle a dû, pour survivre, renoncer à la presque totalité de son caractère breton et devenir « généraliste ». Quant au voyageur curieux de découvrir les toponymes bretons des panneaux routiers, il ignore probablement qu'il a fallu pour les obtenir des années de lutte, de barbouillage des toponymes français suivis de répression. Une identique mauvaise volonté se manifeste au sujet de l'enseignement de la langue. Les écoles laïques bilingues manquent de professeurs de breton, en dépit des demandes croissantes des familles, et les écoles Diwan [[32]](#footnote-32) ont de grandes difficultés à boucler leur budget. La région est mal armée pour les défendre. La langue, rempart ultime de la personnalité, [46] tient en échec l'assimilation complète, voulue, exigée par le dominant. C'est pourquoi, à moins d'une improbable évolution, la lutte éprouvante pour la sauver n'est pas près de prendre fin.

Ces images multiples et contrastées de la Bretagne, que nous disent-elles en fin de compte des Bretons d'aujourd'hui ? On pourra retenir la prégnance maritime et terrienne toujours perceptible, un sentiment identitaire maintenu malgré les vicissitudes de l'Histoire, des alternances de longue passivité et de brèves, et parfois violentes, contestations, un esprit communautaire dont l'origine remonte aux anciens Celtes et peut-être, au-delà, renforcé par le christianisme dont il garde une forte empreinte et qui persiste malgré l'individualisme contemporain. Il s'accompagne d'un respect d'une tradition, non pas figée, mais constamment réinterprétée. Il faudrait ajouter qu'un riche imaginaire et un goût prononcé pour le voyage et la découverte continuent de les entraîner souvent vers de lointaines aventures, suivies généralement d'un retour au pays jamais oublié.

Soumis depuis des siècles à une acculturation faussement *soft* mais de fait implacable dans sa visée assimilatrice et, plus récemment, au rouleau compresseur de la modernité, ils résistent ou s'adaptent, et même avec un certain succès puisque la croissance démographique et le taux de croissance économique de la Bretagne la placent parmi les régions dynamiques de la France. Ce qui peut surprendre, c'est le contraste flagrant et l'évidente discordance entre les multiples signes qu'ils présentent de leur volonté de continuer d'exister en tant que Bretons et les moyens politiques dérisoires dont ils disposent pour assurer cette permanence. C'est ce que certains ont appelé le « paradoxe breton [[33]](#footnote-33) ». Ce nanisme politique, [47] surprenant dans l'Europe d'aujourd'hui où les régions se manifestent, les empêche par exemple d'obtenir le retour en Bretagne de la Loire-Atlantique dont elle a été abusivement amputée et dont l'absence entrave son développement économique. Ce retour est pourtant souhaité par la majorité des habitants des départements concernés [[34]](#footnote-34). Il faut ajouter que de nombreux Bretons n'ont qu'une conscience atténuée des inconvénients d'une telle situation ; c'est pourquoi on ne les voit se mobiliser qu'insuffisamment pour y mettre fin. D'où vient cette passivité qui pourrait bien n'être pas tout à fait involontaire ? Sans doute, des obstacles d'ordre psychologique se dressent devant une prise de conscience nette de la réalité de l'infantilisation de la Bretagne. Il existe néanmoins une perception diffuse qui engendre des sentiments d'infériorité et de dévalorisation chez les uns, de frustration chez les autres, mais il est toujours difficile et risqué de s'affranchir d'une tutelle.

[48]

[49]

**Ethnopsychiatrie en Bretagne.***Nouvelles études*

Souffrances psychiques
contemporaines
en Bretagne

Regard transculturel

[Retour à la table des matières](#tdm)

[49]

Pour contrasté que soit le portrait des Bretons qui vient d'être esquissé, la vitalité et la créativité qu'ils révèlent en toute occasion ne donnent guère à penser, à première vue, qu'ils pourraient souffrir d'un mal, qui, sans les atteindre tous, bien évidemment, ni même le plus grand nombre, susciterait cependant, par son étendue, la perplexité puis l'interrogation, la recherche d'explications et enfin l'idée de possibles remèdes. Tel est cependant le cas si l'on veut bien admettre que différentes conduites à risque et pathologies qu'ils présentent avec une anormale ou même très anormale fréquence sont les manifestations variées d'un malaise profond et, comme nous le verrons, ancien, aux conséquences mortifères.

En Bretagne, tout un chacun cependant, mais plus particulièrement les gens de terrain c'est-à-dire les « psys » en tout genre, les médecins, psychologues praticiens, infirmiers et autres professionnels de la santé, d'autres aussi, les fonctionnaires de police, les municipalités, tous donc peuvent observer ces pathologies de leurs propres yeux et oreilles, mais chacun se dit qu'elles n'existent que là où il (elle) est. Il manque à tous une vue d'ensemble qui [50] empêcherait l'arbre de cacher la forêt. Cette vue panoramique, les études épidémiologiques vont nous la fournir en dépit des précautions que leur utilisation exige et des réserves que leur interprétation peut susciter.

La presse régionale porte régulièrement à la connaissance du public tel ou tel résultat de ces études. Voici des éléments rassemblés moins parcellaires, plus étendus et plus détaillés, proposés ci-après à l'appréciation des lecteurs et lectrices.

Voyons d'abord la **consommation bretonne de médicaments psychotropes** évaluée d'après la vente de ces produits. Auparavant, notons que l'utilisation de psychotropes — qui d'ailleurs n'est pas totalement superposable à leur acquisition, tout médicament acheté n'étant pas forcément utilisé — est légitime sur un plan strictement thérapeutique, s'ils sont judicieusement prescrits, à doses pertinentes et si leur prescription est convenablement encadrée. Leur utilisation ne devient une conduite à risque et même une pathologie qu'en cas de mésusage ou d'abus. C'est aussi le cas pour l'alcool. Mais il n'est pas toujours facile de distinguer l'abus de l'usage légitime du fait que des patients peuvent faire pression sur les médecins pour obtenir des hypnotiques et tranquillisants, ne serait-ce qu'en majorant leurs troubles. Notons au passage que l'interdiction des psychotropes peut revêtir un caractère culturel, voire religieux. L'Arabie Saoudite, par exemple, interdit les « tranquillisants », assimilés à l'alcool.

En 1996, les Français consommaient trois fois plus de médicaments psychotropes que les Allemands et les Anglais, deux fois plus que les Italiens, ce qui, semble-t-il, représentait un record mondial. C'est pourquoi la consommation bretonne est d'autant plus inquiétante. En effet, selon l'Observatoire français des drogues et toxicomanies, en l'an 2000 la Bretagne (administrative à quatre départements) se situe à 15% au-dessus de la moyenne [51] nationale pour les ventes des trois catégories de médicaments que sont les **anxiolytiques**, les **hypnotiques** et les **antidépresseurs** (l'étude a classé les régions en trois groupes : 1- moyenne nationale ; 2-15% au-dessus de la moyenne ; 3- 15% au-dessous de la moyenne).

Plusieurs régions françaises accompagnent la Bretagne dans l'une ou l'autre de ces catégories de psychotropes, mais seul le Limousin se situe, comme la Bretagne, au-dessus de la moyenne pour les trois catégories. Selon l'Observatoire, la consommation de psychotropes peut s'élever en fonction de la proportion de personnes âgées d'une part et de la densité médicale d'autre part. Or, si la densité médicale est en 1999 peu différente en Bretagne (277 médecins généralistes et spécialistes pour 100000 habitants) et en Limousin (302 pour 100000), en revanche, le pourcentage de personnes âgées est, toujours selon l'INSEE en 1999, sensiblement plus important en Limousin, 29,4% de plus de 60 ans et 11,8% de plus de 75 ans, contre 23,8% et 8,5% en Bretagne. Il faut tout de même rappeler que les personnes âgées ne sont pas, par nature, destinées à présenter des troubles anxio-dépressifs, mais que ces troubles se manifestent, chez elles, plus facilement dans les sociétés où être vieux conduit souvent à l'isolement et même au rejet.

Au total, à qui a pris la peine d'approfondir l'étude épidémiologique en cause, la Bretagne apparaît en l'an 2000 comme la région de France qui consomme le plus de psychotropes appartenant aux trois catégories retenues (de loin les plus prescrites), sans que cette consommation élevée puisse être attribuée, comme en Limousin, au pourcentage important de personnes âgées. À noter qu'il n'y a pas lieu de penser que la proportion de médicaments achetés, mais finalement non utilisés, diffère d'une région à l'autre. Précisons qu'un usage abusif ou inadéquat de psychotropes entraîne des troubles sur [52] ajoutés à ceux qu'ils ont pour vocation d'atténuer ou de guérir. On parlera dans ces cas de pathologie iatrogène. En outre, ces produits présentent l'inconvénient supplémentaire de pouvoir être utilisés dans un but suicidaire.

En première approximation, cette consommation élevée en Bretagne pourrait être liée à une situation psychosociale particulièrement éprouvante ou bien à une fragilité particulière d'une fraction non négligeable de la population ou encore à l'association de ces deux facteurs.

Il semble que dans les pays dont le niveau de développement est identique à celui de la France et où moins de psychotropes, et plus particulièrement moins d'antidépresseurs, sont prescrits, le support du groupe y est beaucoup plus fort (Allemagne, Japon) ou bien l'individu est plus accoutumé à se débrouiller seul (Angleterre).

En France, le médicament psychotrope est devenu un régulateur social de première importance, notamment dans les prisons, les hôpitaux et maisons de retraite, où il est utilisé pour calmer l'agitation et l'agressivité. Par ailleurs, l'appel au médecin prescripteur pourrait être plus fréquent dans une région comme la Bretagne où le support social autrefois fort et maintenant défaillant laisse l'individu livré à lui-même et démuni.

Quittons les médicaments pour le **cannabis**, drogue non médicamenteuse, encore que certains aient récemment proposé de l'utiliser pour des usages thérapeutiques.

Comme pour toutes les drogues, la nocivité du cannabis dépend de l'usage plus ou moins intensif qui en est fait. Outre quelques dommages somatiques (moins importants que ceux de l'alcool, exception faite de son incidence sur le risque de cancer du poumon, de leucémie chez la femme enceinte), il peut déclencher des troubles psychiques graves chez des sujets prédisposés et aussi être la cause d'accidents de la route, du travail ou d'actes de violence.

[53]

Nous observons que pour cette drogue, la Bretagne, relativement épargnée jusqu'à présent, a désormais rejoint la tête du peloton, en compagnie de la Normandie, de l'Île-de-France, de l'Aquitaine et de Midi-Pyrénées, pour les jeunes de 17 ans, mais seulement de l'Île-de-France et de l'Aquitaine pour l'échantillon plus vaste des 15-44 ans, en remarquant qu'aucune de ces régions n'apparaît comme grande consommatrice de psychotropes à l'exception de l'Aquitaine, au-dessus de la moyenne pour les hypnotiques et antidépresseurs mais pas pour les anxiolytiques. Les dernières statistiques font passer la Bretagne en tête de toutes les régions pour les jeunes de 17 ans (21% fument régulièrement du haschich contre 17% France entière).

Passons au **tabac**, désormais considéré comme une drogue susceptible d'avoir des effets très dangereux pour la santé (cancers, maladies cardio-vasculaires et respiratoires). Il est loin l'heureux temps où fumer faisait partie des inoffensifs passe-temps. « Fumer tue », est-il écrit sur les paquets de cigarettes. Cet avertissement à visée dissuasive obtient chez les jeunes de 17 ans des résultats variables selon les régions. Ce sont ceux de Bretagne et de Normandie qui fument le plus de tabac, comme c'était le cas pour le cannabis. En revanche, pour les psychotropes, la Normandie ne dépassait pas la moyenne nationale.

Dernier de notre liste mais pas le moins inquiétant, **l'alcool**. Il sera intéressant de voir ce qu'il est advenu en Bretagne de cette boisson-drogue, longtemps considérée comme le fléau des Bretons, dont on dit qu'elle est moins consommée et dont on parle moins.

Néanmoins, la consommation excessive d'alcool demeure en Bretagne une priorité de santé publique. Les indices comparatifs de mortalité (ICM) sont défavorables pour la Bretagne. Si l'ICM pour la France entière est de 100, on aura en Bretagne en 1988 :

[54]

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
|  | Hommes | Femmes |
| Cirrhose du foie | 138,8 | 118,1 |
| Psychose alcoolique ou alcoolisme | 176,7 | 139,1 |
| Cancers des voies digestives supérieures | 149,9 | 114,9 |

Des informations et statistiques de l'année 2000 concernant les régions françaises, présentées par l'Observatoire français des drogues, nous retiendrons trois études.

La première concerne la prévalence de l'ivresse parmi les buveurs de 17 à 75 ans lors des douze derniers mois.

La deuxième concerne la prévalence de l'usage répété d'alcool à 17 ans.

La troisième se rapporte au taux de mortalité lié à l'imprégnation éthylique chronique de 1992 à 1996.

Dans la **première**, la Bretagne apparaît en tête avec l'Aquitaine et la Franche-Comté, mais les devançant. 15% des jeunes Bretons reconnaissent des ivresses régulières pour une moyenne nationale de 7%. Chez ces jeunes et plus généralement chez ceux qui ont des comportements à risque et dont le nombre est croissant, avec polyconsommation régulière de substances psychoactives (alcool, cannabis, etc.), on observe des difficultés sociales, des relations distendues avec les parents, une mauvaise image de soi.

Dans la **deuxième**, la Bretagne est encore en tête avec l'Aquitaine mais la Franche-Comté a disparu, remplacée par le Poitou-Charentes, le Centre, l'Auvergne et Midi-Pyrénées.

Dans la **troisième** étude, qui distingue hommes et femmes, la Bretagne partage encore la première place : pour les hommes, avec la Normandie, haute et basse, la [55] Picardie, le Nord, Champagne-Ardenne ; pour les femmes, avec la haute Normandie, la Picardie et le Nord.

Un des aspects majeurs de l'évolution de l'imprégnation éthylique en Bretagne est, au fil des ans, l'aggravation sensible du phénomène chez les femmes.

Dans ces trois études, la Bretagne est à nouveau la seule à figurer chaque fois au premier rang, ce qui prend tout son relief dans une France elle-même au premier rang des consommateurs d'alcool. Exprimée en consommation d'alcool pris par habitant et par an, la France vient en tête des dix-sept pays européens retenus pour une étude comparative en 1999. À noter que la prévalence de la consommation quotidienne d'alcool, signalée par l'Observatoire des drogues, dans les régions du sud de la France (Aquitaine, Limousin, Midi-Pyrénées, Languedoc-Roussillon) à l'exception de la Provence-Alpes-Côte-d'Azur, correspond à une consommation, certes quotidienne, mais souvent modérée, de vins peu alcoolisés, comme en témoigne le taux de mortalité par imprégnation éthylique chronique relativement faible dans ces régions.

8'agissant des abus d'alcool féminins, les signes d'alerte ne manquent pas depuis une vingtaine d'années. Une étude de l'Observatoire régional de la santé de février 1987 sur la **mortalité par accident de la circulation**, où l'alcool au volant joue un rôle très important, révélait déjà que la mortalité féminine bretonne n'était qu'apparemment la même que la mortalité féminine française (tandis que les hommes affichaient carrément en Bretagne une surmortalité de 17%). En effet, le taux féminin ne demeurait moyen que grâce à une sous-mortalité des femmes âgées, dont à l'époque un grand nombre ne conduisait pas. L'étude par département donnait des chiffres préoccupants. Ainsi, pour les Côtes-du-Nord (actuelles Côtes-d'Armor), il existait chez les femmes une [56] surmortalité de 36% par rapport à la moyenne française. Dans le Morbihan, la surmortalité féminine était de 10% et de 6% celle d'Ille-et-Vilaine. En revanche, il existait dans le Finistère une sous-mortalité de 16%.

Les **abus d'alcool et la dépressivité** se taillent depuis longtemps la part du lion dans la pathologie mentale observée en Bretagne. C'est ce que confirment les études qui se suivent à ce sujet. Parmi d'autres, une étude réalisée en 1985 pendant un mois par le CHU de Rennes, sur les motifs, relève en tête l'alcoolisme aigu et chronique (46,8% des admissions) et en second la dépression (44,8%), les deux réunis représentant 91,6% des cas. Dans une étude réalisée en 1992 au centre spécialisé de Saint-Avé (Morbihan), l'analyse des diagnostics fait apparaître la prédominance de la pathologie alcoolique dans quatre secteurs géographiques sur cinq. Dans une étude sur la morbidité réalisée en 1994 dans 49 hôpitaux de Bretagne et des Pays de la Loire (où la Loire-Atlantique est bretonne), ce sont les névroses dépressives qui prédominent (41,9%), puis l'éthylisme avec ou sans dépendance (15%), puis au troisième rang viennent les troubles de la personnalité et du comportement. La quantité d'alcool pur par habitant consommée en France décroît régulièrement. Ceci est semble-t-il dû à la désaffection de la classe moyenne à l'égard du vin de table. On observe cette évolution en Bretagne comme dans les autres régions, mais il ne faut pas perdre de vue qu'une avancée sur un front peut s'accompagner d'un recul sur un autre, car tout se tient. Les manières de boire se rapprochent du modèle anglo-saxon et les week-ends arrosés remplacent le vin quotidien. Par ailleurs, l'alcool peut anesthésier la douleur morale et tel qui boit pour la calmer peut devenir suicidaire s'il en est privé. La situation toutefois n'est pas simple puisque l'alcool peut aussi faciliter le passage à l'acte. Il s'ensuit que le sevrage [57] d'alcool d'une personne dépendante sera d'autant mieux réussi qu'il correspondra à une motivation personnelle. Si l'abstinence est une nécessité pour qui a eu « des problèmes d'alcool », en revanche, la prohibition générale peut avoir des effets négatifs. Interdire ne convient pas. Il faudrait pouvoir aussi rendre la socioculture, c'est-à-dire l'environnement social et culturel, moins anxiogène et orienter les énergies vers des investissements valorisants, le monde associatif, la vie municipale, les sports, les arts, la culture.

La santé psychique d'une population ne peut être découpée en compartiments qui s'ignorent les uns les autres. C'est pourquoi, quittant le domaine des drogues, il nous faut maintenant nous intéresser aux suicides, dont le taux est en augmentation partout dans le monde, mais en sachant que leur multiplication dans un groupe donné est l'indice d'un évident malaise existentiel dans ce groupe. Nous pourrons d'abord nous référer à une étude de l'Observatoire régional de santé de Bretagne, de juin 1998, portant sur les **décès par suicide en Bretagne de 1980 à 1995**. Il y est précisé que le taux de mortalité par suicide en Bretagne pendant cette période est supérieur de 53% au taux de la moyenne française chez les hommes et de 60% chez les femmes.

Par ailleurs, en 1995, le nombre de décès par suicide, soit neuf cent trente-cinq pour les quatre départements de la Bretagne administrative, représente plus du double, soit plus de 100% du nombre de décès par accident de la circulation tandis que pour la France le nombre de décès par suicide est supérieur de 45% à ceux par accident de la circulation.

Si nous nous reportons maintenant aux statistiques de l'INSEE (la France et ses régions), nous trouverons les chiffres de mortalité par suicide pour l'année 1998. Nous apprenons que quatre régions sont plus touchées [58] que d'autres. Par ordre décroissant : la Bretagne, la basse Normandie, le Limousin et le Poitou-Charentes.

Mortalité par suicide pour 100 000 habitants (1998)

|  |  |
| --- | --- |
| Bretagne | 30,1 |
| Basse Normandie | 26,6 |
| Limousin | 25 |
| Poitou-Charentes | 24,4 |

À noter que le taux français est pour la même période de 19,3 pour 100 000 et que le taux breton n'est dépassé que par ceux des pays qui ont les taux les plus élevés de la planète et qui sont tous d'anciens pays communistes : pays baltes (Lituanie 41,5/100 000 ; Estonie 40,1 ; Lettonie 33,9) ; Russie 37,6 ; Hongrie 32,9.

À la demande de l'association Premutans, la Fédération nationale des observatoires régionaux de la santé a réalisé au sujet des suicides et tentatives de suicide un « état des lieux » portant sur la période 1995-1997. Cinq régions ont été retenues : Aquitaine, Bretagne, Midi-Pyrénées, Nord-Pas-de-Calais, Rhône-Alpes. Il y est indiqué que, pour les hommes âgés de 35 à 44 ans, le suicide est la cause d'un décès sur cinq en Bretagne, un sur dix en Midi-Pyrénées, et un sur sept dans les trois autres régions (chez les femmes de 25 à 34 ans, en Bretagne, le suicide est la cause d'un décès sur quatre, un sur huit en Midi-Pyrénées).

En outre, il est précisé que dans les cinq régions le suicide augmente chez les hommes âgés de plus de 70 ans, mais qu'en Bretagne cette augmentation est moins marquée que dans les quatre autres régions.

Une étude de l'Observatoire régional de la santé de Bretagne de janvier 2003 portant sur les suicides et [59] tentatives de suicide pour la période 1997-1999 permet de situer chaque région de France par rapport à la moyenne française. L'indice comparatif de mortalité pour la France métropolitaine étant 100, l'étude donne l'indice de mortalité pour les autres régions.

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
|  | Hommes | Femmes |
| Bretagne | 165 | 169 |
| Basse Normandie | 141 | 140 |
| Pays de la Loire | 129 | 123 |
| Picardie | 129 | 123 |
| Limousin | 128 | 120 |
| Nord-Pas-de-Calais | 127 | 119 |
| Poitou-Charentes | 126 | 125 |
| Haute Normandie | 125 | 113 |
| Île-de-France | 51 | 61 |

La Normandie (haute et basse) et moins nettement la Picardie posent problème, mais à un degré nettement moindre que la Bretagne, à plus forte raison si l'on rapproche ces chiffres de ceux de la consommation de drogues et d'alcool. La Normandie et la Picardie sont souvent au-dessus de la moyenne nationale, mais de façon significativement plus nuancée que la Bretagne.

Les causes sociales presque toujours privilégiées, ici et ailleurs, dans les études sur le suicide, expliquent mal cette montée en Bretagne d'un mal qui n'alarme que depuis peu. L'influence du statut marital, le chômage, l'isolement social et même l'âge des suicidants sont bien incapables de suffire à en rendre compte. Les bouleversements du monde agricole et leur impact considérable peuvent intervenir, comme le montrent, dans des études portant sur [60] la représentation professionnelle, le taux d'agriculteurs et d'ouvriers agricoles qui se suicident. Mais cette explication ne vaut que partiellement ou pas du tout pour les suicides des jeunes, des ouvriers et employés, des femmes des milieux urbains, également nombreux.

S'agissant des moyens de suicide, il a été avancé que la pendaison, qui entraîne plus souvent la mort que l'absorption de psychotropes et qui est particulièrement utilisée dans une Bretagne demeurée fortement rurale, contribue à faire monter le nombre des morts par suicide. Là encore l'explication n'est que partiellement valable. On notera cependant en Bretagne le recours plus fréquent qu'en France - toutes régions - à plusieurs moyens simultanés, par exemple psychotropes et alcool ou psychotropes, alcool et noyade, soit dans 25% des cas en Bretagne contre 15% en France. On peut y voir le signe d'une détermination à s'autodétruire plus affirmée, ce que confirment des recherches se rapportant aux **tentatives de suicide**. L'Observatoire régional de la santé les avait étudiées en Bretagne et avait publié les résultats de son enquête en avril 1992. Il était apparu qu'il y avait en Bretagne un décès par suicide pour quatre tentatives masculines contre un sur six à Lyon et dans le Bas-Rhin retenus comme éléments de comparaison. Chez les femmes, il y avait en Bretagne un décès par suicide pour quatorze tentatives en Bretagne contre un pour vingt-neuf à Lyon et dans le Bas-Rhin.

En ce qui concerne la fréquence de ces tentatives, la même étude comparative montrait qu'en Bretagne elles étaient, chez les hommes, deux fois plus nombreuses qu'en Midi-Pyrénées, région peu touchée, et trois fois plus nombreuses chez les femmes.

Il n'est pas étonnant que le phénomène suicidaire soit devenu une priorité de santé publique en Bretagne depuis 1996. En novembre 2002 sont parus les résultats [61] d'une étude multidisciplinaire sur « la sursuicidité en Bretagne [[35]](#footnote-35) ». Plusieurs équipes de haut niveau ont mené conjointement pendant deux ans leurs recherches sur le sujet. Ce qui fait la particularité de la Bretagne en ce domaine et qui pose problème, ce n'est pas l'augmentation du taux de suicide, qui s'observe partout, et qui, chez elle, a commencé dès le xixe siècle, c'est l'envol de ce taux depuis les années 1950 et le fait que, très inférieur (de 40%) au taux français au XIXe siècle, le taux breton lui est devenu brutalement très supérieur à la fin du XXe et que cette tendance ne faiblit pas.

Il peut être instructif de rapprocher la sursuicidité bretonne de la **surmortalité** que l'on observe également en Bretagne.

Trois fois plus importante que pour les femmes, comme en France, la surmortalité masculine s'est manifestée en Bretagne depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Elle a augmenté de 1954 à 1975, comparée à la France. Quant à la surmortalité féminine, apparue à la même époque, elle a fortement progressé depuis 1968 pour se stabiliser vers 1990 à plus de 70%, comparée à la France. Tous les départements bretons (Bretagne administrative) ont une surmortalité par rapport à la France, tous âges confondus, mais le taux breton est également plus élevé pour toutes les tranches d'âge et dans les deux sexes. Chez les hommes, le département des Côtes-d'Armor est le plus défavorisé et l'Ille-et-Vilaine a connu la plus forte progression. Chez les femmes, le département des Côtes-d'Armor est également défavorisé et le Finistère a connu la plus forte progression.

Nous pouvons maintenant revenir à la **sursuicidité**. La période charnière à partir de laquelle la sursuicidité s'affirme en Bretagne se situe entre les années 1980-1990.

[62]

La répartition géographique montre que peu de cantons échappent à la sursuicidité et que trois zones d'emploi présentent des décès par suicide au moins deux fois supérieurs à la moyenne nationale. Ce sont Morlaix, Lannion et Guingamp. Le taux le plus fort est celui de Morlaix. Ce taux élevé concerne les 15-34 ans mais également les 65 ans et plus. Les troubles mentaux associés aux conditions suicidaires, principalement la dépression masquée, jouent un rôle non négligeable dans les deux sexes, mais ils interviennent davantage chez les femmes. Dans les deux sexes, les troubles mentaux sont au premier rang des causes associées.

Au plan socioprofessionnel, la Bretagne se caractérise par une proportion d'agriculteurs exploitants un peu plus de deux fois supérieure à celle de la France tandis que les cadres et professions intellectuelles supérieures ne sont que 11% au lieu de 15% en France. Chez les femmes, les employées sont les plus nombreuses (47% pour 45% en France). Les agricultrices sont trois fois plus représentées que dans la France métropolitaine et les cadres et professions intellectuelles sont, comme les hommes, proportionnellement moins nombreuses qu'en France (faute d'emplois, en Bretagne, beaucoup ont dû « émigrer »).

Si l'on ne retient que cette population « active », la surmortalité par suicide bretonne est de plus de 83% chez les hommes et de plus de 63% chez les femmes. On observe que chez les hommes comme chez les femmes toutes les catégories socioprofessionnelles participent à la sursuicidité bretonne. Chez les hommes, les catégories les plus touchées sont les ouvriers (risque multiplié par 2,1) puis viennent les employés et les agricultrices exploitantes (proportion de décès deux fois supérieure au poids de cette catégorie dans la population active), et enfin les professions dites intermédiaires.

[63]

Par ailleurs, ont été mis en évidence, mais ceci ne constitue pas une particularité bretonne, les rôles de l'isolement social, du veuvage, du handicap, de la maladie chronique douloureuse. En revanche, plus particulières à la Bretagne sont certaines tentatives de suicide d'adolescents (garçons et filles) qui ont été rattachées à une pression parentale excessive à propos des résultats scolaires. Ceux-ci sont très valorisés dans une Bretagne très performante en ce domaine et même la première de France. Le narcissisme des parents se trouve blessé par de mauvais résultats de leur progéniture. À noter que ceci est également observé en Asie, notamment au Japon où la compétition scolaire est intense. Le Japon est aussi un pays à culture de honte (*shame culture*) comme la Bretagne.

Les autres apports de l'étude multidisciplinaire seront indiqués plus loin. Aussi bien ne s'agit-il ici que d'un tour d'horizon des pathologies psychiques qui tiennent le haut du pavé en Bretagne, vont toutes dans le sens d'un mal-être des populations ou d'une partie significative d'entre elles, et dont l'origine n'apparaît pas d'emblée perceptible.

Consommation de psychotropes, de cannabis, de tabac, d'alcool, suicides accomplis et tentatives, ces conduites révélatrices de souffrance psychologique, dès lors qu'elles prennent une ampleur aussi large et se manifestent toutes ensemble, conduisent à la recherche de causes qui aient une dimension collective.

Les causes sociales peinent, et c'est peu dire, à saisir le phénomène dans sa globalité. Dès lors que les contours régionaux du mal sont aussi nettement dessinés, il devient nécessaire de reconnaître la présence d'un malaise existentiel au sein des populations bretonnes reconnues en tant que groupe humain identifiable.

L'entreprise n'est pas de faire de la Bretagne une entité mythique ou mythifiée, dotée d'une singularité radicale, [64] extrêmement distincte, notamment s'agissant du domaine abordé dans ce livre, de l'ensemble français dont elle partage bien des points, mais de lui reconnaître des caractères propres, susceptibles d'apporter un éclairage approprié à quelques-uns des maux qui l'affligent et dont il vient d'être question.

À voir leur association autant que leur importance en Bretagne, l'interrogation se fait insistante et le doute s'accentue quant à l'aptitude des causes habituellement retenues, même juxtaposées, permettant d'élucider l'énigme.

Ne faudrait-il pas, pour y voir plus clair, élargir les investigations dans le temps et l'espace et s'informer au sujet de la situation et de l'histoire d'autres peuples affectés par ces mêmes fléaux associés ? Même si le tableau breton paraît sensiblement moins noir que le leur, ne serait-il pas possible de tirer quelques leçons d'une approche comparative qui s'éloignerait du cadre hexagonal ?

Il s'agit presque toujours de peuples qui ont subi le choc de la civilisation occidentale et n'ont pu s'y adapter. Ainsi, parmi les Amérindiens, ceux du Canada, pour ne citer qu'eux — venus il y a trente mille ans de Sibérie et exposés depuis trois cents ans au mode de vie occidental et à son univers culturel —, victimes, comme les Indiens d'Amérique centrale ou du Sud, du mépris, de la discrimination raciale, de l'oppression, de l'exploitation, développent sous la forme d'alcoolisme, de toxicomanies, de suicides, une pathologie d'une telle ampleur que le gouvernement canadien, alarmé, a dû tenter de réagir dans les années 1980. L'alcoolisme est devenu un problème majeur et une cause de mortalité, notamment par accident ou suicide, qui a pu atteindre 37% des décès. Les conditions sociales et économiques sont défavorables et le chômage, très important. Le gouvernement canadien a souhaité que les Indiens prennent en main leur système de santé. Aussi, à côté des mesures médico-sociales et [65] médico-psychologiques, ont été mises en œuvre ce qu'on pourrait appeler des thérapies culturelles, sous forme de retour aux sources, y compris à l'alimentation traditionnelle chassée par le fast-food, de recours aux richesses culturelles et à la spiritualité indiennes, mises en valeur notamment par le théâtre. Les femmes indiennes sont appelées à jouer un rôle majeur dans l'élaboration et la gestion des programmes ou services.

Plus désastreux encore est le sort des aborigènes d'Australie, chez qui, sur fond d'apathie, de fatalisme, d'inertie ou de démoralisation et de dépressivité, se sont multipliés les cas d'alcoolisme, d'inhalation de vapeurs d'essence chez les jeunes, de suicides. En 1990, 70% des pathologies médicales étaient liées à l'alcoolisme et 80% des décisions judiciaires avaient trait à des crimes et délits commis lors des états d'ivresse. La civilisation aborigène d'Australie, vieille de quarante mille ans, et son univers nomadique sont en ruine. La mortalité infantile, quatre fois plus grande que chez les Blancs, l'hépatite B, cinquante fois plus fréquente, les plaies purulentes, le trachome, le diabète, très répandus, viennent noircir le tableau. Quelques aborigènes épargnés, lucides, courageux, aidés d'Australiens généreux, tentent de relever le défi : « la solution c'est de retrouver notre fierté et de nous prendre nous-mêmes en charge », ont-ils dit. Une télévision aborigène, IMPARJA, est née à deux cents kilomètres d'Alice Springs, en plein désert. Il s'agit de s'adapter au présent sans renier le passé. Des instruments de musique anciens tel le *didgeridoo* donnent à la musique rock des accents qui, pour certains, la révolutionnent.

Si les aborigènes australiens sont encore cent soixante mille (en 1990, soit 1% de la population) et peuvent espérer échapper à l'anéantissement, ce n'est pas le cas des Aïnous du Japon qui n'étaient plus que seize mille en 1962 et dix mille en 1984. Ils étaient pourtant les vrais [66] autochtones repoussés vers le nord par deux invasions nippones puis réfugiés dans l'île d'Hokkaidō où La Pérouse les avait rencontrés et décrits en 1787. Le dernier sursaut de révolte de ceux que les Japonais appellent Ebisu (barbares) ou Yemishi (têtes de crevettes) a eu lieu en 1789 ! La civilisation industrielle et mécanisée les décime au XIXe siècle. L'alcool, la syphilis, la tuberculose, la « stupeur », le métissage aussi, les réduisent à quarante mille individus en 1875. Au XXe siècle, les survivants ne sont plus qu'une curiosité touristique, ce que sont aussi les Indiens du Canada ou ceux du Nouveau-Mexique aux États-Unis.

La même complainte monotone de l'alcool et du suicide peut s'entendre en Papouasie-Nouvelle-Guinée et aussi chez ceux qu'on appelait les Esquimaux (de *Esquinta,* nom qui leur avait été donné par les Indiens du nord de l'Amérique) et qui ont retrouvé le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes, « Inuit » c'est-à-dire « Hommes ». Abus d'alcool et suicides se retrouvent aussi chez de petits peuples autochtones situés au nord de l'ancien Empire tatar. Il est vrai que leurs colonisateurs russes, écrasés par leur régime tsariste puis communiste, occidentalisés à coup de trique eux aussi, se sont mis à leur ressembler, un peu comme la France ressemblerait parfois à la Bretagne.

Avec les Canaques de Nouvelle-Calédonie, nous nous rapprochons du domaine français et même nous y pénétrons. Ici aussi le choc des cultures a été frontal. Les notions d'individualité et d'égalité n'étaient pour les Canaques, et ne sont encore pour certains, que des abstractions puisque selon eux tout est clan et lignage. Les comportements sociaux ne peuvent s'inscrire autrement que dans le cadre tracé du partage des biens, de l'hospitalité, des dons, des services illimités. Le système économique, commercial et monétaire des Blancs n'entrait pas [67] dans leurs catégories mentales, de même que la liberté individuelle et la mobilité sociale prônées par les Blancs n'auguraient pour eux rien d'autre que la destruction de la société mélanésienne. Effectivement, celle-ci s'est désagrégée. Nécessité ou choix ont poussé une partie des Canaques à rejoindre le monde des colonisateurs par la voie des églises catholique ou protestante, par celle de l'école intégratrice ou encore par les deux réunies. Ils ont cessé d'être noirs sans pour autant devenir blancs. Quant aux jeunes des tribus disloquées, ils sont « comme du bétail qui va en tous sens ». Il n'est pas surprenant d'apprendre que les abus d'alcool - avec les violences et les problèmes qu'ils engendrent - sont très importants.

Quittons la Nouvelle-Calédonie pour aborder l'île de la Réunion, département français d'outre-mer. Le chômage y est massif. La population est composée de Noirs, d'indiens musulmans, les Z'arabs, maîtres du commerce, de Chinois, épiciers, de Blancs. Parmi eux, les métropolitains, les Z'oreils, qui accaparent les emplois administratifs. Les chômeurs sont noirs le plus souvent. L'alcoolisme est un fléau visible et le suicide a un taux supérieur à celui de la métropole. Le diabète d'origine éthylique est une pathologie fréquente. Dans les familles noires, la figure maternelle écrase celle du père. Ce sont les mères qui viennent auprès des assistantes sociales « revendiquer » pour obtenir un emploi en faveur de leurs rejetons, fumeurs de *zamal* et peu soucieux de se mettre à la recherche d'un travail problématique.

Notre brève incursion en psychiatrie transculturelle se terminera aux Antilles françaises, c'est-à-dire la Martinique et la Guadeloupe, qui sont, comme l'île de la Réunion, des départements français. La population est composée de Noirs, anciens esclaves « importés » d'Afrique lors de la traite (les habitants primitifs, Arawaks et Caraïbes ont disparu, anéantis), de Blancs, soit créoles, les [68] Békés, soit métropolitains, de Mélano-Indiens et de quelques commerçants syriens venus plus récemment. L'impasse économique et politique est totale dans ces deux départements complètement assistés par la métropole sous la forme de salaires administratifs et d'aides sociales de toutes sortes. Le chômage est massif. L'émigration en métropole est la soupape de sécurité. Toutes les décisions importantes - et souvent moins importantes - sont prises à Paris. Poussé vers l'assimilation, l'Antillais ressent comme un assujettissement cette négation de son identité, sans pouvoir s'accepter lui-même.

Comme dans presque toutes les sociétés qui ont connu l'esclavage, la femme est la clef de voûte de l'organisation familiale. On parlera à ce sujet de « matrifocalité ». Beaucoup de familles sont sans père. Il existe un taux élevé d'illégitimité, les enfants étant souvent de pères différents qui se succèdent au foyer familial.

L'alcoolisme est important et représente 50% des motifs d'admission à l'hôpital psychiatrique. Les causes sociales, culturelles et psychologiques de cet alcoolisme s'intriquent. Au plan social, les emplois manquent, les travaux des champs sur les plantations sont pénibles et mal rémunérés, la pêche difficile et dangereuse. Au plan culturel, l'identité niée entretient un sentiment de révolte et de frustration ou, à l'inverse, de la passivité, du fatalisme, peu de projections dans l'avenir. Enfin, au plan psychologique, le sevrage brutal du petit enfant, qui pendant les premiers mois a vécu en symbiose mère-enfant, dans une sorte de nirvana puis est soudain privé de sa mère retournée à ses activités, favorise chez l'adulte découragé et même démissionnaire la régression psychologique dans sa forme orale.

Assurément, la Bretagne n'est ni la Martinique ni la Guadeloupe pas davantage l'île de la Réunion, encore moins la Nouvelle-Calédonie, et en outre les Bretons ne [69] sont pas exactement des Indiens, encore que parfois... Néanmoins, comme on le verra plus loin, des éléments de concordance entre l'histoire et la destinée des peuples lointains visités dans ce chapitre nous aideront à mieux comprendre ce que nous observons ici.

[70]

[71]

**Ethnopsychiatrie en Bretagne.***Nouvelles études*

Abord ethnopsychiatrique
du suicide en Bretagne

[Retour à la table des matières](#tdm)

[71]

Les précisions apportées dans le précédent chapitre ne laissent aucune place au doute. Le suicide en Bretagne, par son ampleur relativement récente, s'il demeure d'abord un drame individuel, est devenu aussi un problème de santé publique. L'aide morale aux familles accablées de souffrance, de perplexité, de culpabilité, plus encore si elles pleurent un jeune, les mesures et dispositions préventives, les prises en charge adéquates des tentatives sont des priorités qui requièrent la mobilisation des pouvoirs publics, des associations, des médecins généralistes et psychiatres, des psychologues et du personnel para-médical. Le suicide rappelle à tous le caractère précaire, fragile, de la condition humaine et doit conduire les humains à la compassion et à l'entraide.

L'augmentation importante et brutale en Bretagne des cas de suicides et de tentatives oblige à s'interroger sur les causes de cet accroissement. Ici, le psychologue et le médecin cèdent la place au sociologue. Il apparaît à celui-ci que les sociétés traditionnelles exercent vis-à-vis du suicide une action protectrice, tandis que, à l'inverse, les sociétés modernes, industrialisées et postmodernes, la nôtre, ont une action facilitatrice. Parmi les aspects retenus, l'accent a été mis sur la déshumanisation de la [72] relation, l'hédonisme égocentrique, la compétition qui efface la solidarité, les contraintes imposées par le rythme de vie. Plus globalement, la vie communautaire et les valeurs familiales, y compris dans leur fréquente dimension religieuse, qui cimentaient les attaches sociales des individus, se sont effritées. Cette évolution a eu pour dangereuse conséquence de laisser beaucoup d'êtres humains seuls et démunis jusqu'à ce qu'ils soient parvenus plus ou moins à s'adapter à ces nouvelles conditions de vie.

En France, la société traditionnelle a reflué des villes au cours du xixe siècle lors de l'industrialisation, d'où, à cette époque, la montée du suicide en tant que phénomène principalement urbain, tandis que le monde rural, auquel il faut joindre celui des bourgs et petites villes, demeuré traditionnel jusqu'au milieu du xxe siècle et frappé à son tour, est désormais le plus touché.

Cette solitude éprouvante et angoissante en Bretagne aujourd'hui et le saut suicidaire pour y mettre fin, on les voit par exemple dans le recueil de six nouvelles *Merci de fermer la porte* d'Hervé Jaouen (Denoël, 1999). Chacune d'entre elles est le récit d'un suicide. Cinq des protagonistes sont des adultes, dont quatre vivent dans des petites villes, une à la campagne ; le sixième est un adolescent. Tous les adultes, sans exception, sont des célibataires, des séparés ou divorcés ; l'une est veuve et tous vivent seuls et paraissent très isolés socialement, à l'exception d'une femme qui demande à une amie de l'aider à mourir.

Les études sociologiques bretonnes vont dans le même sens, principalement lorsqu'elles concernent les personnes âgées, trop souvent vouées à une existence solitaire dont la pénibilité est accrue par un isolement social cruel. Les suicides et tentatives de jeunes seraient plutôt en relation avec des problèmes familiaux et ceci renvoie à la crise contemporaine des valeurs traditionnelles évoquées précédemment. Quant aux suicides des [73] âges intermédiaires, ils apparaissent plus reliés aux situations et statuts socioprofessionnels.

En fin de compte, dans les trois catégories précitées, les suicides s'inscrivent dans le contexte de fragilité du lien social qui caractérise le monde contemporain des sociétés dites évoluées.

Toutefois, l'éclairage sociologique ne suffit pas à rendre compte de ce qui se passe en Bretagne actuellement. L'élément premier et à lui seul décisif, qui oblige à ne pas se contenter des causes habituellement mises en avant, est la surmortalité bretonne par suicide qui fait de la région, actuellement, un cas à part en ce domaine tant elle est importante (de 60 % supérieure à la suicidité française). Or, cette sursuicidité — dont il a été question dans le chapitre précédent — ne peut aucunement s'expliquer par les seules causes sociales. Les paramètres économiques et sociaux peuvent varier de façon nuancée d'une région à l'autre, mais certainement pas dans des proportions comparables à celles qui se rapportent aux suicides.

Cette sursuicidité bretonne présente des caractéristiques qui orientent la recherche vers le domaine socioculturel ou plus exactement ethnoculturel, car les études les plus sérieuses montrent qu'elle affecte aujourd'hui toutes les tranches d'âge et pour chacune d'elles les deux sexes, et que, par ailleurs, toutes les catégories socioprofessionnelles, chez les hommes comme chez les femmes, sont concernées, avec cependant une contribution plus ou moins importante suivant les catégories. Autrement dit, cette sursuicidité se voit chez les femmes aussi bien que chez les hommes, chez les jeunes, chez les seniors et chez les gens d'âge intermédiaire, chez les habitants des villes et chez ceux des campagnes, chez les ouvriers, les employés, les paysans, les cadres et professions libérales.

Les tentatives de suicide ne sont pas systématiquement recensées et les seules données utilisables résultent [74] d'enquêtes. Les zones bretonnes les plus concernées recoupent la cartographie des décès par suicide. Les données bretonnes n'ont pu être comparées qu'à quelques départements de Midi-Pyrénées. Le taux breton est toujours supérieur, et parfois deux fois supérieur.

En ce qui concerne la géographie bretonne du suicide, les quatre départements de la région administrative sont affectés de sursuicidité. La Loire-Atlantique, rattachée aux Pays de la Loire, n'est pas épargnée bien qu'elle soit affectée à un moindre degré. La mortalité par suicide en Loire-Atlantique est significativement supérieure à la moyenne française de 25% chez les hommes et de 9% chez les femmes.

Toutes les études sur le suicide mettent en évidence la fréquence de pathologies psychiatriques associées, et au premier plan la dépression. C'est aussi le cas en Bretagne où elle est particulièrement présente chez les personnes âgées - souvent associée à des pathologies somatiques et à l'isolement social. Chez les moins âgés, elle est nettement plus fréquente chez les femmes que chez les hommes, mais, chez ceux-ci, elle est souvent masquée, notamment par des troubles somatiques. Cependant, la dépression n'est pas toujours présente et, par ailleurs, tous les déprimés ne se suicident pas, heureusement. Des facteurs de personnalité interviennent également. L'impulsivité, l'intolérance à la frustration, la revendication agressive, favorisent le passage à l'acte. Les études mettent en relief le fait que la façon dont sont vécus les événements traumatisants (deuil, rupture, maladie...) intervient bien davantage que ces événements eux-mêmes. Nous voici à nouveau en présence des facteurs de personnalité. Précisément, ceux qui apparaissent dans les recherches portant sur la population générale et chez les suicidants sont une fragilité narcissique, avec une faible estime de soi qui facilite l'émergence de sentiments de honte.

[75]

Les hypothèses actuelles à propos de la sursuicidité bretonne s'orientent vers la perte brutale des repères culturels d'une population fragilisée au plan psychique, auparavant soudée par des liens communautaires religieux et familiaux très forts qui ont cédé tous ensemble tandis qu'au même moment elle devait faire le deuil de sa langue maternelle.

La sécularisation plus ou moins accélérée, toutes les sociétés occidentales l'ont connue. On peut néanmoins remarquer que la société bretonne était particulièrement imprégnée de religion catholique et très encadrée par un clergé nombreux, respecté, influent. C'est pourquoi une laïcité à la française, rigide, crispée, fanatiquement anticléricale comme l'avait été la Révolution dont la République se réclamait et imposée par la force n'offrait pas aux Bretons les meilleures conditions d'une évolution tranquille. Aux dégâts de mesures imposées, s'ajoutaient, le caractère breton aidant, les affrontements farouches entre cléricaux et anticléricaux qui se déchiraient au lieu de s'unir pour défendre des intérêts communs.

La population encore largement rurale qui s'éloignait d'un christianisme paroissial au demeurant essoufflé, soit quittait sa campagne natale où les emplois venaient à manquer, soit s'y cramponnait dans un environnement devenu méconnaissable. Le milieu paysan dont les littérateurs nous ont laissé de saisissants tableaux, avait une cohérence, un rythme de vie, un code de bonne conduite, une pratique de l'entraide, mais aussi des coutumes, des fêtes, qui apportaient à ceux qui lui appartenaient un confort psychologique certain même s'il ne faut pas exagérément idéaliser la vie paysanne et ses rudesses. L'anonymat et l'isolement dans la ville pour ceux qui venaient s'y installer, la métamorphose du paysan en producteur performant et technicien d'entreprise pour ceux qui [76] demeuraient à la campagne, ont fait de ces individus des équilibristes sans filet.

La plupart des campagnes d'Occident ont connu de telles évolutions, mais ici également la situation bretonne avait des particularités qui rendaient le passage plus risqué.

Décimée lors du premier conflit mondial, la paysannerie bretonne est, au sortir du second, à la fois nombreuse et archaïque. Il lui faut se transformer ou, sinon périr, au moins dépérir. La France cherche alors à développer son secteur agricole. Les élus bretons, tous partis réunis dans le Celib (Comité d'étude et de liaison des intérêts bretons), saisissent la balle au bond, la J AC (Jeunesse agricole chrétienne) « révolutionne le monde rural », notamment par l'enseignement, les agriculteurs relèvent le défi. L'union, la formation, l'organisation, l'adaptation et un travail titanesque vont faire de la Bretagne en moins d'un quart de siècle la première région agricole de France et la deuxième d'Europe. Ce développement spectaculaire s'accompagnera d'une augmentation sensible de la taille des exploitations agricoles et d'une diminution très importante du nombre des agriculteurs. Le monde rural breton d'aujourd'hui n'a plus grand-chose à voir avec ce qu'il était jusque dans les années 1950. Et l'environnement a bien souffert. Il y a davantage de suicides chez les agriculteurs et salariés agricoles bretons que dans ces mêmes catégories professionnelles françaises, notamment chez les femmes, mais leur faible nombre par rapport à l'ensemble de la population n'influence que modérément la suicidité bretonne. En revanche, des milliers de paysans ont quitté la terre pour devenir ouvriers et employés qui sont des catégories socioprofessionnelles très nombreuses en Bretagne et qui connaissent une importante sursuicidité.

L'impact des bouleversements survenus dans ce qu'on [77] pourrait appeler la vie familiale a également été très fort en Bretagne. Les familles précédemment nombreuses, générations et fratries proches les unes des autres, se sont trouvées dispersées, réduites à la famille dite « nucléaire », peu nombreuse. La revendication féminine, l'affaiblissement de l'influence religieuse illustrée par la baisse de la pratique, la crise de l'autorité ont fragilisé l'institution familiale. Les situations conflictuelles se sont multipliées et les personnes seules également.

Nous pouvons penser que ceux qui ont le mieux résisté à ces transformations accélérées revêtant l'aspect d'une révolution sont ceux qui avaient déjà commencé à s'individualiser — d'autres disent à « s'individuer » — ou ceux qui dans un environnement différent ont reconstitué de nouvelles solidarités ou préservé une partie au moins des anciennes. Les autres, lorsqu'ils ont à faire face à des difficultés qui excèdent leurs forces, manquent de l'équipement psychique nécessaire. Le suicide apparaît alors comme la réponse la plus radicale à côté d'issues moins définitives telles qu'une dépression traînante ou des abus d'alcool. C'est précisément chez ces sujets plus menacés qu'ont été recensés une série de traits qui se rapportent au narcissisme et à sa pathologie.

Les études psychiatriques nous apprennent que les déprimés précisément souffrent d'une insuffisance narcissique qu'ils peuvent être tentés de pallier avec plus ou moins de succès, notamment au moyen de l'alcool ou de drogues. Nous avons vu que, si tous les suicides ne surviennent pas chez des déprimés, au moins peut-on dire que la dépression fait fréquemment le lit du suicide. Le chapitre qui précède a montré que les abus d'alcool demeurent d'une importance préoccupante en Bretagne tandis que les toxicomanies se développent.

Il existe donc en Bretagne à propos du suicide, des dépressions — fréquentes aussi —, des abus d'alcool et des [78] toxicomanies, une homogénéité des pathologies prévalentes d'autant plus remarquable qu'elles n'ont pas éclaté comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Si le suicide était bridé par des interdits religieux très forts et, probablement, d'une importance aujourd'hui sous-estimée, en revanche, du fait d'une grande tolérance socioculturelle, les abus d'alcool - longtemps épisodiques et festifs, pour déboucher au XXe siècle sur des conduites de dépendance et des états d'intoxication chronique -, sont déjà anciens, ce qui conduit à conclure que la fragilité psychique qui les sous-tend ne date pas d'hier et se transmet d'une génération à l'autre. Cette transmission n'est pas génétique mais culturelle et s'opère par le biais d'une structure familiale matricentrée dont la figure paternelle s'est progressivement dévaluée sous l'effet d'une acculturation pathogène. Encore faut-il préciser que cette transmission n'a pas un caractère mécanique et que des figures paternelles substitutives peuvent venir pallier l'insuffisance du père.

Quoi qu'il en soit, pour comprendre l'actuelle sursuicidité bretonne, il faut nécessairement prendre en compte le fait que ce phénomène social, aux conséquences tragiques, concerne l'ensemble de la population dans toutes ses composantes, est précisément circonscrit à son territoire de cinq départements et s'inscrit dans l'histoire d'un peuple acculturé avec ses pathologies repérables. Seul son abord ethnopsychiatrique permet d'intégrer toutes ces données.

[79]

**Ethnopsychiatrie en Bretagne.***Nouvelles études*

Assujettissement
et acculturation
pathogènes

Une longue histoire

[Retour à la table des matières](#tdm)

[79]

Des Bretons récalcitrants depuis les origines

Un survol de l'histoire de la péninsule bretonne nous apprend que dès la préhistoire elle présente des caractères d'originalité par sa participation prestigieuse à la civilisation des mégalithes qui fut pour l'essentiel religieuse et maritime, par une activité métallurgique intense à l'âge du bronze, par l'arrivée tardive de la vague celte qui la submergea. Ensuite, elle reçut une empreinte romaine mitigée. Rome imposa son ordre politique, militaire et administratif mais, à l'inverse des autres territoires gaulois, la grande propriété ne parvint pas à dominer et aucune grande ville n'émergea.

C'est plus tard cependant que s'opéra la différenciation qui, quinze siècles après, n'a pas fini de produire ses effets. Les Bretons de Grande-Bretagne, romanisés eux aussi mais plus superficiellement encore que les Armoricains, peuplent les armées romaines, viennent sur le continent participer aux guerres civiles de l'empire finissant et, plus tard, combattre les barbares qui l'assaillent. Les troupes bretonnes assurent la défense des côtes mais [80] stationnent aussi entre Somme et Loire. Des soldats bretons retournés à la vie civile se fixent dans ces territoires, plus particulièrement en Armorique qui retrouve ses caractères ancestraux quand l'Empire romain se défait et où ils seront rejoints par des compatriotes quittant aux Ve et vie siècles leur île aux prises avec les envahisseurs saxons. Quand la Gaule devient franque après la conversion et le baptême chrétien de Clovis, en 497, les Francs concluent un *fœdus,* c'est-à-dire un traité d'alliance avec les trois cités armoricaines les plus occidentales et déjà largement bretonnisées. Les Osismes, les Vénètes, les Coriosolites reconnaissent la suprématie franque mais ne paient pas le tribut en échange de la garde des côtes. Ce pacte entre la Gaule franque et l'Armorique durera cinquante ans pendant lesquels l'émigration bretonne se fera de plus en plus massive. Menacés par les Saxons à l'est, par les Pictes de Calédonie et les Scots d'Irlande au nord, les Bretons quittent leur île ; sous la conduite de leurs moines et de leurs chefs, ils traversent la mer pour venir dans cette presqu'île, qui leur apparaît désormais comme une terre promise, fonder une nouvelle Bretagne, dont ils rêvent de faire un royaume de Dieu sur terre, croient pouvoir assurer aujourd'hui certains historiens.

Tandis qu'en Gaule les Francs fusionnent peu à peu avec les Gallo-Romains dont le caractère celtique originaire s'estompe davantage, en Armorique, ce caractère se trouve, au contraire, renforcé par l'arrivée des Bretons dont la langue s'impose aux populations gallo-romaines qui n'ont pas toutes abandonné le parler gaulois proche du vieux breton. Tandis que les Francs regardent vers l'est où se trouvent leurs frères germaniques, les Bretons d'Armorique demeurent en étroit contact avec leurs compatriotes des royaumes brittoniques qui ont pu se maintenir à l'ouest de l'île de Bretagne. Établis sur une rive ou sur une autre de l'océan, tous ont un sentiment [81] d'appartenance à un seul et même peuple qui a déjà une longue histoire. En Bretagne-Armorique aussi se sont constitués plusieurs royaumes. La Domnonée au nord, la Cornouaille et le Bro-Erec au sud font face aux marches franques chargées de les contenir. Les Bretons n'ont pas quitté leur île en vaincus apeurés mais en guerriers turbulents et insoumis. Aussi n'est-il pas surprenant que la lune de miel entre Bretons et Francs se termine. Les uns vont ravager les territoires des autres. Les Francs veulent imposer la suzeraineté royale aux Bretons tandis que ceux-ci veulent s'étendre vers l'est et investissent peu à peu les pays de Vannes, de Rennes et de Nantes d'où ils devront ensuite refluer.

Charlemagne, qui fait sentir sa poigne à tant de peuples, échoue cependant à les soumettre durablement malgré des expéditions victorieuses mais qui seront sans lendemain. Son fils Louis le Pieux ne réussit pas davantage et de guerre lasse confie au Breton Nominoë le comté de Vannes avec une autorité théorique sur l'ensemble de la Bretagne. Quand meurt l'empereur en 840, Nominoë, haut fonctionnaire carolingien mais Breton, refuse le serment d'allégeance à son successeur, devient le chef de guerre des Bretons révoltés et le fondateur victorieux d'un royaume indépendant qui, quarante ans plus tard, avec Salomon, atteindra sa plus grande extension puisqu'il comprendra toute la Bretagne avec une partie de l'Anjou, du Maine et de la Normandie. L'organisation du royaume breton est calquée sur celle de l'Empire carolingien dont les institutions civiles et religieuses s'adaptent tant bien que mal aux coutumes et lois bretonnes dans les anciennes marches franques mais rencontrent une vive résistance quand elles s'adressent aux populations de la Bretagne profonde.

Puis viendra l'heure des invasions normandes qui, plus ou moins contenues au IXe siècle, briseront l'élan [82] breton au sombre Xe siècle. Quand, pour finir, vaincus militairement, les Normands évacueront la Bretagne après plusieurs décennies de dévastations puis d'occupation étendue mais non totale, celle-ci aura cessé d'être un royaume pour n'être plus qu'un duché péniblement reconstitué mais, il est vrai, toujours jaloux de son indépendance. Pour combler les vides d'un pays dévasté, des serfs fugitifs de France seront accueillis en Bretagne et le contraste s'accentuera entre l'est breton soumis aux influences franques et bientôt françaises et l'ouest demeuré profondément celtique. La langue bretonne, qui avait atteint les frontières orientales, va reculer vers l'ouest tandis que les abbayes, brillants et très actifs foyers de culture et de vie intellectuelle celtiques, ne se relèvent pas des pillages et destructions ni surtout de l'exode des moines vers des territoires moins exposés. Dès l'époque carolingienne, une pression continue s'exerce sur l'Église de Bretagne pour qu'elle renonce à ses usages celtiques. Les empereurs s'efforcent de constituer des évêchés indépendants des monastères et prétendent contrôler la nomination des évêques. Avec des résultats variables, les pouvoirs romains et carolingiens s'épaulent pour que la Bretagne devienne pleinement territoire d'empire et que son Église soit pleinement soumise à Rome. Mais les Bretons garderont leurs saints que la catholicité ne reconnaîtra pas. L'Église romaine imposera moins facilement son style et son esprit à l'ouest, devenu la basse Bretagne, qu'à l'est, désormais haute Bretagne, où l'administration carolingienne avait pu se déployer. Ensuite, ce seront le royaume de France et l'Église qui uniront leurs forces, chacun poursuivant cependant ses propres objectifs.

Politiquement, culturellement, la presqu'île bretonne s'éloigne peu à peu de la Bretagne insulaire pour s'intégrer au continent. Les Bretons des deux rives parlaient à l'origine la même langue, qu'ils partageaient encore [83] au ixe siècle. Leurs parlers évoluèrent chacun pour son compte et ils cessèrent finalement de se comprendre mais non de se fréquenter car les relations maritimes persistaient. Les élites brittophones de basse Bretagne se trouvaient quand même progressivement coupées et privées des derniers foyers intellectuels et spirituels qui leur étaient encore accessibles. Quant à celles de haute Bretagne qui avaient fui avec les religieux les envahisseurs Scandinaves et qui étaient revenues romanophones après vingt ans d'exil, elles subissaient désormais l'attraction du royaume voisin.

Le mouvement va cependant se trouver freiné par la montée en puissance d'un autre royaume, également voisin, qui s'affirme après la conquête normande à laquelle participent de nombreux Bretons auprès de Guillaume qu'on appellera le Conquérant. Tiraillée désormais entre la France et l'Angleterre rivales, la Bretagne sera pour longtemps sous hégémonie anglaise, et même un moment annexée, au XIIe siècle, à l'Empire anglo-normand des Plantagenêts dont les territoires embrassent une partie du continent. Administrée selon leurs principes, elle en tirera finalement un certain profit. Cette domination anglaise contrarie d'autant moins la francisation des ducs bretons que les princes et l'aristocratie anglaise s'expriment en français. Bien que de la maison de Cornouaille, ces ducs cessent au XIIe siècle de parler breton, puis de le comprendre. À la même époque, Nantes devient, parfois avec Vannes, leur lieu de résidence le plus habituel, ce qui aura pour effet d'ouvrir davantage le duché aux influences françaises. Un nouveau pas sera franchi au XIIIe siècle quand le roi français capétien Philippe Auguste réussira, à la faveur d'une alliance matrimoniale, à placer un prince de sa maison sur le trône ducal breton. Cependant, s'inspirant de la politique centralisatrice de leur royal parent, les ducs brisent [84] les oppositions et renforcent un pouvoir dont ils useront pour s'opposer à l'occasion à leur cousin français. Les grands féodaux bretons étant tenus en bride, hauts barons et hauts dignitaires ecclésiastiques se tournent vers la France mais, dans la petite noblesse, le bas clergé, les couches bourgeoises et populaires, on voit poindre aussi bien en haute qu'en basse Bretagne un sentiment patriotique cristallisé autour de la personne du duc. Ce sentiment national se manifeste dès le XIIIe siècle. Et déjà s'esquisse puis se précise une politique bretonne de bascule entre ses deux puissants voisins, la France et l'Angleterre, ce qui apporte au duché ce bien inestimable qu'est la paix sur son territoire. Elle est portée au crédit des ducs par les populations, qui s'en réjouissent et dont la fidélité s'en trouve fortifiée.

Au début du XIVe siècle, si le duché de Bretagne fait politiquement bonne figure, son économie stagne, et cette stagnation pourrait bien avoir quelque rapport avec le fait que la sensibilité bretonne est mal accordée aux impulsions que le duché reçoit du dehors. Les Bretons éprouvent le sentiment d'une communauté de destin et la terre bretonne est pour eux une patrie mais la notion d'État n'entre guère dans leurs catégories mentales. De même que les tribus slaves du Dniepr n'ont constitué la Russie que sous l'impulsion des Varègues, branche Scandinave suédoise, ce sont également des Germains, en l'occurrence les Francs carolingiens, épaulés par l'Église catholique, héritière de Rome, qui ont, comme on l'a vu précédemment, introduit en Bretagne un embryon d'organisation étatique. Celtes et Slaves ont plus d'un point en commun. Ultérieurement, les Plantagenêts se sont efforcés d'administrer la Bretagne selon les principes anglo-normands en vigueur et à l'efficacité éprouvée en Angleterre et dans le duché de Normandie. Ensuite, le modèle capétien du royaume de France a inspiré les ducs bretons [85] qui appartenaient à cette famille. L'inconvénient de ces greffes étrangères qui heurtent les mentalités et les coutumes des peuples à qui elles sont imposées, c'est que des réactions de rejet les menacent constamment. On verra ceux qui les ont subies osciller entre de longues périodes de passivité et de brusques et violentes révoltes.

Les lois carolingiennes viennent en Bretagne dans les fourgons de conquérants brutaux. Plus tard, le roi d'Angleterre Plantagenêt règne par l'épée dans son fief breton et brise révolte après révolte. Après lui, Pierre de Dreux, « prince capétien nourri des traditions capétiennes », fait pénétrer en Bretagne l'influence des institutions françaises : il s'entoure de collaborateurs français qui, chacun dans son secteur, travaillent à implanter les pratiques de l'administration royale [[36]](#footnote-36). Cependant, les traditions celtiques, inscrites dans le droit coutumier et dans les psychologies individuelles, ont la vie dure. L'importance des clans familiaux, avec la copropriété familiale, les partages égalitaires, le statut féminin favorable, sont en contradiction avec les structures féodales qui tendent à s'imposer. Elles instituent le droit d'aînesse et interdisent aux nobles le partage du fief paternel. Les cadets se retrouvent sans grandes ressources alors que le droit coutumier breton leur accorde l'égalité et même favorise le juveigneur, c'est-à-dire le plus jeune fils. Les femmes bretonnes cessent d'accéder à des charges importantes alors que le machtiernat leur était accessible. Les machtierns étaient des propriétaires fonciers dotés d'un pouvoir juridictionnel étendu. Le morcellement féodal exceptionnellement marqué en Bretagne est un indice révélateur de la résistance des nobles aux institutions venues du dehors. La hiérarchie féodale éprouve [86] de grandes difficultés à s'affirmer et l'autorité ducale demeure souvent théorique. Cette répugnance à consentir au monarque un pouvoir discrétionnaire se maintiendra en Bretagne de telle sorte que le pouvoir des ducs s'apparentera plutôt à celui d'un monarque constitutionnel quand les rois de France iront vers l'absolutisme. L'acculturation n'engendre pas que des refus. Elle peut parfois produire des adaptations positives.

Le servage a très tôt disparu en Bretagne à la suite d'une révolte paysanne du début du XIe siècle. En basse Bretagne, à l'exception du Léon, un régime agraire particulier, le domaine congéable révélait une conception limitative du droit de propriété, conforme à l'esprit celtique et fort éloigné du droit romain « d'user et d'abuser de sa propriété ». Vraisemblablement destiné à l'origine à la mise en valeur de terres en friche, le domaine congéable distinguait le foncier, possesseur du sol, et le domanier, possesseur des édifices et superfices, bâtiments, matériel agricole, arbres et bêtes. Le second versait une faible rente au premier qui pouvait le congédier en échange d'un rachat de la plus-value. Pour certains, le succès et l'extension du domaine congéable étaient en relation avec l'appauvrissement de la noblesse (après la guerre de Succession du XIVe siècle) couplée avec un relatif enrichissement des paysans, ce qui n'est pas forcément contradictoire avec l'esprit originaire précédemment évoqué de ce régime agraire. Proche du domaine congéable mais plus favorable à celui qui apportait son travail, la quevaise ne permettait d'expulser le tenancier que s'il avait abandonné plus d'un an sa tenure.

Aujourd'hui, les historiens portent un jugement négatif sur le domaine congéable. Ils s'appuient sur le fait que, lors de la révolte des Bonnets rouges de 1675, les régions soulevées coïncidaient parfaitement avec la géographie de ce régime agraire tandis que les campagnes [87] soumises à celui du fermage (haute Bretagne et Léon) demeuraient calmes. La rébellion des domaniers avait pu survenir parce qu'ils se sentaient toujours à la merci d'une décision arbitraire des fonciers. La crainte d'un congédiement engendrait chez eux un sentiment d'insécurité susceptible de se répandre et de se transformer en fureur si plusieurs domaniers d'une même paroisse se trouvaient menacés de renvoi. Pourtant, les jacqueries n'étaient pas particulièrement fréquentes en Bretagne. Le domaine congéable attesté seulement depuis 1388 était, en réalité, beaucoup plus ancien. À l'origine, bien que sans contrat écrit, il était cependant nettement moins défavorable au domanier qui, en cas de rupture, recevait une indemnité fixée par arbitrage et du fait des solidarités lignagères, bénéficiait de l'appui de son clan familial qui pesait en sa faveur de tout son poids. Dans ces conditions, les domaniers devaient être rarement congédiés. Les quevaisiers, eux, ne l'étaient pratiquement jamais. Ultérieurement, le statut du domanier s'est dégradé au point qu'il ne pouvait apporter des améliorations, qui auraient augmenté le prix de l'indemnité en cas de congédiement, qu'avec l'autorisation du foncier, ce qui constituait un frein paralysant à toute forme de progrès.

Ainsi, un régime agraire, spécifiquement breton, primitivement plus favorable au locataire que le fermage, a pu devenir moins favorable du fait, peut-on penser, que la société bretonne a été ultérieurement soumise à des transformations étrangères à son esprit et qui dénaturaient ce régime.

Ces produits gâtés de l'acculturation ont aussi concerné les nobles. Au XIIIe siècle, l'émiettement des fiefs ne se ralentit guère. La copropriété disparaît. Les innombrables petites seigneuries manquent de moyens pour mettre les terres et les bourgs en valeur. De ce fait, la lande est partout, les champs cultivés sont rares, isolés [88] au milieu des landes, les villes peu nombreuses et petites. Faute d'université en Bretagne, les clercs doués et ambitieux vont étudier à Angers ou même à Paris. Les nobles s'engagent au service du roi de France. La francisation des élites s'accentue. Les familles bretonnes sont prolifiques. Il n'y a pas de travail pour tous. Il faut s'exiler. Ceux qui se décident à partir trouvent à Paris des emplois de domestiques, de porteurs d'eau ou de bois, de tisserands, de taverniers, parfois de cureurs de latrines.

Si les clercs pensent que leurs collègues bretons ont souvent un esprit vif et porté à la spéculation et si le souvenir d'Abélard, l'esprit le plus brillant du siècle précédent, flotte encore sur les bords de Seine, les pauvres émigrés qui affluent de Bretagne suscitent mépris et quolibets. Les Parisiens, qui disent d'eux, en se moquant, qu'ils « baragouinent » quand ils les entendent demander du pain *(bara)* et du vin *(gwin),* les trouvent sots, sales et paresseux et, vers 1240, sous Saint Louis, ils applaudissent une courte pièce en vogue, *Le Privilège aux Bretons,* qui les tourne en ridicule. Elle met en scène un Yvon, Breton coupeur de genêts à balais, et ses compatriotes émigrés comme lui, qui peinent à faire confirmer par le roi puis par le pape leur privilège de vidange des fosses d'aisances. Ainsi se forment des identités négatives qui parfois perdurent étonnamment et affligent les peuples qui en sont affublés d'autant plus qu'ils les ont intériorisées et qu'elles les rongent souterrainement.

La Bretagne du xive siècle est ravagée par une guerre de succession de vingt-cinq ans qui offre à la France et à l'Angleterre une nouvelle fois l'occasion d'intervenir militairement dans les affaires bretonnes et en même temps de vider leur querelle sur la terre bretonne et aux dépens de celle-ci. La fracture entre haute Bretagne et basse Bretagne réapparaît. Le prétendant soutenu par la France trouve ses partisans surtout en haute Bretagne. Celui qui [89] est soutenu par l'Angleterre trouve les siens surtout en basse Bretagne. C'est ce parti qui, pour finir, l'emportera. Dans son ouvrage récent sur *La Guerre de Succession de Bretagne* (Coop Breizh, 2006), Jean-Christophe Cassard conteste la répartition géographique des belligérants habituellement retenue. Il met en évidence l'opposition entre le littoral nord de la Bretagne aux mains des Franco-Bretons, à l'exception de la région brestoise, et le littoral sud aux mains des Anglo-Bretons.

Les Bretons qui émigraient étaient souvent portefaix, les voici qui se font soldats. Ils partent combattre dans les armées du roi et l'aident à chasser de France les Anglais qui ont laissé en Bretagne un triste souvenir et sont exécrés par toute la population. Leur vocation guerrière déjà spontanée est encore stimulée par l'exemple de leur compatriote Du Guesclin, devenu connétable de France, c'est-à-dire chef des armées et second personnage du royaume après le roi. Lui succéderont dans cette charge deux autres Bretons, Clisson et Richemont. Les routiers bretons, anciens paysans pillés et ruinés par la guerre, proies devenues prédateurs, seront vite réputés brigands.

Le nouveau duc, élevé en Angleterre, est très anglophile, trop même au goût de ses sujets qui le chassent. Le roi de France commet une erreur d'appréciation, croit pouvoir annexer la Bretagne, qui, indignée, se soulève et rappelle son duc dont le retour triomphal soulève l'enthousiasme des foules. Ayant repris les rênes du duché, il vivra désormais en bonne intelligence avec son voisin de l'est. Il est plus que jamais clair pour tous que si les Bretons souhaitent que leur pays entretienne d'amicales relations avec la France et soit éventuellement son allié — ils la préfèrent à l'Angleterre —, ils tiennent avant tout à leur indépendance. Ils auront sur ce point satisfaction au siècle suivant grâce au louvoiement prosaïque et sans gloire mais efficace de leur duc Jean V dont le très long [90] règne de quarante années apportera au duché paix et prospérité.

C'est aussi l'époque où la France est sous le sceptre d'un roi infortuné qui a perdu l'esprit mais est toujours aimé de son peuple qui refuse de le rejeter. Déchirée par ses Armagnacs et ses Bourguignons, envahie, pillée, elle n'est pas loin de devenir anglaise. Elle finira cependant par venir à bout de son ennemi héréditaire et les armées bretonnes participeront largement aux combats victorieux.

Accès aigu de mercantilisme au XVe siècle en crise

Les Anglais disent que les nations n'ont pas d'amis, elles n'ont que des intérêts. Ce réalisme brutal, probablement près de la vérité, permet de comprendre pourquoi, malgré les services rendus, l'obstination bretonne à conserver son quant-à-soi n'avait d'égal que l'acharnement français à y mettre fin, ce qui apparut plus clairement que jamais quand la France se fut refait une santé. La petite comédie hautement symbolique de la cérémonie d'hommage vassalique, à chaque avènement ducal, jetait périodiquement une lumière crue sur la lutte sourdement continue qu'avait à soutenir le duché pour ne pas être mangé. Hommage lige genou à terre ou hommage simple, debout ? Charles VII, rescapé miraculeux des invasions anglaises, devenu le « bien servi » et d'abord par Jeanne d'Arc qu'il avait ensuite abandonnée à son triste sort, exigeait maintenant, poussé par ses conseillers, l'hommage lige. Il avait dû se contenter de l'hommage simple qui n'engageait pas beaucoup, le duc demeurant debout, l'épée au côté. Louis XI, son fils et successeur, n'avait que faire de ces vieilleries féodales. L'œil vif, l'esprit tortueux mais la volonté implacable, il [91] avait résolu d'abattre l'État breton à l'ouest, l'État bourguignon à l'est, qui se soutenaient mutuellement et qui, alliés à l'Angleterre pouvaient mettre le royaume en danger. En face de lui, il avait d'un côté un fou de guerre mélancolique, magnificent, Charles le Téméraire, grand duc d'Occident, et de l'autre un prince charmeur, ondoyant, lucide mais léger, François II de Bretagne ; et tous deux n'avaient que des filles pour hériter. Le Téméraire, vaincu par les Suisses, mourut par l'épée comme il avait vécu et la Bourgogne devint française. Louis XI trépassa avant d'avoir soumis la Bretagne désormais seule, car l'Angleterre, trop occupée par la guerre des Deux-Roses, se tenait coite. Anne de Beaujeu, la fille du roi, qui, au moral, lui ressemblait beaucoup, régente du royaume pendant la minorité de son frère, finit le travail. Le duché fut envahi plusieurs fois et finalement vaincu par les armes. Le rapport de force lui était trop défavorable. Toutefois le morceau était un peu gros et le rattachement au royaume ne survint que quarante ans plus tard. Encore ne fut-il réalisé que par un mariage de l'héritière du duché avec le roi de France, après accord et même demande des États de Bretagne dont les membres les plus éminents avaient été convaincus d'y trouver leur intérêt.

Les historiens s'accordent à dire aujourd'hui que le duché breton s'était, au XVe siècle, doté d'une assise et d'une armature politique, administrative et judiciaire solide. Ses finances étaient en ordre et ses capacités militaires - notamment son artillerie, l'arme nouvelle - non négligeables. Son économie était plutôt prospère, une économie d'ailleurs plurielle tant il existait de variations régionales et même locales. Grâce à sa marine qui était l'une des plus imposante d'Europe, le duché participait activement aux échanges internationaux et commerçait avec de nombreux pays auxquels le liaient des traités. Ses navires transportaient du sel, du vin, des toiles. Enfin, [92] depuis 1460, il avait à Nantes son université, ce qui allait lui permettre d'assurer lui-même la formation de ses élites et cadres dirigeants.

Malgré tous ces éléments favorables, il existait, semble-t-il, un certain mal-être collectif dont nous trouvons un indice sûr dans la consommation anormalement élevée de vin. À la fin du XVe siècle, la Bretagne, trois fois moins peuplée que l'Angleterre, consomme quatre fois plus de vin qu'elle (30 000 tonneaux à 900 litres par tonneau, soit 270 000 hectolitres pour une population évaluée à 1 300 000 habitants selon Jean Tanguy). Il est vrai qu'à cette époque le vin abonde en Bretagne, quand il ne surabonde pas. Si Nantes est le port du sel, il est aussi le port du vin. La ville reçoit par la Loire et ses voies confluentes — le Layon, la Sèvre — ce qu'on appelle les « vins d'amont ». Ce sont des vins d'Anjou, de Touraine, du Poitou (de Thouars) ou encore des vins blancs d'Orléans ou du clairet de Beaune. Si une partie d'entre eux est exemptée de péage à Champtoceaux, d'autres entrent en Bretagne en contrebande au moyen d'échergeaux, radeaux de poutres placées sur des barriques, qui échappent à la vigilance des douaniers d'Ingrandes et descendent la nuit vers Nantes entre deux eaux.

Le marché nantais est aussi approvisionné par les vins du comté de Nantes ou vins nantais. Grâce à un type de tenure originale et le plus répandu, la tenure à complant, le vignoble nantais, qui n'a cessé de s'étendre depuis le XIIe siècle, n'est plus l'apanage des évêques, des abbayes, des seigneurs ou même, plus récemment, des bourgeois, car de plus en plus de paysans possèdent des vignes. Le contrat de complant les rend possesseurs de vignes qu'ils plantent et qu'ils peuvent vendre ou transmettre tandis que le propriétaire du sol où la vigne a été plantée recevra la quarte bouteille, soit un quart de la récolte. Ce sont ces vins nantais qui, passant les ponts sur des charrettes [93] lourdement chargées, sont vendus à Nantes dans de multiples tavernes et même chez des particuliers. Les Nantais s'en réservent la vente qui rapporte gros malgré les multiples taxes : droits d'octroi ou de méage à l'entrée de la ville auxquels s'ajoutent le droit de pipage, celui du billot, les droits de l'évêque et du duc. Les vignes du comté ne sont pas toutes proches de Nantes. Il en existe aussi à Piriac, à Guérande, à Pornic. Les unes et les autres produisent du gros plant, vert et souvent acide, que boiront les ouvriers et les domestiques. Les Bretons plus aisés préfèrent le vin d'Aunis.

Les vins nantais sont consommés sur place ainsi qu'une partie des vins d'amont stockés à Nantes dans des celliers de particuliers et à leur usage. Une autre partie est transportée par des embarcations de faible tonnage, des escaffes, à Auray et à Vannes, où se trouve un grand entrepôt d'où les vins repartiront pour gagner les petits ports de la côte vannetaise. Les escaffes vont aussi à Quimperlé, à Quimper. D'autres cargaisons remontent la Vilaine jusqu'à Redon. Il s'agit de vins d'Aunis destinés aux moines de l'abbaye de cette ville. Des navires de plus fort tonnage contournent la Bretagne et transportent des vins d'amont jusqu'au Légué, le port de Saint-Brieuc, sur la côte nord. Cette côte est en partie ravitaillée par voie de terre. À partir d'Ancenis, où ils étaient venus par la Loire, les vins d'Anjou et de Poitou sont charroyés jusqu'à Tréguier, Saint-Brieuc, Dahouët (près du Val-André). Les commerçants rennais et plus généralement haut-bretons vont également chercher du vin à Ancenis. Les ports du Trégor, Tréguier, Morlaix, Lannion, alimentés en vins par mer ou par « charroy », les redistribuent sur toute la côte nord, comme le fait Vannes, au sud. La région nord-est de la Bretagne consomme des vins provenant de vignobles des environs de Dinan mais aussi de Rennes. Celui de Saint-Suliac entre Saint-Malo et Rennes [94] est réputé. La vallée de la Vilaine et celle de la Rance ont à cette époque (XVe siècle) des vignobles en plein développement. Saint-Malo est un port international d'entrepôt, en particulier pour les vins qui, venus du sud de l'Europe, sont redistribués au nord.

Les tavernes fleurissent un peu partout. On en compte 400 dans la châtellenie de Rennes, 51 dans la petite ville de Dol (en 1416), 15 à Antrain, plus petite encore, et 8 dans le village de Rézé aux portes de Nantes. Dans cette ville, la consommation de vin aurait été au XVe siècle de 100 à 120 litres par habitant et par an. Les riches consomment en général plus de vin que les pauvres et de meilleure qualité, à l'exception des marins. Les marins bretons des multiples ports sont devenus les « rouliers des mers occidentales » et notamment du vin. On peut voir de nombreux navires bretons à La Rochelle, Royan et Bordeaux, dans tous les ports atlantiques de la péninsule Ibérique (à San Lucar de Barameda où se trouve un quartier des Bretons, en Andalousie, à La Corogne, en Galice, à Bilbao, Motrico, Deva, Ondanoa au Pays basque, parmi d'autres), en Normandie (Rouen), en Flandre (l'Écluse, Étaples, Dunkerque), en Zélande, en Angleterre (Southampton, Bristol, Weimouth, Exeter...). Les marins des navires qui transportent du vin ont pendant le transport le droit de « brevaige », c'est-à-dire qu'ils sont autorisés à boire du vin de la cargaison. Revenus à terre, ils continuent à boire du vin et c'est à tout le littoral breton, l'Armor, plus riche et plus peuplé que l'Argoat, l'intérieur, où villes et bourgs se développent plus et mieux, que se communique cette habitude. Vins bretons pour les uns, vins venus d'ailleurs pour les autres, au total on en boit beaucoup.

Les vins importés ajoutés à ceux de la viticulture prospère du pays font que l'accès à cette boisson est facile, ce qui, toutefois, ne peut suffire à expliquer un usage aussi [95] assidu, car d'autres pays où il est tout aussi aisé de s'en procurer en importent moins et en absorbent moins.

Il nous faut nous tourner vers la situation bretonne à cette époque et voir si la vie quotidienne, les circonstances, les événements auraient pu provoquer une angoisse propre à déstabiliser les esprits et à pousser les populations à s'alcooliser : « On sait bien, disait Freud, qu'à l'aide du "briseur de soucis" (*Sorgenbrecher*) l'on peut à chaque instant se soustraire au fardeau de la réalité et se réfugier dans un monde à soi qui réserve les meilleures conditions à la sensibilité. » La guerre, si présente au siècle précédent, s'est éloignée. Toutefois, à plusieurs reprises, les relations avec l'Angleterre se sont tendues et des corsaires anglais se sont abattus sur les côtes où ensuite on a craint leur retour. Dans le duché, des bandits des villes et des brigands des champs font à l'occasion régner l'insécurité. D'autres fléaux menacent et sont plus terribles. Les épidémies n'ont pas chômé. Elles ont frappé jusqu'à douze fois pendant la durée du siècle et, quand elles s'éloignent, la mort tapie dans l'ombre reste prête à surgir à tout moment et avec elle la peur de l'enfer si présente pour tous. La mort est aussi la compagne des marins qui affrontent les pires dangers et redoutent l'inconnu, les monstres surgis de l'abîme, les démons déchaînés, la mer en furie, *ar gazek glañv,* « la jument enragée » comme ils l'appellent.

Cependant les corsaires ne fondent sur les côtes qu'épisodiquement, les brigands pourchassés ne sévissent que par intervalles, les épidémies elles-mêmes laissent du répit aux pauvres humains et si les religieux, dans leurs sermons, font planer la menace des châtiments éternels qui frapperont les pêcheurs morts sans repentance, la religion vient aussi offrir ses consolations et ses espérances.

Ainsi, la toile de fond bretonne ne nous apporte pas de raisons suffisantes à une aussi importante consommation.

[96]

Aussi, sans méconnaître la facilité qu'il y avait à se procurer du vin, les habitudes prises à bord des navires transporteurs puis transmises aux entourages et les duretés renouvelées de la vie, il nous faut nous interroger au sujet des acculturations successives auxquelles les populations bretonnes furent soumises depuis leur émigration en Armorique et dont les ratés auraient pu être à l'origine de cette sympathie particulière pour les breuvages enivrants.

Les Bretons ignoraient l'État et son corollaire obligé, l'administration. Ils étaient une juxtaposition, sous l'autorité précaire d'un roi, de clans familiaux réunis par une histoire commune, par la langue, par la religion chrétienne qui avait remplacé celle des druides, par des valeurs communes. Le sentiment d'une communauté de destin était fort. Les chefs de clan étaient élus. La terre était propriété familiale indivise. Faiblement romanisés, ils avaient retrouvé leur ancestral mode de vie après la chute de Rome. L'Empire carolingien et l'Église catholique romaine leur avaient fait, comme on l'a vu, reprendre contact avec un appareil étatique et administratif sans doute rudimentaire et aussi avec le domaine de l'écrit qui lui est étroitement lié, univers déroutant pour une population dont toute la vie culturelle et sociale était dominée par les relations interpersonnelles placées sous le signe de l'oralité. C'était notamment le cas des serments et des contrats. L'appareil étatique s'était consolidé, on l'a vu également, avec les Anglo-Normands Plantagenêts et ensuite avec les Capétiens. Sans doute la majorité de la population, mais non la plus influente, ne voyait-elle sa vie quotidienne que peu influencée par l'encadrement politique et administratif mis en place, au demeurant plutôt discret en ses débuts. De plus, les anciens cadres savaient souvent s'approprier opportunément les fonctions nouvelles et les accommoder.

[97]

Le système féodal freinait l'autoritarisme centralisateur vers lequel tend presque fatalement l'ordre étatique et administratif. Si la vassalité, c'est-à-dire la dépendance et la fidélité du vassal envers son seigneur, rappelait le lien qui existait chez les anciens Celtes entre le chef et ses compagnons d'armes, et peut-être même en était issue, en revanche, la petite noblesse bretonne, de loin la plus nombreuse, ne s'accommodait ni de l'échafaudage hiérarchique de la féodalité ni, comme on l'a vu, du droit d'aînesse qui avait été associé à celle-ci car il fallait empêcher le morcellement des fiefs pour laisser au vassal possesseur du fief des moyens de s'équiper convenablement et de remplir ses obligations militaires envers son seigneur. Continuant pour la plupart à ignorer le droit d'aînesse, les très nombreux petits nobles, avec leur fief minuscule, vivaient dans une pauvreté qui les rendaient proches des paysans. Ceux qui respectaient les lois nouvelles étaient parfois réduits à retourner à la roture et même à tenir des auberges.

Au XVe siècle, la noblesse compte dans ses rangs bien des pauvres. C'est aussi le cas de l'Église. Si les moines vivent plutôt confortablement, grâce aux revenus des monastères et aux offrandes des fidèles, des milliers de prêtres séculiers et de simples tonsurés ne reçoivent bien souvent que le minimum vital. En haut de la pyramide se trouvent les évêques. Mais les évêchés ont aussi leur hiérarchie. Certains sont plus cotés que d'autres aux yeux d'évêques généralement carriéristes qui laissent facilement leur évêché pour un autre siège breton plus prestigieux. Les moins prisés sont ceux de basse Bretagne.

Pasteurs et célébrants des paroisses, chapelains innombrables, orants et quêteurs d'aumônes des monastères, bureaucrates des évêchés, docteurs de la foi, prophètes en mission, les gens d'Église accompagnent les fidèles du berceau à la tombe et, mis à part quelques excommuniés [98] qui retourneront un jour dans le giron de l'Église ou quelques Juifs de Nantes, la population ne comprend que des fidèles d'ailleurs souvent ignorants. Pourtant l'Église est, à la fin du XVe siècle, implantée en Bretagne depuis plus d'un millénaire. Elle aide, au quotidien, les hommes à vivre : secours aux pauvres aux malades, enseignement des enfants ; elle les assiste aussi quand ils meurent. Elle doit les aider à faire leur salut, ce que Satan prend un malin plaisir à contrecarrer. Il n'aurait pas trop de mal tant les hommes sont faibles si l'Église inlassablement ne leur rappelait leur devoir et ne leur indiquait le droit chemin. Proches des élites sociales, plus instruits que le clergé séculier, les moines mendiants rayonnent par la prédication, en particulier lors des pèlerinages ou lors de l'exposition de reliques. Alors la foule s'assemble devant l'estrade de bois qui a été montée à l'extérieur de l'église paroissiale trop petite et sur laquelle se trouve le prédicateur qu'elle veut entendre mais aussi voir car il anime son sermon autant du geste que de la voix.

Le souvenir de plusieurs moines mendiants bretons, prêcheurs célèbres, tel le dominicain Olivier Maillard, le meilleur orateur du temps, est éclipsé par celui de saint Vincent Ferrier. Ce dominicain espagnol de Valence, qui a étudié à Barcelone et à Toulouse, prêche depuis des années dans diverses contrées d'Europe où des multitudes se pressent pour entendre ses sermons quand en 1417 il est appelé à trois reprises par le duc Jean V pour venir en Bretagne, ce qu'il fait au début de 1418.

Il est alors âgé de 61 ans et, en dépit de la fatigue, de l'âge et de l'hiver, il sillonne le pays en tous sens, prêche dans cinquante-deux localités, attire des foules immenses où se côtoient et parfois se fondent toutes les classes de la société. Épuisé, il vient mourir à Vannes en 1419. On appelait parfois « l'Ange de l'Apocalypse » ce religieux infatigable, moraliste austère et intransigeant qui annonçait [99] la fin du monde et le Jugement dernier, tonnait contre les iniquités humaines et pressait les pêcheurs de se repentir et de changer de conduite. Toutes les classes de la société, tous les états, du plus humble au plus élevé, se voyaient fustigés, et sans doute cette égalité de traitement contribuait au succès des prédications de Maître Vincent.

Un des sermons dont l'ossature a été conservée retiendra notre attention. Opposant pour chaque classe sociale les vertus d'autrefois aux vices qui s'étalent aujourd'hui, il décèle dans ce délabrement général les signes annonciateurs de la fin du monde. Ainsi, nous voyons les laboureurs ou les paysans aisés, les ouvriers (artisans), les marins-pêcheurs, autrefois dévots et pieux, ne se plaire désormais qu'à danser, fréquenter les tavernes, passer leur temps à compter le peu de sous qu'ils ont amassés et croire aux conjurations et sortilèges plutôt qu'aux vérités de la foi.

Les bourgeois et riches marchands, quant à eux, ont perdu tout désintéressement, prêtent à des taux usuraires en jurant qu'il n'en est rien, sont dévorés d'envie, se jalousent les uns les autres et préfèrent abuser d'une jeune fille pauvre plutôt que de lui venir en aide, comme ils le faisaient jadis, pour qu'elle puisse se marier dignement. Les prêtres ont abandonné une vie sainte et leur zèle de pasteurs dévoués. On ne trouve plus chez eux que paresse, cupidité, mensonges, mauvaises mœurs. Les religieux ne valent pas mieux, qui ont tourné le dos à la pauvreté, à l'obéissance et à la chasteté exigés par leurs vœux. Les évêques sont perdus par la vanité des grandeurs mondaines et leurs pompes. Ils flattent les puissants, font carrière et pratiquent le trafic des biens spirituels ; ils ne savent plus répandre la parole divine ni faire l'aumône. Les princes et barons eux-mêmes s'associent aux voleurs et ne vivent que d'usure et de rapines. À l'âge du fer d'aujourd'hui, Vincent Terrier oppose l'âge d'or d'autrefois. Les intonations de la voix, le geste expressif [100] soulignaient les paroles qui étaient peut-être traduites. De nombreuses guérisons miraculeuses accompagnaient le passage de Vincent Ferrier, que les Bretons voyaient avant tout comme un thaumaturge. Épuisé et âgé, malade sans doute, il émouvait davantage. L'âge et la fin du schisme qui avait déchiré l'Église aidant, il s'était adouci et insistait moins sur l'avenir menaçant. En revanche, il condamnait l'amour de l'argent et le désir de s'élever au-dessus de sa condition, message qui était bien reçu par les classes dominantes.

Car cette prédication survenait dans un contexte économique, social, psychologique et moral particulier. Cinquante ans après la fin de la guerre de Succession de Bretagne (1341-1365), les turbulences sociales qu'elle a provoquées sont loin d'être apaisées. Au contraire, elles s'aggravent. De nombreux nobles ont trouvé la mort dans cette guerre qui en a ruiné beaucoup d'autres et qui a, par la même occasion, enrichi des paysans aisés, ce qui donne des idées à d'autres catégories sociales saisies par la contagion. Il faut faire de l'argent, s'enrichir à tout prix, commercer quand c'est possible ou trouver d'autres moyens. Il existe en même temps une crise morale qui coïncide avec un effritement du sentiment religieux et de la pratique. L'hédonisme grandit, le sens moral diminue.

Tandis que le sermon de Vincent Ferrier nous offrait un tableau de cette crise morale, deux ordonnances solennelles, ou constitutions, du duc Jean V (respectivement de 1420 et 1425), approuvées par les États de Bretagne, nous en révéleront les aspects économiques et sociaux. En 1420, le duc s'en prend à ceux sur lesquels s'exerce son autorité, les prédateurs qui, dit-il, oppriment son peuple dont il est le défenseur et le protecteur : sergents qui profitent de leur fonction d'huissier pour effectuer à leur profit des prélèvements indus, seigneurs justiciers [101] qui multiplient les audiences et s'ingénient à rendre les procès immortels et ainsi augmentent immensément les frais de justice qui leur seront versés, capitaines de villes et de châteaux qui usurpent de lucratives fonctions judiciaires, procureurs vénaux du duc et des barons. Faute de s'enrichir par le commerce, ces gens abusent de leur fonction publique pour s'emplir les poches.

La même ordonnance soumet l'ouverture d'un cabaret à l'autorisation du juge, car ces établissements poussent alors comme des champignons, et elle aggrave les peines des blasphémateurs. Le premier point nous confirme la poussée toxicophilique qui se produit à cette époque et le second laisse deviner la montée des manifestations d'irrespect envers la religion.

La constitution de 1425 complète les réformes judiciaires de 1420 par des dispositions relatives aux faux témoignages et faux en écritures publiques mais surtout édicte des mesures qui concernent l'industrie et le commerce.

Les Bretons, habituellement bien peu sujets à la soif de l'or et au désir de faire fortune, furent en ce premier quart du XVe siècle saisis par « un accès aigu de mercantilisme ». Et les paysans d'abandonner leurs champs pour se livrer à un lucratif négoce, les exportations de se développer exagérément et surtout anarchiquement, les marchandises de se raréfier sur le marché intérieur et les prix de s'envoler. Au même moment, les corporations marchandes et les corps de métier s'interdisaient la concurrence en concluant des accords pour pratiquer les mêmes prix élevés et pour augmenter les salaires de la main-d'œuvre, ce qui aggravait encore la cherté de la vie. Si des fortunes s'édifiaient, des catégories sociales étaient menacées de ruine, notamment les propriétaires qui vivaient de leurs rentes foncières et féodales. Le pouvoir ducal pouvait d'autant moins abandonner cette foule de nobles [102] et de bourgeois, dont les doléances l'assiégeaient, qu'ils faisaient eux-mêmes vivre d'autres classes sociales.

Cette constitution de 1425 est d'inspiration très dirigiste. Elle interdit aux laboureurs de faire du négoce, elle fait obligation aux marchands d'utiliser la monnaie d'argent ducale et interdit l'or dans les transactions, elle interdit certaines exportations (bétail, chevaux, porcs et moutons, volailles, beurre, œufs, graines, cuirs, fil, lin, chanvre, etc.) tandis que celles du vin, du sel et des poissons sont autorisées, après accord ducal. Elle détermine la rémunération de la main-d'œuvre de différents métiers. Elle attribue la fixation du prix des denrées à des juridictions compétentes. Elle interdit les monopoles. Elle prévoit de lourdes peines pour les contrevenants à l'ensemble de ses dispositions.

Nous assistons ici au déclin du Moyen Âge, à l'avènement des temps modernes, à l'ascension de la bourgeoisie, même si en Bretagne son importance et son influence tardent à s'affirmer, au développement d'une société marchande qui, dans le duché, va gagner en puissance au cours du XVe siècle, grâce, notamment, à une vocation maritime très forte.

Qu'ils appartiennent aux groupes sociaux qui tirent profit de la conjoncture ou, si l'on préfère, à la nouvelle société, ou à l'inverse qu'ils en pâtissent, dans tous les cas, les contemporains de ces bouleversements doivent affronter la sortie du cadre peut-être contraignant mais aussi sécurisant et relativement stable dans lequel ils vivaient. Cette plongée dans un univers nouveau ne manque pas d'avoir un effet déstabilisant sur une partie de la population.

Confronté au désordre économique, social et moral qui se propage, Jean V a fait appel à Vincent Ferrier puis, soutenu par les États, c'est-à-dire par le Parlement, a promulgué des ordonnances destinées à encadrer l'évolution [103] en cours, si possible à la contrôler et à en limiter les débordements.

Les Bretons des villes et des campagnes, ceux-là étant infiniment plus nombreux, voient et supportent les représentants multiples et de plus en plus voraces des administrations et justices ducales, ecclésiastiques et seigneuriales. Ils voient aussi quelques-uns d'entre eux se lancer dans le commerce et parfois s'enrichir. Ils entendent les prêtres et les moines leur rappeler qu'on ne peut servir à la fois Dieu et l'Argent. Les ordonnances ducales conviennent aux uns et désolent les autres. Les clans familiaux surpris par ce charivari ont du mal à se retrouver dans cet univers qui tend à devenir étranger à leur façon de sentir, de penser et d'agir.

En basse Bretagne, le malaise diffus est affecté d'un coefficient plus élevé. Le duc et sa cour sont loin. On sait qu'ils ne parlent que le français et ignorent le breton. Les actes de la chancellerie ducale, depuis qu'ils ne sont plus rédigés en latin, le sont en français. Les jugements sont également rendus en français. Les évêchés, avons-nous vu, sont d'autant moins recherchés qu'ils sont situés sur les terres bretonnantes de l'ouest. Et la grande noblesse est toujours francophone tandis que la petite est souvent bretonnante (ou brittophone).

Ainsi, en dépit d'un fort sentiment national répandu dans toutes les classes de la société — à l'exclusion de la haute noblesse qui possède aussi des fiefs en France, se met au service du roi et même intrigue contre le duc —, ce qui est le plus breton est ressenti comme étant inférieur, de moindre valeur, un peu honteux, à commencer par la langue. Ce sont évidemment les Bas-Bretons qui ressentent le plus vivement cette dépréciation.

Les acculturations successives précédemment évoquées auxquelles les populations bretonnes ont été soumises ont généré de l'anxiété, de l'agressivité plus ou [104] moins larvée ou manifeste, une fuite hors d'un réel qui blesse et fait souffrir et une faible estime de soi, à un degré variable selon les individus en fonction de leur histoire familiale et personnelle, perceptibles dès cette époque du XVe siècle.

Les marins découvrent à bord des navires le vin et ses effets magiques. Le vin réchauffe ou en donne l'impression. Il calme l'angoisse, puis rend euphorique, donne l'illusion d'être fort. On pourrait dire qu'il gonfle l'ego, ou le regonfle, et selon les tempéraments conduit à de plaisantes rêveries ou à de rudes bagarres ou encore au blasphème. Les marins ont transporté à terre leur habitude de boire du vin. Les ports et villes du littoral sont en mesure de leur en procurer. Puis la population côtière a suivi les marins et s'est habituée à cette boisson qui a ensuite gagné les petites villes de l'intérieur. La boisson courante des campagnes de basse Bretagne était alors la cervoise, sorte de bière à base d'orge. En haute Bretagne, sous influence normande, surtout dans le pays de Rennes, on buvait du cidre et du poiré.

La consommation de vin était cependant freinée par les moyens limités de la plupart des consommateurs. De plus, on ignorait à cette époque les techniques de conservation. Il s'agissait de « vins neufs », sortant du pressoir, qui n'avaient pas eu le temps de fermenter et s'aigrissaient rapidement. Ces vins restaient donc de faible degré (Jean Tanguy).

La fin de l'indépendance
puis un âge qu'on dit avoir été d'or

Les historiens nous apprennent que « l'alcoolisme et la violence qui l'accompagne se banalisent dans les documents, à partir du xvie siècle, dans la noblesse et le clergé en particulier ». Ceci dans un âge qui fait suite au [105] rattachement de la Bretagne à la France, théoriquement en 1532 mais pratiquement dès 1514, et qu'on nous dit avoir été d'or et dans des classes en principe favorisées. C'est assurément cette aisance au moins relative qui leur permet d'user avec excès du vin. Mais quel malaise existentiel les pousse donc à s'enivrer ?

La tendance qui ne fera que s'affirmer au siècle suivant est d'autant plus paradoxale que les historiens qui nous la révèlent nous décrivent une période d'un siècle et demi, le xvie et la première moitié du XVIIe, sous les aspects flatteurs d'une époque de croissance économique et d'essor démographique.

Le clergé paraît très concerné par les abus d'alcool mais n'existe-t-il pas un grossissement artificiel de leur participation aux agapes, dû au fait que ces abus recensés par leur hiérarchie sont les mieux documentés ? Dans sa thèse monumentale, Alain Croix (voir bibliographie) signale de nombreux cas *d’ebriosus continuus* parmi le clergé léonard en 1551, et répartis dans tout le diocèse. Leurs voisins du Trégor ne sont pas plus abstinents. Cependant, plus que l'ivrognerie, ce sont les scandales qu'elle suscite qui sont dénoncés, l’*ebriosus* devenant vite *rixosus* et *scandalosus,* car l'ivresse simple ne choque guère. Ces prêtres du bas clergé vivent cependant très près de leurs ouailles auxquelles ils ressemblent beaucoup et ce sont bien probablement les libations excessives de ces dernières qui ont sur eux un effet de contagion.

Au milieu du XVIe siècle, l'évêque de Nantes, en visite pastorale, ne cesse de s'élever contre la fréquentation dominicale des tavernes et, en 1570, l'évêque de Saint-Brieuc déplore leur trop grand nombre. Déjà au siècle précédent, en 1491, on comptait 165 cabaretiers à Morlaix et, en 1493, l'évêque de Saint-Brieuc dénonçait « les concours de beuverie à pots égaux ». C'est bien le bon peuple qui fréquente ces cabarets même si des nobles [106] et des ecclésiastiques n'hésitent pas, banalement, à se joindre à lui, et c'est l'ensemble du peuple breton qui est gagné par l'appétence toxicophile.

Alain Croix a mis en relief la « déstabilisation des esprits » que provoqueront au XVIIe siècle, en Bretagne où elles eurent un extraordinaire succès, les missions catholiques chargées de répandre le modèle religieux de réforme post-tridentine, c'est-à-dire consécutive au concile de Trente (1545-1563). Les populations, qui avaient une profonde vénération pour les morts, plus particulièrement en basse Bretagne, pressées par les missionnaires, durent faire leur deuil de la plupart des croyances immémoriales qu'elles conservaient à propos des trépassés et de l'au-delà et qui furent réduites au rang de coupables superstitions au profit de croyances dogmatiques, conformes à l'orthodoxie. Le syncrétisme conciliant maintenu jusqu'alors tant bien que mal allait désormais être hors de saison. Si les Bretons voulaient à tout prix demeurer proches de leurs défunts, et familiers de l'au-delà, il leur faudrait maintenant voisiner en permanence avec le purgatoire inquiétant et avec l'enfer terrifiant. Les chants paradisiaques des anges et des élus seraient souvent couverts par les rires sataniques et les cris des damnés.

La religiosité traditionnelle des Bretons, l'encadrement clérical dense et serré et l'habileté des missionnaires assureraient la réussite des missions. Mais la correction des mœurs qui les suivrait serait payée au prix fort d'une sensible augmentation de la culpabilité et de l'anxiété, associées à un esprit de soumission et à une passivité sujets à de brusques retours de flamme.

Que les missions du XVIIe siècle en Bretagne aient eu aussi des conséquences psychologiques négatives paraît difficilement contestable. Toutefois il ne faut pas négliger le fait qu'une pathologie psychosociale existait déjà antérieurement.

[107]

La période de la fin de l'indépendance bretonne avait été difficile. De 1487 à 1491, il n'avait pas fallu moins de trois guerres accompagnées de « pillages, massacres, incendies, destructions » pour mettre la Bretagne à genoux : impôts quasiment doublés, prix qui s'envolent, monnaie dépréciée, réfugiés entassés dans les villes. Ajoutant la guerre sociale à la guerre patriotique, les paysans de Cornouaille se révoltent contre les nobles en 1489, pillent Quimper en juillet 1490, sont vaincus en août, ce qui ne change rien à l'issue du conflit. On sait comment le mariage d'Anne de Bretagne avec le roi de France [[37]](#footnote-37), le 6 décembre 1491, a facilité l'annexion. Dans son *Histoire des institutions de la Bretagne,* Marcel Planiol dit que les agents du roi froissaient sans nécessité la population en introduisant les pratiques de France et en méconnaissant les anciens usages du duché, « ces traditions respectées qui formaient une sorte de droit public, sinon libéral, du moins tempéré », qu'il s'agisse de la levée du fouage, de l'aide des villes (impôts indirects), du convoi des navires marchands, de la collation des bénéfices, du fonctionnement de l'Université de Nantes, des montres (revues) des francs archers, de la procédure et de l'administration de la justice, « il n'y avait pour ainsi dire, pas de matière sur laquelle les agents royaux n'eussent commis des bévues ou des irrégularités ». Tout était occasion de fraudes et les violences des gens de guerre en pays conquis étaient incessantes.

La mort soudaine du roi en avril 1498 va rendre à la duchesse des cartes beaucoup plus favorables pour négocier un second mariage avec le nouveau roi Louis XII et [108] conserver à son duché une relative autonomie. Néanmoins le but inchangé de la monarchie française sera l'annexion en attendant l'assimilation. Le succès politique de cette opération de longue haleine aura pour contrepartie le prix élevé que les populations paieront au plan psychologique.

L'édit d'union du duché au royaume est publié à Nantes par le roi de France François Ier le 13 août 1532. Le peuple breton et ses classes dirigeantes paraissent acquis à cette union. En leur sein, certains même s'en réjouissent, convaincus d'y trouver leur intérêt ou même croient sincèrement qu'une paix bienfaisante succédera pour toujours aux incessants affrontements.

En dépit du retour à la paix, les abus d'alcool provoquent en Bretagne de tels désordres que le roi François Ier promulgue en 1536 un édit « pour obvier aux blasphèmes, homicides et autres inconvénients qui suivent l'ivrognerie ». L'édit sera plus tard étendu à tout le royaume : « Quiconque sera trouvé ivre, disait le roi, sera sur le champ constitué et détenu prisonnier, au pain et à l'eau, pour la première fois, qu'à la seconde il sera battu de verges et de fouet dans la prison, qu'à la troisième fois il sera fustigé publiquement, que s'il est incorrigible, il sera puni par amputation d'oreilles et autres marques d'infamie et banni, avec commandement exprès au juge d'y veiller exactement et de punir sans rémission tous les crimes commis par l'ivrognerie, par un supplice proportionné au délit. »

Les juges de Bretagne furent bien incapables d'appliquer dans toute sa rigueur cet édit que la banalité de l'ivresse rendait ici inapplicable mais les Bretons eurent désormais à leur disposition, en se saoulant publiquement, un moyen facile de défier le roi français et ses représentants et ils ne s'en privèrent pas. C'est ce que beaucoup plus tard on appellera l'« adoption d'un modèle d'inconduite ».

[109]

Les Bretons s'efforcent d'aménager la situation nouvelle d'appartenance française dans un sens qui leur soit le moins défavorable possible et ils obtiennent en 1554, sous Henri II, l'établissement d'un parlement de Bretagne. Cependant, ce que le pouvoir leur accorde d'une main, il le leur retire en partie de l'autre. Ainsi, le roi institue dans ce parlement deux catégories de titulaires d'offices : les originaires qui étaient bretons, et les non-originaires qui étaient français et dont la mission était de développer en Bretagne l'usage de la langue et des formes juridiques françaises. Non seulement les non-originaires possédaient les plus hautes charges, celles de présidents (qui comprenait quatre offices et davantage ensuite) et celle de procureur général, pratiquement toujours français, mais ils cumulaient indûment d'autres offices à Paris, en Touraine, en Anjou, ce qui augmentait leur richesse ainsi que leur prestige et leur puissance. Les parlementaires bretons n'acceptaient nullement la suprématie de leurs collègues français qui leur apparaissaient comme « la garnison chargée de tenir le pays conquis ».

Les Bretons exaspérés trouvaient intolérable que la présidence des chambres assemblées et celle de la grande chambre ne leur échoient jamais. Or c'est dans les chambres assemblées que les édits royaux étaient vérifiés et que les affaires concernant la police générale de la province étaient discutées, et c'est dans la grande chambre que la plupart des procès criminels et les affaires civiles les plus importantes étaient jugées. « La confiscation de ces présidences au très fort pouvoir d'influence au profit des seuls non-originaires rendaient la prépondérance française écrasante. » [[38]](#footnote-38) Les présidents déterminaient l'ordre du jour des délibérations, qu'ils dirigeaient à leur convenance. Eux seuls pouvaient autoriser qu'une question [110] soit mise aux voix et c'étaient eux qui établissaient la liste des causes à juger. Ils fixaient le prix des « épices » (taxe à verser aux juges). C'est pourquoi les plaideurs leur attribuaient à juste titre un rôle déterminant dans la marche des procès. Ils assuraient aussi l'exécution des ordonnances.

Enfin c'étaient eux qui correspondaient avec le roi et l'informaient des petits et grands événements qui jalonnaient l'existence de l'auguste compagnie. Cette accablante domination française se manifestait avec éclat aux yeux des populations (à Nantes d'abord, puis à Rennes devenue le siège d'un parlement en 1561) dans toutes les cérémonies publiques au cours desquelles étaient réservés aux Français les honneurs interdits aux Bretons. Les présidents figuraient à côté des lieutenants généraux et aux entrés solennelles des grands personnages ; ils ne s'effaçaient que devant le roi et le chancelier. Les peuples étaient alors des plus sensibles à ces situations à haute charge symbolique. Ainsi, les plus grands honneurs et privilèges, les plus grands profits aux non-originaires rappelaient chaque jour aux Bretons humiliés leur état de subordination.

La paix retrouvée, qui avait permis à la Bretagne de recouvrer une bonne santé économique, dura un peu moins d'un siècle puis ce fut à nouveau la guerre et son cortège d'horreurs. Demeurée presque exclusivement catholique, la Bretagne avait échappé aux affrontements interreligieux qui secouaient d'autres provinces. Cependant, pour finir, elle se cabra devant la perspective d'avoir un monarque protestant et fut dès lors ravagée par une lutte sans merci qui opposa pendant neuf ans les ligueurs catholiques bretons aux « royaux » du futur Henri IV. Les ligueurs étaient sous la conduite du gouverneur de Bretagne, le duc de Mercœur, marié à une Bretonne qui pouvait prétendre au titre d'héritière du duché, auquel le couple rêvait de restituer son indépendance. Et [111] la noblesse bretonne embrassa presque tout entière avec enthousiasme la cause de la Ligue.

Les abus d'alcool suivis de violences et souvent de meurtres s'étaient banalisés chez les nobles, en Bretagne, au cours du XVIe siècle. Les guerres de la Ligue mirent le comble à ces conduites. Dans son ouvrage consacré à ces guerres, le chanoine Moreau [[39]](#footnote-39) nous en livre des aspects saisissants : « De plus, l'ivrognerie et confusion régnaient parmi la noblesse d'une si grande fureur que cela faisait horreur de voir ainsi prodiguer les biens que Dieu donnait aux hommes pour leur usage car lorsqu'ils s'entre hantaient aux villes et bourgs, les uns chez les autres, il fallait faire état de tant boire que toute la compagnie ou partie demeurassent sur le carreau, sans jugement comme bêtes brutes et on réputait pour habile homme et digne de louange, qui mettait son homme par terre à coup de verre. Telles débauches engendraient souvent des querelles qui enfantaient des meurtres sur le champ, comme on voyait presque tous les jours par expérience et je puis bien dire, en vérité, avoir vu depuis vingt huit à trente ans plus de quatorze à quinze meurtres de gentilshommes de cette basse Cornouaille tous chefs de maisons, sans comprendre plusieurs autres de moindre qualité, comme cadets, serviteurs et semblables. » Selon ce témoignage de valeur, ces comportements sont déjà anciens, courants, s'observent chez les nobles en groupe, s'accompagnant de défis virils ou supposés tels et libèrent une agressivité qui peut être meurtrière. Leur aggravation survient dans un contexte très éprouvant de guerre sans pitié, de famine, d'épidémies et de loups affamés qui viennent jusque dans les villes et les bourgs et que les gens appellent *tud-bleizh* parce qu'ils croient y voir des [112] soldats morts réincarnées en loups, version bretonne des loups-garous. La petite noblesse pauvre et bretonnante de basse Bretagne, dont les pères s'étaient sacrifiés pour le maintien du duché, n'avait pas songé après le rattachement à se mettre au service du roi de France. Combattant pour la Ligue, elle avait cru le moment venu de reprendre par les armes les antiques libertés bretonnes qui lui avaient été arrachées. La cause à nouveau perdue, après des torrents de sang versés, elle noyait son chagrin dans l'alcool, y cherchait l'oubli des malheurs ou y puisait ses derniers élans de fureur guerrière, parfois retournée contre elle-même.

La conversion du roi au catholicisme finira par porter ses fruits. La rébellion bretonne prendra fin en 1598 et, le 13 avril de cette année, le roi signera à Nantes le fameux édit de tolérance que la Bretagne sera d'ailleurs la dernière à appliquer.

Quand s'achève le XVIe siècle, le pouvoir monarchique est en cours de centralisation et l'Église en cours de réforme ; le fossé se creuse entre la masse des fidèles d'une part, la hiérarchie religieuse et les autorités de l'autre, tandis que la distance s'accroît entre le monde rural, de loin le plus nombreux, et les élites citadines. S'agissant de la Bretagne, c'est en basse Bretagne que, du fait de la langue, le divorce est le plus net. Le clergé, dont la qualité et l'instruction s'améliorent, souhaiterait une réforme des mœurs qu'il estime fort relâchées et prêche en ce sens. La taverne, qui est souvent aussi un tripot ou une maison de jeu, demeure ouverte le dimanche y compris pendant les offices. Considérée comme un lieu de débauche et de perdition, elle est la rivale de l'Église, lieu de culte qu'elle défie ouvertement.

[113]

Soumission à l'Église
et révolte contre l'absolutisme monarchique

Au XVIIe siècle, l'absolutisme monarchique se précise et l'Église précipite son mouvement de réforme. Elle accentue sa pression en faveur d'un meilleur respect par les fidèles des lieux saints, des rites, des prêtres mais également de la morale. C'est ce qui la conduit à s'opposer avec intransigeance à toutes les occasions jugées dangereuses de rencontres des deux sexes, non seulement celles que procurent les danses et les jeux mais aussi les mailleries, fileries, tailleries [[40]](#footnote-40) de même que les renderies, veilloirs et nuitées, feux de Saint-Jean, etc. Viendra le temps où les deux sexes seront séparés même à l'église lors des offices. Le clergé participera quotidiennement à cette transformation des pratiques religieuses et sociales, mais ce sont les missions qui vont jouer en Bretagne un rôle exceptionnellement important.

Si, au début du siècle, Michel Le Nobletz, en rupture trop radicale avec son milieu — nobles, prêtres surtout, bourgeois qui ne lui pardonnent pas son intransigeance —, recueille beaucoup de railleries, d'injures, de menaces, parfois de coups, et passe souvent pour un fou auprès des paroissiens influencés par des notables mécontents, il en sera tout autrement avec le père Maunoir qui prendra le relais en 1640. Le Nobletz ne trouvait grâce qu'auprès des plus pauvres et de femmes qu'il associait de façon assez systématique à son apostolat.

Les Bretons avaient pour leurs trépassés un très fort attachement. Ils avaient non pour la mort elle-même mais pour le mystère de la mort une fascination qu'ils [114] avaient peut-être héritée de leurs ancêtres constructeurs de mégalithes de l'époque néolithique. Elle allait de pair avec une religiosité qui ne se démentait pas, de génération en génération et qui était soutenue par un très abondant clergé, désormais résident permanent et donc très influent. Enfin, vers le milieu du XVIIe siècle, ou un peu avant, les élites de la province inclinaient vers une dévotion qui pour certains était sans doute sincère mais qui pour le plus grand nombre s'apparentait plutôt au politiquement correct puisque tel était au royaume de France le cours des idées et des sentiments. Toutefois, tous ces éléments réunis n'auraient pas suffi à conférer aux missions bretonnes le caractère assez extraordinaire qu'elles ont eu si leur chef d'orchestre n'avait pas été un homme hors du commun.

Dans son ouvrage mentionné plus haut, Alain Croix brosse de Julien Maunoir, car c'est de lui qu'il s'agit, un portrait saisissant. Doté d'une santé de fer, promis à une belle longévité, le père Maunoir fut « un chef d'état-major doublé d'un adjudant de quartier, une force de la nature, une machine à missionner, un Stakhanov du sacrement ». Il faut ajouter qu'il était un meneur d'hommes, fin diplomate quand il le fallait et capable de souplesse. Armé d'un solide sens pratique, pas rebuté par les problèmes d'intendance et de financement, le père Maunoir était efficace en diable, si l'on ose dire. Il avait l'esprit d'équipe et s'entourait de nombreux prêtres séculiers qui participaient à ses missions. Il n'hésitait pas à revenir dans les mêmes paroisses autant de fois qu'il l'estimait nécessaire. Il possédait un talent oratoire remarquable et, né en haute Bretagne, près de la Normandie, il avait appris le breton qu'il parlait couramment. Il avait hésité à partir au loin pour aller convertir les Durons et il avait finalement opté pour les Bas-Bretons dont il avait saisi certains ressorts importants de leur psychologie.

[115]

Aussi inaugurait-il sa mission par une procession solennelle avec personnages costumés et donnait-il à ses sermons un tour théâtral et dramatique. Il les accompagnait de chants et de cantiques repris par l'assistance et montrait des tableaux, les *taolennoù,* de l'enfer et du paradis (imaginés et réalisés précédemment par Michel Le Nobletz), l'ensemble baignant dans une atmosphère de drame et de merveilleux. Quand il mourut à la tâche en 1683, à l'âge de 77 ans, le père Maunoir avait prêché pendant quarante-trois ans, il avait accompli quatre cent trente-neuf missions et s'était adressé à des centaines de milliers de fidèles. Nul en France n'a plus ni mieux fait. Au moment de quitter ce monde, il pouvait se dire que, grâce à Dieu et à lui, les Bretons n'étaient plus tout à fait les mêmes. Mais peut-être n'avaient-ils pas autant changé qu'il l'eût souhaité. En effet, alors qu'une partie des « élites » ou de la classe dirigeante éprise de spiritualité, notamment celle qui effectuait des retraites, intériorisait les commandements transmis par les religieux, la masse des fidèles, qui avait été conquise par le climat émotionnel entourant les missions, ne continuait souvent à se soumettre à ces commandements que pour autant qu'une contrainte externe persistait à s'exercer sur elle. Les autorités religieuses épaulées par le pouvoir civil et, par ricochet, le proche environnement paroissial maintenaient la pression.

Plus sévère envers Maunoir auquel il reproche d'avoir largement privilégié un discours axé sur le péché originel et la menace de l'enfer, Alain Croix écrit : « aux masses les fulminations, aux privilégiés l'intellectualisation et la retraite dévote ». En 1675, accablé « d'impôts, de taxes, d'exactions fiscales de toute espèce » et par la « centralisation administrative, ce despotisme sans cœur et sans vergogne », le peuple breton se soulève. Commencée en avril, la révolte s'achève en septembre par une répression [116] particulièrement brutale et sanglante, étendue, prolongée. Seize mille hommes de troupes rappelés d'Allemagne mettent la province en coupe réglée jusqu'en mars 1676. Quelques prêtres ont été inquiétés ou maltraités lors de la révolte, davantage se sont joints aux révoltés. Le père Maunoir s'est efforcé de calmer les paysans bas-bretons déchaînés, puis leur défaite consommée a prodigué les secours de la religion à des « mutins » condamnés à mort. La révolte s'était étendue à des villes et des campagnes de Bretagne que le père Maunoir sillonnait depuis trente-cinq ans. L'étendue et l'intensité de la révolte qui s'était propagée comme un feu de brousse avait montré à l'évidence que les missions du père Maunoir n'avaient pas rendu ses ouailles aussi dociles que des moutons et que leur esprit de soumission déclaré consécutif à ses missions devait être relativisé.

Le xviie siècle s'achève tristement. La Bretagne a les reins brisés, toutes classes confondues. Jamais les impôts n'ont été aussi lourds. La misère se répand. Même la noblesse, qui avait déploré la rébellion et en avait parfois souffert, est scandalisée par la brutalité et humiliée par les formes de la répression. L'exil du Parlement à Vannes ajoute à l'humiliation. L'avenir apparaît comme un horizon bouché et l'alcool coule à flots. Déjà, en 1665, le frère de Colbert, en mission d'inspection en Bretagne, avait été surpris par l'ivrognerie de la noblesse dans les lieux qu'il avait visités car il n'avait vu cela nulle part ailleurs. En 1682, les seuls vins de Bordeaux consommés en Bretagne atteignent 33 000 tonneaux, et ces achats massifs de vin frappent les voyageurs contemporains qui parlent de « ces Bretons qui ne peuvent se passer de boire ». Car voici leur réputation bien établie. La marquise de Sévigné, Bourguignonne mariée à un Breton, écrit à sa fille que les Bretons sentent le vin mais qu'ils ont bon cœur tandis que le janséniste et moraliste Pierre [117] Nicole, dans ses lettres à mademoiselle de Fontpertuis, dit que la jeune Bretonne ne se soucie pas de savoir si son fiancé est ivrogne « mais le défaut qui règne dans ce pays étant de s'enivrer de savoir seulement s'il a le vin méchant ou bon », et de conclure un peu vite : « Breton et ivrogne, c'est tout un. »

Si les riches boivent du vin, les pauvres peuvent se procurer de l'eau-de-vie introduite par les Hollandais depuis quelques décennies. Un arrêt du Parlement de Bretagne en mars 1639 qui a taxé sa vente, loin d'en limiter l'usage, a donné un coup de fouet à la contrebande. Dans son livre *Quand les Bretons peuplaient les mers,* Irène Frain dit que « c'est vers la fin du XVIIe siècle qu'apparaît l'image type du [marin] Breton, ivrogne brutal à l'orgueil insensé ». Elle cite un commissaire aux classes : « ces sortes d'animaux-là ne se gouvernent pas comme des soldats qu'on fait marcher au tambour » et un officier écrivant à un ami : « Lorsque vous aurez navigué quelque temps avec eux [les Bretons], vous conviendrez qu'ils ne se gouvernent pas comme des Provençaux, attendu que joint à l'ivrognerie ils sont têtus comme des mulets... mais à part ce défaut [l'ivrognerie] on leur pardonne en ce qu'ils sont excellents matelots et bons au combat. » Et Irène Frain de remarquer qu'il s'agit toujours de gouverner les Bretons, « de les faire plier et obéir. Mais jamais on n'établit de rapport entre l'orgueil qu'on leur reproche et leur propension à l'alcoolisme. L'ivresse refuge du désespoir d'avoir dû se soumettre ? »

Ce n'était pas ces rudes marins qui allaient faire de pieuses retraites dans des établissements religieux du Vannetais sous la conduite du père Huby (1608-1693) ou celle du père de la Pilletière mais plutôt de bons bourgeois (et bourgeoises) du diocèse de Vannes. Le sermonnaire de la maison où ils faisaient retraite nous révèle les thèmes que ces pères abordaient de préférence. Celui de [118] l'ivrognerie, qui parmi les pêchés capitaux prend ici la place de la gourmandise, est omniprésent. Qu'il s'agisse du péché, de la conversion, de la pénitence, de la mort, de l'enfer, tout conduit les religieux à prendre l'exemple de l'« ivrogne », et en particulier à fustiger l'habitude coupable et universellement répandue de traiter les affaires au cabaret et à les terminer « entre les verres et les pots ».

Au diocèse de Cornouaille et probablement dans d'autres, les cabarets accueillent aussi les gens d'Église à qui l'évêque, dans des statuts et règlements synodaux de 1710, interdit la fréquentation sous peine d'être suspendus et interdits. L'article XVI de ces statuts leur défend « de paraître dans les dimanches et fêtes, de visiter les malades ou de conférer quelque sacrement dans cet état » (d'ivresse).

Résistances populaires aux Lumières

C'est bien l'ensemble de la société bretonne, soumise à un absolutisme centralisateur associant l'État et l'Église qui est touché par cette maladie consistant à demander à l'alcool d'aider à oublier la vie. À l'aube du XVIIIe siècle, rien n'autorise à penser que cette triste situation s'améliore. La Bretagne est aux premières loges dans cette nouvelle guerre de Cent Ans qui oppose la France à l'Angleterre et qui, commencée sous Louis XIV, ne prendra fin qu'en 1815 après Waterloo. Province frontière, elle se transforme en une vaste caserne. À plusieurs reprises, les Anglais débarquent des milliers d'hommes sur ses rivages, attaquent ses ports et ses côtes. Ses marins participent par milliers aux combats. Les veuves et orphelins sont innombrables. Des épidémies venues des escadres la ravagent. Son économie stagne. Sa démographie souffre. « La Bretagne crève », dit encore Irène Frain.

[119]

Les maladies contagieuses, les épidémies contribuent très largement à la surmortalité dans la province de Bretagne. Pauvreté du grand nombre, parfois cherté de la vie liée à une crise de subsistances, disette, absence d'hygiène publique et privée le plus souvent, alimentation déséquilibrée s'associent pour affaiblir les organismes qui ne résistent pas aux épidémies de dysenterie, de typhus, de variole. Dans son ouvrage *Malades et médecins en Bretagne 1770-1790,* Jean-Pierre Goubert consacre un chapitre à la « psychologie et attitude des pauvres malades ». Le lecteur découvre que si les bien-portants se rendent malades en s'alcoolisant, les malades, eux, se tuent bien souvent en se soignant par le vin et l'eau-de-vie, c'est du moins ce que prétendent les médecins d'alors. En mai 1758, le subdélégué de Brest (sorte de sous-préfet) dit, après une entrevue avec deux chirurgiens envoyés sur les lieux de l'épidémie de typhus, propagée depuis Brest à Crozon, Argol, Camaret et Roscanvel, que toute la ressource des paysans malades est dans le vin. En juin 1769, dans un mémoire sur « une fièvre maligne pourprée contagieuse » qui sévit près de Landerneau, le docteur Vigiès écrit que « les malades prennent les mêmes aliments qu'en pleine santé » : « quand ils ne peuvent plus manger, on leur donne du vin, des aromates, de l'eau-de-vie, pour remédier à la faiblesse dont ils se plaignent ou pour leur procurer des sueurs abondantes ». En mars 1772, le subdélégué de Morlaix note : « Quoique l'expérience ait assez prouvé que dans la maladie qui règne [il s'agissait, semble-t-il, de la fièvre typhoïde], l'usage du vin et de l'eau-de-vie donne la mort, ou éloigne la guérison, il n'est presque pas possible d'engager les paysans à s'en abstenir. » Dans un mémoire de juillet 1776, le subdélégué de Lesneven écrit : « D'ailleurs si cette maladie a fait tant de ravages, c'est que les gens riches aussitôt qu'ils ont été atteints ont cru qu'ils ne pouvaient guérir [120] et en conséquence, buvant de l'eau-de-vie et du vin, plus des trois quarts ont attendu la mort, sans chercher du soulagement dans les remèdes indiqués. » En 1779, désigné pour soigner une épidémie étendue d'août à décembre aux treize paroisses du canton de Clos-Poulet, subdélégation de Saint-Malo, le médecin (docteur Chifolian) observe « l'indocilité du paysan, son penchant à boire du vin, des liqueurs et spiritueux aussitôt qu'il est malade ». En 1784, dans la paroisse de Piaillé, subdélégation de Nantes, le docteur Blin, à propos de la « péripneumonie bâtarde », maladie dangereuse, dit-il, « rendue mortelle par les erreurs de régime et de traitement », signale que « la plupart des malades, pour combattre le frisson et le froid, par où cette maladie commence ont bu du vin et de l'eau-de-vie et autres liqueurs capables d'augmenter la disposition inflammatoire des humeurs et rendre l'affection du poumon sans remède ». Enfin, en 1785, le docteur Herlin, professeur des écoles royales de Brest, écrit à propos d'une pneumonie meurtrière : « Cette maladie putride et vermineuse enlève beaucoup de monde dès les premiers jours de son invasion parce que la plupart des malades sont dénués de tous services et qu'ils sont dans le préjugé qu'ils ne peuvent trouver de soulagement à leurs maux qu'en buvant beaucoup de vin et beaucoup d'eau-de-vie, pratique, qui, au contraire, fait périr la plupart de ceux qui s'y livrent. »

Ces exemples montrent que dans cette Bretagne du XVIIIe siècle, au nord, au sud, à l'ouest, à l'est, sur les côtes ou à l'intérieur, en haute ou en basse Bretagne, chez les pauvres presque toujours, et dans les campagnes chez les riches parfois, lorsqu'on on est atteint de maladie contagieuse et à plus forte raison quand il y a une épidémie et que la mort rôde, les seuls remèdes souhaités et acceptés sont le vin et l'eau-de-vie.

Les malades qui s'abandonnent à leur destin ou à la [121] grâce de Dieu trouvent dans le vin et l'eau-de-vie la chaleur et l'engourdissement qui leur apportent l'espoir d'une guérison ou celui d'une mort plus douce. Goubert observe que les paysans pauvres, devenus de « pauvres malades », comme on les appelait alors, se procurent des boissons alcooliques de contrebande à moindre coût que les médicaments, mais il concède que les mœurs et les habitudes ancestrales de consommation excessive d'alcool jouent aussi un grand rôle.

Dans les dernières décennies de l'Ancien Régime, sous l'impulsion de ministres réformateurs acquis aux Lumières, l'assistance royale se développe en faveur des « pauvres malades » lors des fortes épidémies. L'intendant et ses subdélégués, sollicités par les recteurs (curés) de paroisses, envoient des secours médicaux et alimentaires dans la limite des possibilités qui, cependant, demeurent modestes. Les médecins désignés par les subdélégués et qui sont d'ailleurs le plus souvent des chirurgiens (ceux-ci sont à l'époque beaucoup plus nombreux que les médecins, moins considérés et font souvent office de médecin, de moindre compétence), se heurtent à une méfiance presque insurmontable de la part des paysans qui, souvent, refusent de les recevoir et quand ils les reçoivent ne suivent ni les traitements, ni les régimes prescrits. Goubert nous dit que, pour ces paysans, le médecin ou le chirurgien est un étranger. Ils redoutent par ailleurs d'avoir à le payer malgré ce qui leur a été promis. Enfin, ajoute-t-il, leurs noms et qualités sont relevés sur une liste avec l'aide du recteur, et ils peuvent craindre un nouvel impôt ou une levée de troupe.

Il apparaît clairement que l'ensemble de cette paysannerie qui constitue le gros de la population et le peuple pauvre des villes et des bourgs, soit plus de 80% des Bretons associés dans leur refus d'assistance médicale lors des épidémies, expriment une égale méfiance teintée [122] d'hostilité envers l'État représenté par l'intendant et ses subdélégués, la bourgeoisie citadine aisée et instruite à laquelle appartiennent les médecins qui leur sont adressés et enfin, à un moindre degré toutefois, l'Église en la personne de ses curés de paroisse, animés des meilleures intentions mais, aux yeux des pauvres malades, en mauvaise compagnie.

À la fin de l'Ancien Régime, entre la Bretagne d'en haut, qui se confond avec la France du même étage supérieur, et la Bretagne d'en bas, en matière de santé, le malentendu est d'une profondeur abyssale. Cette incompréhension se manifeste avec éclat lors des épidémies mais n'en existe pas moins dans les domaines courants de la médecine. Il est vrai que les malades sont confortés dans leur opposition par les résultats très incertains de la médecine de l'époque. Aussi récusent-ils les médecins pour placer leur confiance dans les guérisseurs, rebouteux, opérateurs, « médecins des urines », « jugeurs d'eau », sorciers et autres « pansou d'vlin » (panseurs de venin). Les saints guérisseurs et les fontaines miraculeuses sont aussi très sollicités et, dans ce domaine, l'Église retrouve toute la sympathie du peuple, qui la boude quand elle se fait l'auxiliaire des autorités.

Goubert fait remarquer que ces comportements de rejet de l'assistance médicale joints à l'alcoolisation sont à situer dans un contexte de sous-développement de la Bretagne au XVIIIe siècle, qui contraste par exemple avec la situation de la Normandie voisine. Les Normands, plus souples et plus pragmatiques que les Bretons, ont su tirer parti des conditions historiques auxquelles ils ont été confrontés. Les Bretons, profondément, n'ont pas accepté la domination qu'ils devaient subir. Ils avaient conscience d'être un peuple distinct et tout peuple aspire toujours plus ou moins confusément à être l'agent de son propre développement en fonction de ses traditions, de [123] sa psychologie et de son génie propre ; toute tentative pour le lui imposer de l'extérieur se heurte fatalement à une opposition sourde ou manifeste parfois farouche, et quel qu'en soit le prix. Ce faisant, les Bretons pratiquaient une politique d'autodestruction en même temps qu'ils offraient à autrui une image qui susciterait un jugement méprisant. Ensuite ils intérioriseraient ce jugement au point de ne plus se reconnaître d'autre identité que négative. Et comme on sait que l'alcool est le traitement de choix de la blessure et de la dévalorisation narcissiques en même temps que de la dépressivité qui les accompagne souvent, pour peu que les habitudes et la pression sociale s'y ajoutent, voici pour une collectivité un cycle infernal dont il n'est pas facile de s'extraire.

Triste Armorique

C'est maintenant le XIXe siècle au cours duquel la Bretagne va en quelque sorte toucher le fond. Des haines inexpiables entre cléricaux et républicains divisent et séparent les Bretons et la nouvelle guerre France-Angleterre, commencée sous la monarchie, continuée sous la Révolution puis l'Empire avec son blocus continental, a conduit cette province maritime qu'est la Bretagne à l'asphyxie. La misère s'étend, les mendiants pullulent, qui, dans certaines paroisses, à l'époque de la Restauration, constituent presque le tiers de la population. L'agriculture stagne, la pêche périclite. Parallèlement, l'ivrognerie affichée devient une des formes quasi officielle de l'identité bretonne. Car, avec les temps nouveaux, les voyages se développent. Journalistes et littérateurs commencent à sillonner la Bretagne et, à partir d'impressions localisées, parcellaires, souvent fugitives, ont tendance à noircir un tableau qui gagnerait sans doute en exactitude s'il [124] apparaissait plus contrasté. Négligeant, ou méconnaissant, la sobriété habituelle du paysan durant la semaine, ils retiennent l'ivresse dominicale ou plus encore celle des festivités, étendue parfois à tout un village, femmes et enfants compris. L'indulgence bretonne vis-à-vis de ces conduites les surprend et les choque. Les administrateurs s'alarment. L'État, dépassé, tantôt augmente les taxes sur les alcools, tantôt les réduit. Ces variations sont sans effet. Les sermons des prêtres et leurs pièces de théâtre édifiantes ne font pas mieux. Toutefois, peu à peu, au long du siècle, l'ivresse publique a tendance à se faire moins communautaire et festive, moins spectaculaire aussi, tandis que se répandent les alcoolisations quotidiennes excessives, moins visibles mais plus dangereuses pour la santé. Les médecins vont se préoccuper de ce fléau dont la figure se précise. L'ivrognerie d'antan ne dérange plus autant ; c'est maintenant l'alcoolisme en tant que problème de santé qui concerne la médecine. Les abus d'alcool revêtent un caractère moins breton pour emprunter les traits du modèle français ou pour s'en rapprocher progressivement. Mais la gravité particulière de cette pathologie en Bretagne ne manque pas d'intriguer, d'inquiéter, d'interpeller.

Cette francisation des modèles d'inconduite ne s'opère cependant pas facilement. Ainsi, en 1902, le département du Finistère vient en tête des départements français pour les procès d'ivresse correctionnelle (c'est-à-dire en récidive) avec 866 causes pour 211 en Seine-Inférieure, qui vient en deuxième, et un total français de 2 562 causes. La vigilance répressive des gendarmes en pays breton ne peut suffire à rendre compte de telles différences. De 1826 à 1906, en quatre-vingts ans donc, la consommation d'eau-de-vie dans le Finistère a quadruplé. Encore ne s'agit-il que de quantités relevées par la régie et faudrait-il ajouter l'alcool de contrebande, l'alcool recueilli par les [125] « guetteurs d'épave » (pilleurs), l'alcool non déclaré de distillateurs de marcs de cidre. Quand les taxes s'élèvent, la proportion de ces alcools clandestins s'accroît. Cette augmentation de la consommation d'eau-de-vie ne s'observe pas que dans le Finistère. Ainsi, dans le canton de La Roche-Bernard, en Morbihan, on observe que cette consommation de 348 hectolitres en 1901 passe à 374 en 1902 et à presque 500 en 1903, chiffre considérable, qui concerne le XXe siècle en ses débuts.

L'eau-de-vie se consomme en grande part dans les cabarets et, au cours du xixe siècle, ceux-ci se multiplient. Ainsi, dans le Finistère, il en existe 1 pour 200 habitants en 1824 et 1 pour 81 habitants en 1906. Les fermetures et les refus d'autorisation d'ouverture lors des périodes autoritaires, sous le second Empire mais aussi sous la IIIe République, concernent des zones urbaines et ouvrières, politiquement dangereuses et ne sont guère en rapport avec des préoccupations de santé publique. La Bretagne demeure alors surtout rurale et les cabarets de campagne prospèrent librement.

Récemment, l'alcoolisation de la Bretagne au XIXe siècle a été remise en question. Thierry Fillaut [[41]](#footnote-41) s'est attaché à montrer que la consommation d'alcool et la pathologie étaient en Bretagne inférieures à celles de leurs voisins normands mais même inférieures à la moyenne française. Le paysan, notamment bas-breton, était habituellement sobre et des journalistes et des littérateurs pressés, superficiels ou malveillants se sont laissés abuser par des ivresses festives et générales, impressionnantes certes mais peu révélatrices de la vie quotidienne de ces populations.

S'agissant des chiffres de consommation, ils peuvent être trompeurs car ils méconnaissent la contrebande, [126] très active en Bretagne à l'époque. Quant aux formes de l'alcoolisation, la recherche de l'ivresse festive et collective quand elle cesse d'être exceptionnelle pour se banaliser est l'indice d'un profond malaise du peuple qui s'y adonne. Les études et analyses de Fillaut permettent peut-être de revoir à la baisse les dégâts somatiques de l'alcoolisation bretonne au xixe siècle ; elles n'autorisent pas à méconnaître la souffrance psychologique d'une population, hommes, femmes et enfants confondus, qui, dans l'alcool et l'ivresse, cherche l'oubli et jette en même temps un défi au peuple qui la domine et dont les lois interdisent l'ivresse publique, un peuple qui ignore sa langue en attendant de l'éradiquer. Cette banalisation de l'ivresse ouvrira la voie à la flambée ultérieure de l'alcoolisme chronique. La Britannique Anna Elisa Sothard qui visite la Bretagne en 1818 conclut que la déchéance de ce peuple, jadis prospère, s'explique par la perte de son indépendance.

L'« eau-de-vie de fantaisie », selon l'inscription qui figurait obligatoirement sur les tonnelets produits chez un marchand en gros de Quimper, avait un grand succès. Son nom poétique chantait agréablement à l'oreille des bretonnants et lui donnait un air inoffensif. Colorée par du caramel, elle flattait l'œil et plaisait aussi au nez grâce à son bouquet obtenu par un mélange d'éther œnanthique, d'infusions diverses de vanille, de chêne vert, de brou de noix, de coques d'amandes amères et de poivre. Elle achevait de séduire en raclant le palais. Les effets toxiques aggravants que la présence d'huiles éthérées ajoute à ceux des alcools de qualité inférieure ont été constatés depuis des siècles. Dans son ouvrage qui avait fait date, *Les Paradis artificiels* (1928), le docteur Louis Lewin mentionnait ces préparations artificielles, dangereuses et nuisibles, aussi anciennes que variées, qui excitaient le palais et qui étaient enivrantes. Il précisait que [127] ces boissons étaient fabriquées dans des pays civilisés et diffusées dans des pays non civilisés. C'était le langage de l'époque. La diffusion en Bretagne de l'eau-de-vie de fantaisie montre avec éloquence le statut qui était réservé à ce pays rattaché à la France depuis quatre siècles.

Les années passent, puis les décennies, les siècles enfin, mais rien ne change en Bretagne. La Troisième République poursuit au xxe siècle, sur sa lancée du xixe, sa politique de centralisation impitoyable. L'identité bretonne est systématiquement niée. L'entité bretonne a d'ailleurs cessé d'exister. La République ne connaît que les départements. À l'intolérance linguistique et culturelle, elle associe une intolérance laïque militante qui heurte les sentiments traditionnellement religieux d'une partie importante sinon majoritaire de la population. Il y avait de plus en Bretagne beaucoup de familles nombreuses, et le délabrement de l'économie ne laissait souvent pas d'autre issue que le départ vers des régions plus industrialisées, et en premier lieu vers Paris. La plupart le vivra comme un exil, un déracinement, d'autant plus que les émigrants occuperont des emplois pénibles, mal rémunérés, mal considérés. La morbidité et la mortalité de ces émigrés pauvres sans protection sociale seront considérables.

En Bretagne, le contexte social demeure des plus médiocres : hygiène et conditions de vie souvent mauvaises, alimentation déséquilibrée, défectueuse, mortalité infantile élevée, habitat rural souvent vétuste. Dans cette Bretagne d'entre les deux guerres mondiales, 48% de l'habitat rural en Porhoët est antérieur à 1850, 53% dans la Mée, 63% dans les campagnes malouines, 71% en Trégor. Il existe de notables différences entre les départements. En Loire-Inférieure, 83% des fermes sont électrifiées et 12% ont l'eau courante. En Ille-et-Vilaine, 45% sont électrifiées et 3% ont l'eau courante (cf. Yann Poupinot).

[128]

Médecins, instituteurs, assistantes sociales mettent en cause, à propos d'un alcoolisme n'ayant plus guère en Bretagne d'autre spécificité que l'importance des ravages qu'il provoque, le nombre colossal de débits de boissons ainsi que le privilège des bouilleurs de cru. En cent ans, les débits de boissons sont passés en Bretagne de 1 pour 280 habitants à 1 pour 80. À Rennes, en 1908, il existe 834 cafés ou cabarets soit 1 pour 53 habitants. Dans cette ville, la rue de Nantes comprend 95 maisons et 31 cabarets. Le privilège des bouilleurs de cru est l'autorisation légale d'une distillation familiale de 20 litres tirés de la récolte des pommes sans payer de droits. La plupart des fermes qui ont des pommiers, soit presque toutes les exploitations agricoles, à l'exception de celles du Léon, de la haute Cornouaille et du sud de la Loire, distillent plus qu'elles n'ont le droit de le faire. C'est probablement la raison pour laquelle sont promulgués les décrets des 25 juin et 30 octobre 1935 suivis d'une délibération du conseil général du Morbihan du 14 novembre 1935 qui permettent aux cultivateurs « de bouillir sans déclaration autant d'alcool qu'ils désirent à condition de payer une imposition minimum » (cf. André Le Gall). En 1935, dans le Morbihan, 50 178 exploitations agricoles sur 57 720 déclarent se servir d'un alambic. L'alcoolisme est aussi répandu chez les ouvriers que chez les marins-pêcheurs, en ville qu'à la campagne, chez les jeunes que chez les vieux, et, à partir de 1934, l'alcoolisme féminin commence à prendre des proportions alarmantes. Les marchands d'alcool industriel fabriqué à partir de céréales ou de betteraves vendu à bas prix « font une réclame éhontée au moyen d'un journal, de l'affiche, de la brochure même » (cf. Harcouët de Keravel). Il n'est pas surprenant que l'alcoolisme psychiatrique, notamment dans ses formes aiguës (ivresses avec agitation, *delirium tremens,* etc.), se manifeste avec une fréquence accrue. Il [129] conduit à des admissions dans les asiles d'aliénés. Ainsi, de 1910 à 1937, les admissions à l'asile de Lesvellec dans le Morbihan pour alcoolisme aigu ou chronique passent de 21% à 45% du total des entrées. Dans ces admissions pour alcoolisme, le pourcentage des femmes, qui était de 18,90% en 1911 est passé à 43,33% en 1937.

Cabarets innombrables, bouilleurs de cru, publicités scandaleuses sont les causes les plus habituellement retenues dans les études médicales bretonnes consacrées à l'alcoolisme. La pression pour une baisse des droits d'entrée, de la part des associations vinicoles d'un Midi en surproduction parce qu'il a trop planté de vignes, est parfois mentionnée. Le vin rouge se répand en Bretagne et remplace le cidre. « Et vous flétrissez les Anglais de l'épithète d'empoisonneurs parce qu'ils condamnent les Chinois à acheter leur opium », écrit en 1907 le rédacteur en chef de la *Revue morbihannaise.*

Quelques auteurs non médecins s'intéressent, comme on l'a vu, aux conditions de vie souvent médiocres des populations bretonnes ; d'autres soulignent l'initiation précoce des jeunes à l'alcool et à l'ivresse, avec l'accord et même l'encouragement des aînés. Certains mettent en avant l'attirance des races celtiques pour les liqueurs fortes - voyez les Irlandais et les Écossais -, le plaisir qu'elles ont de boire, de sacrifier à ce qu'on appellerait aujourd'hui l'« oralité ». Précédant Philippe de hélice, qui publiera en 1936 *Poisons sacrés, ivresses divines. Essai sur quelques formes inférieures de la mystique,* Ernest Renan disait que « cette race veut l'infini, elle le poursuit à tout prix, au-delà de la tombe, au-delà de l'enfer. Le défaut essentiel des peuples bretons, le penchant à l'ivresse, tient à cet invincible besoin d'illusion ». Pour Renan, ancien séminariste qui avait perdu la foi, c'est ce même besoin d'illusion qui était à l'origine de la religiosité des Bretons... Émile Souvestre écrivait déjà en 1836 que « le paysan [130] breton [avait] deux consolations : l'église et le cabaret, Dieu et l'eau-de-vie ».

Au cours de la Première Guerre mondiale, il y a eu un net fléchissement de la consommation d'alcool en Bretagne. Le même phénomène s'est produit au cours de la Seconde Guerre mondiale puis les habitudes sont revenues et, dans les années 1970, la Bretagne se signalait dans l'ensemble français par une nette surmortalité alcoolique à propos de laquelle continuaient à s'interroger psychiatres et sociologues. La IVe République avait remplacé la IIIe, puis la Ve avait remplacé la IVe et le jacobinisme continuait d'inspirer la politique française. Les manières de boire se sont rapprochées du modèle anglo-saxon, la consommation de vin a diminué ; d'autres toxicomanies sont apparues qui s'associent aux abus d'alcool, notamment le week-end, et les suicides ont atteint en Bretagne des proportions, qui, à leur tour, posent problèmes. Est-il possible de les comprendre sans connaître l'histoire des Bretons ?

[131]

**Ethnopsychiatrie en Bretagne.***Nouvelles études*

Quand les pères
défaillent

Brèves remarques

[Retour à la table des matières](#tdm)

[131]

De tout temps, les hommes avaient considéré que l'amour maternel était un sentiment naturel — ne disait-on pas d'une mauvaise mère qu'elle était dénaturée ? — tandis que l'amour paternel désirable, certes, et louable, paraissait nettement plus problématique. Cette évidence s'enracinait dans la réalité biologique. La gestation, cette longue intimité de la mère et de l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles et dont, au long de la grossesse, elle ressent de plus en plus intensément la présence, la mise au monde avec les douleurs de l'enfantement puis les joies, l'allaitement enfin, parfois prolongé, tout cela en commun avec le monde animal des mammifères mais avec une charge affective incomparable et tout un travail de l'imaginaire spécifique à l'être humain donnaient à la fonction maternelle un socle autant qu'un élan sans commune mesure avec l'apprentissage plus ou moins laborieux, par les hommes, de la paternité.

J'emploie l'imparfait car récemment d'excellents esprits, féminins de préférence, ont soutenu que l'« instinct » maternel n'existait, chez l'être humain, pas davantage que l'instinct paternel et que l'un comme l'autre ressortissait du culturel. Il me semble que c'est faire bon [132] marché de la dimension charnelle des liens qui s'établissent d'emblée entre la mère et l'enfant et du caractère unique de cette relation. Bien entendu, comme le montrent les abandons d'enfants et plus encore les infanticides, il ne s'agit que d'une fondation de solidité incertaine sur laquelle devra progressivement se construire un édifice complexe. À l'inverse, de cette assise biologique, il est possible de faire l'économie, comme en apportent chaque jour la démonstration les mères d'enfants adoptés. L'anticipation d'Aldous Huxley, dans *Le Meilleur des mondes* pourrait devenir un jour la situation la plus courante. Le biologiste Henri Atlan nous révèle que *L'Utérus artificiel* (c'est le titre de son ouvrage) sera bientôt réalisable.

L'identification du maternel et du paternel précédemment évoquée va dans le sens de l'indistinction croissante entre les sexes, qui paraît être un élément déterminant des sociétés contemporaines et qui débouche sur le fantasme révélateur de la grossesse masculine. Il est vrai que cette chimère trouve ses racines dans de très anciens mythes [[42]](#footnote-42) et demeure tapie dans les replis de la psyché pour prendre son essor quand les conditions psychosociales s'y prêtent.

L'évidence de la filiation maternelle au regard de l'incertitude de la paternité biologique a vraisemblablement été à l'origine du matriarcat de sociétés antiques où s'affirmait la transmission matrilinéaire du nom et des biens sans que, pour autant, ait jamais existé, semble-t-il, le pouvoir des femmes ou gynocratie. Historiens et ethnologues sont d'accord sur ce point. L'idée d'un pouvoir féminin originel dans les domaines politique, social, [133] religieux avait pourtant séduit de savants auteurs du xixe siècle [[43]](#footnote-43) et plus rarement du XXe. En dépit de l'opinion contraire de certains ethnologues, il apparaît tout de même que la condition féminine des sociétés matrilinéaires est généralement meilleure que celle des sociétés patriarcales. Mais il y a loin d'une condition sociale et psychologique favorable à la domination politique.

Cependant, le pouvoir des hommes ne se confond pas avec l'existence de la figure du père. C'est à l'anthropologie freudienne que nous sommes redevables de la reconstitution hypothétique de la genèse de cette figure paternelle [[44]](#footnote-44). Absente aux premiers âges de l'humanité, quand la nature toute-puissante était reine, elle aurait progressivement émergé dans son expression psychologique et sociale, d'abord en la personne de l'oncle maternel dans les sociétés matrilinéaires pour venir ultérieurement s'imposer dans les sociétés patriarcales, où l'homme qui appuie son pouvoir sur l'arme et sur l'outil n'est plus seulement chef politique mais est devenu chef de famille et s'affirme comme géniteur, nourricier, éducateur. La figure maternelle conserve néanmoins son relief et, selon les époques et les sociétés, la mère négocie avec plus ou moins de réussite le partage du pouvoir familial. Ici elle est réduite à s'incliner, là elle compose mais maintient une autonomie non négligeable, beaucoup plus rarement elle réussit à conserver une position égalitaire, voire, dans certaines situations particulières, à s'imposer.

Après le flux, le reflux. Si, de nos jours, l'homme conserve politiquement une position très hégémonique et socialement domine encore assez largement, même en Occident, en revanche, la figure du père se détériore, se [134] lézarde, s'effrite, parfois même s'effondre, s'efface. Il ne s'agit plus seulement de *La Révolte contre le père* mais de *La Crise de générations,* titre des ouvrages de Gérard Mendel [[45]](#footnote-45), père de la sociopsychanalyse. D'aucuns prophétisent la *Mort de la famille* et analysent les causes et les conséquences d'une « société sans pères [[46]](#footnote-46) ».

Depuis quand s'opère ce repli paternel qui s'étend pour devenir une retraite quand il ne prend pas des allures de déroute ? Peut-être conviendrait-il de relativiser ce qui, à première vue, se présente comme la fin du patriarcat. Ce qui s'offre au regard des historiens c'est, à l'évidence, le caractère aléatoire de la fonction paternelle [[47]](#footnote-47). Déjà, dans l'Égypte ancienne, la puissance paternelle varie curieusement en proportion inverse de la centralisation pharaonique. Celle-ci vient-elle à s'affaiblir, le pouvoir du père de famille se renforce, car c'est à lui qu'il appartient désormais de subvenir aux besoins de sa famille dont l'État se chargeait précédemment.

Chez les Indo-Européens, très patriarcaux et dont nos actuelles sociétés occidentales sont issues, les pères vacillent en Grèce ancienne lors de la crise du Ve siècle avant J.-C. Les pères celtes, quant à eux, paraissent plus vantards et batailleurs que puissants, et les pères slaves plus tyrans brutaux que pères.

Aujourd'hui, l'institution paternelle n'est pas loin d'être ruinée et certains estiment que cette évolution est à relier à la toute-puissance de la technique, avatar moderne de ce que représentait la nature toute-puissante [135] pour l'homme primitif. D'autres font observer que dès le XIIIe siècle, dans la chrétienté, l'iconographie religieuse révèle une altération de la figure paternelle. La vieillesse de Dieu le père fait désormais contraste avec la jeunesse du fils crucifié alors que les représentations des siècles précédents ignoraient cette opposition. Le christianisme portait peut-être en germe le déclin du père. Cependant, à l'automne du Moyen Âge, la société était encore très hiérarchisée, l'autorité brutale, la justice sans faiblesse et non pas timide et hésitante comme elle est aujourd'hui, gagnée par les idées généreuses de responsabilité atténuée des coupables, de société complice de la délinquance, de sa propre faillibilité et de la réinsertion des condamnés plus nécessaire que leur châtiment [[48]](#footnote-48).

La décomposition moderne de la figure paternelle s'accompagne d'une dévirilisation de l'homme, qui, à l'échelon collectif, peut susciter des réactions capables de mettre des foules en ébullition. Le fascisme, avec son bras levé, ses bruits de bottes, son *duce* (ou *Führer*) supermâle, pourrait, sans exclure d'autres interprétations, être aussi considéré comme l'un des aspects inquiétants contemporains d'une compensation hypervirile. Ce pouvoir ni bon, ni juste, ni fort mais terrorisant, ce faux père, a vite laissé transparaître son vrai visage, celui de la mauvaise mère, ô combien mortifère [[49]](#footnote-49). Si le fascisme voulait reviriliser le pouvoir démocratique qui pour lui n'était qu'un pantin paternel, le communisme en revanche voulait jeter à bas l'oppresseur paternel, c'est-à-dire le pouvoir bourgeois paternaliste et le remplacer par une société de frères. Ces deux systèmes aboutirent au même triste résultat que chacun sait. Le « petit père des peuples » n'était ni un [136] père ni un grand frère mais lui aussi une mauvaise mère, une mère tueuse.

Les deux grandes idéologies totalitaires du XXe siècle ont vécu et actuellement la figure maternelle omnipotente prend le visage de la société de consommation. Pour tenter de sauver la figure paternelle en perdition, la religion du Prophète, l'islam, dans sa forme intransigeante, guerrière et conquérante, pourrait prendre le relais des précédents totalitarismes. À la société occidentale largement déchristianisée, déboussolée, en perte de repères, il rappelle la transcendance. Aux peuples affamés, il offre le partage de richesses mal acquises. Aux orphelins du père, il délivre un message monothéiste pur et dur. Le rôle religieux légitime qu'il pourrait prétendre assumer est menacé d'accaparement par sa fraction la plus intolérante, la plus violente, qui rêve de s'imposer par le fer et par le feu. Victorieux, ce parti sans pitié se dévoilerait vite comme un nouvel avatar de la mauvaise mère plutôt que comme un père juste et bon. Il a été dit jadis que le sommeil de la raison engendre des monstres. On pourrait aujourd'hui croire que le sommeil du père en engendre aussi. C'est que, peut-être, le père idéal et la raison puisent à la même source.

Mais si la vacance de la fonction paternelle est susceptible de faire entrer les sociétés en convulsions, ou selon les cas, par exemple s'agissant des régimes démocratiques, de les plonger dans un état de langueur ou même de torpeur, à l'échelon familial, les effets de cette vacance sont tout aussi négatifs [[50]](#footnote-50). Il est maintenant bien avéré, à la suite de multiples études cliniques et d'observations, de recherches approfondies, que des formes variées de figure paternelle faible, absente, parfois allant de la forclusion [137] symbolique, forme la plus grave, aux innombrables altérations de cette figure, sont retrouvées dans des pathologies mentales aussi diverses que les psychoses, schizophréniques ou non, des états limites, c'est-à-dire à mi- chemin de la névrose et de la psychose, dans les états dépressifs devenus innombrables, mais aussi dans ces troubles des conduites si fréquemment observés de nos jours que sont les multiples toxicomanies, y compris la toxicomanie alcoolique, également dans les troubles des conduites alimentaires telles que la boulimie et l'anorexie mentale de plus en plus fréquentes.

L'accent avait jusqu'à une date récente été mis plus volontiers, en psychopathologie, sur les anomalies de la relation mère-enfant, mais il est maintenant reconnu que les comportements de la mère et du père s'influencent réciproquement. Il est évidemment difficile sinon impossible pour le père d'exister dans l'esprit de l'enfant plus que ne l'y autorise l'inconscient de la mère mais aussi de se manifester en tant que père plus que ne le lui permettent la société et ses lois.

L'image du père peut se trouver modifiée dans le sens d'une altération qui concerne des groupes humains plus étendus que la famille et moins vastes qu'une civilisation. Il s'agit de populations ou de peuples soumis à une acculturation traumatisante pour de multiples raisons liées à la façon dont elle est survenue et dont elle a été conduite. Les populations noires des Antilles françaises, Martinique et Guadeloupe, celles des États-Unis d'Amérique [[51]](#footnote-51), surtout leurs milieux populaires, présentent des illustrations flagrantes d'acculturations pathogènes accompagnées d'une grave altération de l'image du père.

[138]

Dans de précédentes études, je me suis attaché à montrer qu'un phénomène de ce genre avait concerné, en Europe, la Bretagne. Comme on l'a vu dans un précédent chapitre, les effets négatifs ne sont pas éteints [[52]](#footnote-52).

Les pères ne choisissent pas la civilisation ni le peuple qui les voient naître, pas davantage que l'époque ou le milieu social. Le style de vie des êtres humains, leurs conduites et leurs opinions sont largement conditionnés par le siècle dans lequel se déroule leur existence. Toutefois si le domaine de ce qui ne dépend pas d'eux est immense, en revanche ce qui dépend d'eux n'est nullement négligeable. Aussi les pères de notre époque peuvent-ils veiller à une répartition équilibrée des rôles dans la famille, en tenant compte des évolutions et s'assurer que l'autorité et la bonté s'équilibrent et sont équitablement partagées.

[139]

**Ethnopsychiatrie en Bretagne.***Nouvelles études*

Sophie de Tréguier

Étude ethnopsychiatrique
d’un roman d’Henri Pollès

[Retour à la table des matières](#tdm)

[139]

En 1933, le Prix populiste fut attribué à un jeune écrivain de 24 ans, Henri Pollès, pour son premier roman, *Sophie de Tréguier,* édité à la NRF l'année précédente et loué par la critique. Fils aîné d'un capitaine au long cours, Henri Pollès était né à Tréguier, dans les Côtes-d'Armor, en 1909 puis avait vécu à Nantes où son père avait été nommé inspecteur de la navigation. Il y avait fréquenté le collège, retrouvant Tréguier aux vacances, puis avait étudié la philosophie à Paris. Le succès de *Sophie de Tréguier* allait orienter sa vie tout entière vers la littérature. Mais *Les paralytiques volent,* en 1934, récit autobiographique d'un séjour en sanatorium, passe inaperçu et il vit modestement de sa collaboration à divers journaux sans renoncer toutefois à son œuvre littéraire. Il publie en 1937 *L'Opéra politique,* violent pamphlet « antifasciste », puis *Toute guerre se fait la nuit,* inspiré par la guerre d'Espagne. Devenu courtier en livres anciens, il s'installe pendant la guerre à Brunoy (Essonne) où il demeurera jusqu'à la fin de sa vie, collectionnant des milliers de livres, manuscrits, reliures d'art, dessins et gravures qui, peu à peu, transforment sa maison en un [140] fouillis de merveilles. Après la guerre, il publiera *Journal d'un homme heureux* en 1953, *Journal d'un raté* en 1956, *Prenez garde à la conscience* en 1959 (chez Julliard), monologue ininterrompu de trois cents pages, *Amour, ma douce mort* en 1963, *Le Fils de Fauteur* en 1964. Son chef-d'œuvre et dernier ouvrage, *Sur le fleuve de sang vient parfois un beau navire,* lui vaudra, avec l'accueil chaleureux du monde des lettres, le prix Paul-Morand de l'Académie française en 1982 et lui assurera enfin la consécration de son œuvre et une place d'honneur au panthéon des écrivains de langue française. Henri Polies meurt le 30 septembre 1994 dans l'incendie accidentel de sa maison. Il est inhumé à Tréguier. Il avait fait don à la ville de Rennes d'une partie de ses collections en 1984.

C'est de *Sophie de Tréguier* qu'il sera ici question. En effet, les romanciers véritables ont des antennes, une intuition, un don aigu d'observation qui leur permettent de percevoir, de sentir, de saisir, ce que les autres ne perçoivent pas, ne sentent pas, ne saisissent pas, ou pas aussi bien, et c'est ce que nous rechercherons dans le roman de Pollès, s'agissant de gens et de lieux et des mystérieuses connivences qui s'établissent entre eux. Les romanciers sont spontanément psychologues et sociologues, et parfois les meilleurs.

*Sophie de Tréguier* nous fait entrer de plain-pied dans cette Bretagne du xixe siècle, à la fois très typée dans son costume d'époque mais aussi dotée d'éléments, sinon invariants, au moins suffisamment stables pour nous offrir quelques clés non frappées d'obsolescence.

L'histoire de Sophie, simple et pathétique, peut se résumer en peu de mots. Fille unique surprotégée par sa mère et inconsolable après des fiançailles ratées puis rompues avec un bien prosaïque marin qu'elle idéalise à l'excès, la sensible et délicate Sophie meurt en quelques mois de chagrin et de tuberculose. Mon propos est de montrer [141] que l'éclairage ethnopsychiatrique est susceptible d'enrichir substantiellement la compréhension du cas Sophie et de la double pathologie psychique et somatique qui provoque sa mort.

L'action tout entière se déroule dans la petite ville de Tréguier, en breton Landreger, et accessoirement dans la campagne voisine. Encore faut-il préciser que le terme d'« action » n'est qu'approximatif tant l'héroïne et personnage principal, Sophie, se laisse le plus souvent porter sur les ailes du rêve, précisément au détriment d'une action qui avance d'abord à pas feutrés pour rapidement s'enrayer et bientôt se paralyser. À l'époque où se situe le roman (1830), Tréguier « si coquettement posé, les pieds dans la mer et la tête sous l'ombrage de sa colline », selon Émile Souvestre dans *Les Derniers Bretons* (1836), ne cesserait guère de somnoler que pour cancaner si sa dévotion ne la maintenait en éveil. Elle se réveille tout à fait pour son célèbre pardon du grand saint Yves. Le cantique le rappelle : « Il n'y a pas en Bretagne, il n'y en a pas un, il n'y a pas un saint comparable à saint Yves... »

Renan, l'enfant de Tréguier, peut bien épater Paris avec sa *Vie de Jésus* - Jésus, cet « homme incomparable », a osé écrire ce mécréant dont on est quand même un peu fier. Tréguier et tout ce qui l'entoure baignent dans une atmosphère de religion à la fois bretonne et populaire. La cathédrale, imposante et magnifique, revient souvent dans le roman, comme un leitmotiv. Les saints du pays breton, leurs chapelles, leurs fontaines miraculeuses, les pèlerinages, les processions, les croix des chemins, les cloches gaies des baptêmes et des mariages, le glas des morts, les grandes fêtes liturgiques rythment l'année mais aussi le simple office dominical avec l'orgue, les chants, l'encens. Cent coutumes pieuses aident les pauvres humains à dépasser un quotidien monotone, les accompagnent dans leurs joies et leurs épreuves, les conduisent à un monde [142] où, comme le dit Pollès, se rejoignent la foi, la poésie, l'art et aussi l'Histoire auxquels il associe la nature si belle et partout présente. Les êtres les plus terre à terre n'y sont pas insensibles. Ailleurs cependant, Pollès, d'esprit plus chagrin, dit que Tréguier « n'a aucune grande poésie » et il ne lui voit plus que « quelques paysages tendres », que d'ailleurs les Trégorrois ne voient pas plus que l'air qu'ils respirent. Quant aux âmes aériennes, comme Sophie, elles s'y sentent chez elles et s'y meuvent à l'aise. En revanche, mal armées pour lutter, elles s'écorchent aux aspérités de la vie qui les blessent et parfois les tuent.

La fine et jolie Sophie est la fille d'une épicière et d'un menuisier, les Kerguenou, d'une relative aisance et qui demeurent dans une assez grande maison. Elle a étudié chez les ursulines mais n'a pas été beaucoup plus loin que le primaire car sa mère l'a retirée de l'école pour qu'elle l'aide dans son commerce. Les Kerguenou sont de souche paysanne. Leur fille va parfois rendre visite à ses cousins cultivateurs, dans des fermes du voisinage. Sophie joue du piano et même en possède un, Henri Pollès nous le dit. Cependant nous avons quelque peine à le croire car si nous imaginons bien Sophie à son piano, nous ne voyons guère sa mère, près de ses sous, lui en acheter un et lui faire donner des leçons. Les propos de madame Kerguenou montrent la commerçante peu portée à faire d'autres dépenses que celles qui lui paraissent nécessaires, voire indispensables et, de toute évidence, pour elle, le piano ne peut pas entrer dans ces catégories. Sans doute le romancier veut-il nous faire apercevoir le désir de Rose (c'est le prénom de la mère), un désir orgueilleux de voir sa fille s'élever socialement, le piano étant alors un symbole reconnu d'accession à la classe bourgeoise. Peut-être Rose a-t-elle obéi à un sentiment de rivalité vis-à-vis de sa sœur « la grande épicière-chiffonnière-voleuse, la grande enjôleuse-profiteuse » qui s'enrichit à Lannion et [143] pourra marier ses filles superbement. Quand Eugène, le beau-frère, trépassera, Rose dira que sa sœur le saoulait tous les jours pour toucher l'assurance-vie.

Sophie a du mal à trouver sa place dans ce petit monde du Trégor, auquel elle appartient cependant par toutes ses fibres. Son milieu de petit commerce et d'artisanat, trop étroitement préoccupé de choses matérielles et de surcroît confiné, lui taille un habit étriqué dans lequel elle respire mal. Chez ses parents de la campagne, elle ne se sent pas, de prime abord, étrangère ; elle parle breton couramment avec eux, mais la rudesse de leurs mœurs, la crudité et la verdeur des propos (et dans la peinture qu'il en fait, Pollès n'y va pas de main morte) lui causent une gêne qui, tout d'un coup, les lui fait paraître lointains... lointains. Enfin, à Tréguier, les demoiselles de la bourgeoisie ont tendance à regarder de haut la fille de l'épicière et du menuisier. Nous les voyons cependant répondre à une invitation de Sophie à une « collation chantante ». La rêverie est le seul vrai refuge de Sophie, d'autant plus que le cocon familial lui-même n'est pas de tout repos. Monsieur Kerguenou, Émile pour ses proches et ses amis, boit, et sa famille en souffre. Rose, que les abus d'alcool de son époux exaspèrent, se met en colère quand il revient ivre à la maison. De fréquentes scènes ont lieu sous les yeux de Sophie, consternée. L'atmosphère est souvent empoisonnée. Cependant Émile n'est pas un mauvais homme. Il est serviable, courageux — il a sauvé un enfant de la noyade —, il aime sa fille. Ses ivresses sont douces et, sous le flot des admonestations conjugales, il se conduit comme un enfant pris en faute. Les griefs de Rose à l'égard d'Émile, déjà énormes, enflent encore lorsqu'elle découvre qu'il la pille pour enrichir le bistrot. Le commerce des vieux métaux et chiffons que sa sœur de Lannion fait en grand, Rose le fait en petit. Il s'ajoute à celui de l'épicerie. Précisons que Rose est un bourreau de travail. Émile, toujours [144] à court d'argent, n'a pas trouvé mieux, pour offrir des tournées aux copains, que de faucher ces marchandises à Rose, de les faire racheter par ses petits camarades et d'empocher les sous. Fureur de l'épouse bernée quand elle découvre le manège, alors qu'elle ne cesse de serrer les cordons de la bourse pour le bon motif, à savoir thésauriser pour constituer une belle dot à Sophie. Car c'est peu de dire que Rose aime sa fille ; elle l'idolâtre. Petite fille, Sophie était de santé fragile. Rose l'a soignée mais aussi l'a couvée. Les années ont passé et elle continue de surprotéger la jeune fille maintenant âgée de 23 ans. C'est pourquoi Sophie reste une enfant. Le père, qui pourrait aider sa fille à grandir et à s'affirmer, à trouver la force, grâce à lui, de s'opposer parfois à son impérieuse mère, est malheureusement quasi inexistant quand il est à jeun et un contre-exemple quand il a bu.

Il est le maillon faible de cette constellation triangulaire mère-père-fille que constitue la famille Kerguenou. Notons au passage que cette famille réduite est une anticipation, dans la Bretagne du xixe siècle à familles nombreuses, de ce qui se répandra par la suite. La défaillance d'Émile, qui au temps de ses fiançailles n'avait peut-être pas été choisi ou accepté par hasard par Rose, offre un boulevard où s'étale la domination de Rose. Elle est la mère très aimante et la servante inlassable mais aussi le référent, la loi, le mentor, la directrice de Sophie. En aucune matière le doute ne paraît l'effleurer. Rose ne se démonte jamais, a réponse à tout et décide de tout. Devant une nature aussi solide, il n'est pas certain qu'Émile sobre ait fait le poids. Buveur, il est totalement disqualifié.

Émile boit-il pour se donner l'illusion de la puissance, pour supporter une vie qui lui pèse ? Henri Foliés nous montre le bistrot comme un lieu où l'on oublie tout, la vie, l'heure, ses soucis, ses devoirs. Nous y voyons Émile avec un compère, rivalisant de vantardise. Au passage, [145] il vantera sa femme mais il révélera son ambivalence quand, ivre à la fin d'un repas de mariage, à l'heure des chansons, « il ira jusqu'à enterrer joyeusement sa femme dans des couplets d'ivrogne ».

Le romancier nous montrera aussi une population chez qui la consommation excessive d'alcool s'est à ce point banalisée qu'un caractère faible sera, dans sa vie sociale, plus encouragé à boire que découragé de le faire. Nous verrons Sophie amoureuse d'Yves Le Mevel, jeune capitaine au long cours, fils d'un marin d'État, retraité qui boit, lui aussi. Les deux familles se rencontrent aux régates, une fête où tout Tréguier, « en coiffe ou en chapeau » se retrouve et qui, le soir, se termine par un bal. « Quelques ébriétés populaires gesticulaient autour des danseurs et l'on en souriait et riait. » Puis deux frères sourds-muets connus pour « les esclandres fréquents de leurs soulographies », se sentant exclus de la fête, ont une violente crise d'ivresse agitée et agressive.

Ailleurs dans le roman, Rose cherche à détourner Sophie d'Yves, lui cite deux marins de leurs connaissances (« Je vous dis que les marins sont tous les mêmes ») qui ne rêvent que de la mer quand ils sont à terre, s'enivrent et mettent les leurs à la porte de la maison. De désespoir, les femmes sombrent aussi dans la boisson.

Mais les marins ne sont pas les seuls qui boivent. Ainsi le sacristain-tailleur est renvoyé pour ivresse à un enterrement et il ne met plus les pieds à l'église tandis que le postillon-facteur, de Tréguier à Lannion où Sophie se rend aux obsèques d'un oncle, s'arrête à chaque hameau devant le débit de boissons et boit une bolée (de cidre).

Plus tard les relations se tendent entre la famille de Sophie, les Kerguenou, et celle d'Yves, les Le Mevel. Marianne la bonne des Le Mevel est de cœur avec ses patrons. Fortement éméchée, elle rencontre à la boulangerie Rose qui la salue poliment : « Et voici que Marianne [146] se met à l'insulter, assouvissant sans doute, grâce au vin, un vieux désir de vengeance. »

Tombé d'un toit un jour d'abstinence exceptionnelle, Émile, qui est aussi charpentier, s'en tire et cesse de boire. S'ensuit un état de semi-hébétude. Le malheureux reste à observer des mouches attirées par un morceau de sucre qui les piégera. « Il est gentil comme un enfant »... Le dimanche, il va se promener avec ses femmes comme un grand garçon demeuré et Rose ne se plaint pas trop car, dit-elle, « il buvait plus d'argent qu'il n'en gagnait ». Il est devenu indifférent à ses anciens compagnons de beuverie autant qu'au « beau vice » qu'il partageait avec eux. En promenade avec ses femmes (Rose et Sophie), il regarde ses copains jouer aux boules en souriant, béat. Quant à Sophie qui les regarde aussi, elle se sent avec gêne cependant « une petite âme exotique » auprès de ces compatriotes, « cerveaux lourds de cidre et de vin, aliénés à leur plaisir rampant ».

Un beau jour, chez Émile, « un miracle se produit, sa passion lui est remontée intacte et sa tête du même coup s'est remise en place. La grâce totale. Il recommence de boire, de se tuer, de se porter bien et de ne plus tomber des échelles ». Il n'y aura pas d'autre rémission. Le mal s'aggravera inexorablement. Émile mourra non sans avoir demandé et vu un prêtre, retrouvé ses souvenirs de première communion mais aussi « ses cuites sensationnelles, ses mille stations à toute heure du jour dans les petits cafés de la ville et de la campagne avec les amateurs du lent suicide vert, rouge ou jaune ». L'inévitable intersigne est survenu : son portrait tombé du mur, ficelle rompue, et ses derniers mots : Rose, Sophie.

Nous savons maintenant que, à jeun, Émile était un enfant qui trouvait sa vie, sa simple vie insipide et incolore et cherchait à lui donner du goût et des couleurs, au risque d'en mourir. Comment Rose, l'intraitable, l'aurait-elle [147] compris ? Pollès dit que c'est une petite vie qui s'est tuée à vouloir être plus grande qu'une vie d'homme et, quand Rose regrette ses colères et s'attendrit en évoquant son époux défunt, il assure qu'imaginer une vie où il n'aurait pas bu c'est l'imaginer mort puisque la boisson était sa vie.

Émile parti, le tête-à-tête Rose-Sophie occupe plus que jamais le devant de la scène, d'autant plus qu'Yves, l'amoureux quelque peu transi, est physiquement absent la plupart du temps puisqu'il navigue.

Rose ne brusque jamais sa fille ni ne la rudoie, encore moins la rabrouerait-elle. Elle n'hésiterait pas s'il le fallait à donner sa vie pour la sauver et pratique à son égard un dévouement de tous les instants. La possessivité qu'elle manifeste envers elle, bien qu'exprimée avec une apparente modération n'en est que plus implacable. De plus, elle est sélective et ne concerne que les soupirants susceptibles de « la marier » et de la lui arracher. Le risque est d'autant plus grand que sa fille est jolie. Sophie peut bien aller quand elle veut chez ses cousins et cousines de la campagne, Rose ne trouve rien à y redire.

Sophie, quant à elle, ne contredit jamais sa mère ou presque jamais. Quand elle a des objections à lui opposer, c'est toujours en contournant l'obstacle. Les deux femmes se vouvoient. Le vouvoiement familial était en basse Bretagne d'usage courant. Sophie a revu Yves qui, dit-on, fréquenterait Valérie. Leur rencontre et leur conversation ont été cérémonieuses, un peu guindées. En langage technique, on parlerait à ce sujet d'« inhibition ». Maisondieu a montré combien ce type de comportement s'observe souvent en Bretagne [[53]](#footnote-53), et il relie cette « anthropophobie » [148] à la culture de honte de ce pays. Le même auteur établit également une relation entre ces anthropophobies et le fréquent recours à l'alcool comme déshinibiteur. Chez Yves et Sophie, ce ne sera pas le cas. Yves a plu à Sophie et elle commence à rêver à ce beau capitaine de navire, qui affronte les océans et leurs terribles tempêtes. Elle souhaiterait avoir l'accord de sa mère avant d'en rêver davantage et sollicite son avis avec pudeur et discrétion. Rose n'a pas une mauvaise opinion d'Yves, qui ne boit pas et n'est pas dépensier mais... voici la réticence qui transparaît et rapidement s'affiche : « le docteur dit que vous êtes faible, ma petite fille. Il vaudrait mieux ne pas vous marier trop tôt, ne pas risquer d'avoir des enfants tout de suite ». Sophie : « Et mes amies ? » Rose : « elles étaient plus fortes que vous » et pour terminer : « vous avez donc hâte de perdre votre santé et de quitter votre mère » et ce disant, son visage se décompose. Par ses paroles, Rose insinue dans l'esprit de sa fille que la quitter serait dangereux pour elle-même et comme l'argument ne paraît pas porter suffisamment, l'expression de son visage lui fait comprendre que quitter sa mère serait la tuer. Ainsi, dans un premier temps, Rose dévalorise sa fille et, dans un second temps, elle la culpabilise. Il y a chez la mère une part de chantage et de mise en scène. Ils n'ont cependant d'efficacité que si la destinataire s'y laisse prendre.

Sans attendre, Tréguier et ses commères brûlent les étapes et bruissent de la rumeur du prochain mariage de Sophie et d'Yves. Sophie a dansé avec Yves aux régates. Heurtée par les frères sourds-muets ivres, elle est tombée dans les bras d'Yves qui lui a donné un baiser. Sophie est amoureuse. Elle est légère, elle chante et surtout, elle qu'il fallait constamment prier, voire forcer, pour qu'elle mange, maintenant dévore « un peu de tout, du sucré, du salé, du léger, du consistant, sans injonctions ni menaces ».

[149]

Un peu plus tard, à l'occasion d'un mariage qui réunit les deux familles, Yves propose à Sophie de l'épouser dans l'année et de l'emmener avec lui, sur son navire. Elle va dire oui quand elle rencontre le regard de sa mère, qui est à l'autre bout de la table et qui lui paraît si triste, si malheureuse, si faible. Elle ment effrontément en invoquant la mauvaise santé de sa mère, qui est forte comme un cheval. Yves, déçu, n'insiste pas. Dès lors, la relation entre les jeunes gens ira déclinant avant de s'interrompre. C'est à partir de cette scène charnière que tout bascule et que la tristesse, puis le désespoir s'empareront de Sophie jusqu'à la détruire.

Il est clair que le problème vient maintenant moins de la mère que de sa fille. Celle-ci est désormais bien conditionnée pour agir selon le désir de sa mère plus que selon le sien. Yves reparti en mer, Rose, ragaillardie par son départ, veille néanmoins au grain car Sophie est jolie, charmante, et ce ne sont pas les soupirants qui manquent. Un commis de perception très timide qui lui déclare sa flamme par des poèmes et qu'elle trouve un peu ridicule, un commis voyageur méridional beau parleur qui lui paraît trop entreprenant, le bijoutier d'à côté qui souffre de strabisme. Seul le prince charmant lointain, inatteignable, la fait rêver. Pour chasser Yves de l'esprit de sa fille, Rose ne perd pas une occasion d'enfoncer le clou. Les marins boivent, dit-elle, ils sont jaloux, souvent ils meurent au loin. Et si Sophie s'entête : « Vous êtes donc bien fatiguée de vivre avec votre mère. Quand vous reviendrez [de voyage avec Yves], on vous dira que votre mère est morte. » Avant de battre définitivement en retraite, le beau capitaine, de retour à Tréguier, viendra chez madame Keguenou pour faire sa demande en mariage et Sophie lui dira que sa mère, fatiguée, se repose et ne peut le voir. Quand il sera reçu un peu plus tard par les deux femmes, il ne leur parlera plus que de choses sans importance.

[150]

De leur côté, les Le Mevel, qui ont opté pour Valérie, plus prestigieuse, éreintent Sophie pour en détourner Yves, qui maintient tout de même sa préférence. Elle n'est pas riche, disent-ils, pas dégourdie, elle est maigre comme un râteau et, surtout, elle n'a pas de santé. Comment seront ses enfants ? Pire encore, on la voit tousser souvent. Ne serait-elle pas poitrinaire ? De fait, le décalage croissant entre les rêveries amoureuses de Sophie, dont Yves est le héros, et les maigres manifestations sentimentales qu'il lui témoigne retentissent fâcheusement sur sa santé. On dirait aujourd'hui qu'elle est déprimée et le symptôme le plus visible est le manque d'appétit, l'anorexie. La vie lui est à charge, elle est rassasiée avant de se mettre à table et Polies dit qu'elle n'aime plus aucune nourriture, même celles qu'elle supporte encore quand les aliments solides lui répugnent. Cette anorexie dépressive, qui survient sur un fond anorexique, semble-t-il habituel et ancien qu'elle aggrave, accentue sa maigreur. Mais le romancier dit aussi qu'elle se réveille avec un poids sur la poitrine et qu'elle tousse. Ce poids, cette oppression sont-ils dus à de l'anxiété ou existe-t-il déjà une difficulté à respirer, une dyspnée liée à une affection pulmonaire en évolution ? L'attitude de sa mère, qui ne cesse de l'infantiliser, entretient son humeur dépressive. Veut-elle offrir une friandise à son filleul, Rose impose aussitôt quelque chose de plus frugal. Mais il y a pire. Critiquant une fois encore les Le Mevel, elle dit à sa fille : « Sophie, comme j'aurais du remords de vous avoir laissée vous marier surtout fragile comme vous êtes » et un peu après : « Vous manque-t-il quelque chose chez votre maman ? » Pollès dit qu'elle parle toujours à sa fille comme lorsqu'elle avait 12 ans. Éternelle petite fille, Sophie ne pourra se passer de sa mère. Tel paraît bien être le calcul, peut-être inconscient, de Rose quand en juin Sophie réagit un peu et lui dit : « Je vois bien que vous ne [151] voulez pas que je me marie. » La réponse tombe : « Quand vous aurez compris que les hommes ne nous font que du mal. » Et Pollès ajoute : « Sûre d'être le plus grand amour, elle ne comprend pas qu'on puisse lui en préférer un autre. » Rose se résignerait bien à accepter le bijoutier voisin qui ne plaît pas à Sophie plutôt qu'un jeune médecin célibataire dont on lui vante les mérites. Voyant sa fille dépérir, elle finirait même par capituler si Yves insistait, mais c'est trop tard. Yves, lui-même soumis à toutes sortes de pressions, peut-être lassé du manque de détermination de Sophie, a maintenant d'autres projets.

Sophie est lasse. Elle reste au lit. Sa mère lui apporte son petit déjeuner et reste devant elle en adoration : « Ce n'est pas votre mari qui vous l'apporterait... Les maris aiment un peu les premiers temps. » Sophie : « Il faut bien se marier, maman, ou se faire bonne sœur. » « Oui, mais les autres sont fortes. Aucune comme vous n'a besoin des soins de votre mère. » Les propos de Rose sont sous-tendus par deux convictions. Sophie mourrait si elle était privée de sa mère et sa mère mourrait si elle était privée d'elle.

Pour Sophie, prise au piège, prisonnière d'une situation qu'elle n'a pas la force d'affronter ni de maîtriser, il n'y a plus d'autre issue que le refuge dans le rêve et, quand le rêve n'agit plus, dans la maladie de l'âme bientôt rejointe par celle du corps qui l'emporte dans la tombe. Henri Pollès ne s'appesantit pas sur les aspects symptomatiques de la tuberculose pulmonaire dont Sophie va mourir. Une aggravation de la toux, des crachements de sang (ou hémoptysies) qui eux aussi s'amplifient, une faiblesse de plus en plus accentuée et, après quelques semaines de souffrance, Sophie quitte ce monde aussi discrètement qu'elle a vécu. Sa mère ne lui survivra guère.

Cette histoire d'amour et de mort, car c'est de cela qu'il s'agit, baignée de poésie d'esprit très celtique mais d'un celtisme christianisé, nous parle d'une jeune fille, [152] dotée sans doute, comme tout être humain, d'une irréductible singularité. Et c'est à cet aspect-là que le lecteur a parfaitement le droit de s'en tenir. Néanmoins il n'est pas interdit, il est même recommandé, à ceux que tenterait l'approfondissement psychologique, de s'interroger sur les caractéristiques bretonnes de la personnalité de Sophie, sa sensibilité, sa vie, sa mort, mais aussi sur celles de son entourage au sens le plus large. Cette étude doit permettre une compréhension élargie du roman de Pollès mais aussi de la psychologie des Bretons et de certaines formes de leur psychopathologie.

À ne considérer dans un premier temps que la famille Kerguenou, nous constatons à l'intérieur du couple une asymétrie qui peut surprendre et qui s'exprime par la domination très affirmée de la femme sur un homme-enfant. Dès la première page du roman, nous avons vu sur la devanture du magasin l'inscription Kerguenou-Dagorn car, nous dit l'auteur, « en Bretagne le nom de jeune fille demeure le plus fréquemment accolé à celui de la femme mariée ». On peut même affirmer que, au moins jusqu'à la dernière guerre, en basse Bretagne, les femmes mariées étaient plus connues sous leur nom de jeune fille que sous celui de leur mari. Toutefois cette coutume égalitaire de bon aloi, qui tranchait avec le patriarcat français et contredisait le statut juridique de mineures des femmes mariées, n'impliquait pas forcément que la condition masculine fût minorée.

Le roman de Pollès nous donne aussi à voir des pères absents lorsqu'on « discute en ville pour désigner la demoiselle la plus parfaite, la plus accomplie à tous égards ; bref quand il s'agit de décerner la palme du charme ». Ce sont les mères qui prennent fait et cause pour leur progéniture, qui se livrent à une guerre acharnée et font tout pour discréditer les concurrentes. De même, quand une dispute survient entre deux demoiselles, les mères se [153] rangent vite du côté de leur fille, puis la lutte monte d'un échelon et c'est entre les mères que le combat continue.

Ce comportement guerrier, passé ici chez les femmes et mères, rappelle celui des chevaliers de la Table ronde qui s'entretuent pour soutenir que celle qui leur plaît est la plus belle et la plus noble.

Si la dominance féminine ne s'accompagne pas forcément de l'alcoolisme de l'époux, force est de constater que cette dominance était (est ?) fréquente en Bretagne et que les abus d'alcool s'y étaient banalisés. Il serait non seulement hasardeux mais injuste et inexact de généraliser. En revanche, ignorer qu'une structure familiale de ce type est grosse de risques psychopathologiques serait se voiler la face. Elle a été décrite en Irlande et chez les Irlando-Américains sous le nom de *momism.* En Bretagne, elle était classiquement signalée dans le milieu maritime. J'ai montré dans d'autres études qu'elle n'était nullement limitée à ce milieu.

Chez Rose, il existe une mauvaise image de l'homme qui va de pair avec la prise de commandement, l'explique peut-être et permet sans doute de la justifier. « Ils ne nous font que du mal » dit-elle. La personnalité de Sophie a quelque chose à voir avec cette structure familiale. La faiblesse du père la laisse, sinon désarmée, au moins mal armée pour résister à sa mère autoritaire et envahissante et aussi pour affronter la brutale réalité de la vie d'où viendra sa propension à la déserter au profit du rêve.

Une éducation religieuse stricte chez les ursulines, dans une Bretagne où la religion est omniprésente, un puritanisme familial implicite conjuguent leur action avec la mise à distance du réel, pour tenir Sophie bien éloignée de tout ce qui concerne la sexualité dans ses aspects banals et crus. Son amour pour Yves est parfaitement éthéré. Henri Pollès, dans la scène de la « collation chantante », évoque dans un style poétique teinté d'ironie ces chansons où [154] l'amour humain semble s'inspirer de l'amour divin des cantiques et d'une tendresse si délicate « qu'il semble qu'elle s'évanouirait en fumée, si la vie la frappait de sa baguette », ces chansons d'amour qui parlent surtout de fiançailles, de bonheur mélancolique, d'embrassement qui n'étreint rien et cependant synonyme de baiser ardent et dont on peut mourir : « toutes idylles exquises ressemblant à de longues agonies à deux, car on ne s'unit vraiment qu'une fois délivré du corps » et plus loin : « Toute cette candeur irréelle auprès de laquelle la réalité lui apparaît comme une mêlée d'ombres grossières et où le doute ne pénètre pas, ne peuvent faire tourner une tête, cela emplit la sienne. » Sophie aspire « à l'amour d'une ombre séraphique ». Elle se complaît dans l'irréel. Le terme « irréel » revient plusieurs fois. Et Pollès de conclure que la pureté est toujours un peu d'un autre monde.

Le visage de Sophie est doux et fin. C'est une âme pure qui ne s'affiche pas telle et dont l'intelligence est avant tout celle du cœur. Elle est bretonne, ô combien ! dit Pollès, et « trop attirée par les choses purement françaises pour n'être pas tentée de trahir son pays ». Non sans en éprouver quelque malaise. Elle est profondément de la même pâte que ses amies trégorroises mais avec probablement quelque chose de différent dans l'agencement de sa personnalité qui la fait se trouver parfois bizarre. À ce sujet, Pollès la qualifie d'exotique. Trégorroise jusqu'aux moelles, elle se distingue de ses « sœurs » par ce grain de rêve qui a poussé en elle et la fait appartenir à un autre monde en même temps qu'au nôtre. Et si ce grain de rêve était le jardin secret du père ?

Son manque de goût pour les nourritures terrestres la différencie de ses amies qui voudraient rivaliser de minceur et de taille fine mais qu'un solide appétit contraint à demander secours à leur corset. À l'inverse, Sophie éprouve pour les plats nourrissants une répulsion, « une [155] sorte d'horreur de la matière » insuffisamment expliquée par « des impératifs de coquetterie » qui se répandent dans la jeunesse. Elle n'aime « enfantinement » que les plats légers, les sucreries, en dépit des injonctions des vieilles dames amies de sa mère qui ne croient, pour vous fabriquer un tempérament solide, qu'aux nourritures consistantes. Sophie, quant à elle, « n'a souci que de l'immatériel ».

Ce dégoût isolé de la nourriture évoque davantage l'anorexie mentale que la dépression. Dans le roman, celle-ci n'apparaît que plus tardivement, liée à la rupture amoureuse. Cette anorexie ancienne oriente vers une opposition à la mère qui contredit l'apparente soumission. Quand chez un patient (ou patiente) elle domine la scène dépressive, égarant parfois le diagnostic, elle a probablement la même signification. Il existe d'ailleurs des formes de passage entre les deux pathologies.

Sophie, faute d'être poète, nous dit encore Pollès, et sans doute faut-il comprendre « poète » au sens plus vaste d'« artiste », restera à mi-chemin du rêve et de la réalité. Elle n'accédera pas au monde enchanté de l'art, se bornera à « idéaliser dangereusement quelques fragments de la réalité ambiante » et « s'exposera à ne connaître du réel que les souffrances que le rêve lui causera ». Et le romancier n'attribue pas cet essoufflement de Sophie dans son ascension vers les hauteurs à l'air raréfié, dit-il, de l'art, à une quelconque incapacité de Sophie, mais à son inculture et à son milieu stérilisé par la coutume, les préjugés, la médiocrité.

Les fragments de réalité à partir desquels Sophie va non pas construire de toute pièce, mais singulièrement étoffer, son roman d'amour, lui seront apportés par Yves. Cet officier de marine marchande, capitaine de navire, est surtout préoccupé de conduire à bon port les marchandises qu'il transporte du Havre en Nouvelle-Calédonie [156] et retour, et de satisfaire son armateur par des voyages aussi rapides qu'il est possible. C'est un homme pourvu de sens pratique, peu porté aux spéculations sans rapport avec son quotidien, qu'il soit en mer ou à terre. En outre, cet homme est de caractère réservé ; il n'aime guère extérioriser ses émotions et ses sentiments. Il est peu expansif. Peu importe qu'il ait été formé par l'enseignement laïc ou catholique car dans la Bretagne de cette époque, si les idéologies s'opposaient, les valeurs ne différaient guère. Les uns et les autres avaient les mêmes exigences et pouvaient générer les mêmes inhibitions.

Nous verrons chez Sophie une aptitude très développée à s'illusionner, à s'aveugler, à méconnaître le caractère d'Yves et sa personnalité, combien il est peu susceptible de lui apporter, au plan affectif, ce à quoi elle aspire. Comme c'est souvent le cas, le « choix d'objet » par une femme d'un marin, presque toujours absent, peut bien avoir pour raison profonde le désir de maintenir intacte l'idéalisation et de se tenir à distance du choc du réel. La persistance envers et contre tout chez Sophie de ce choix qui s'est avéré déraisonnable, son refus ou son impossibilité de prendre un autre homme pour mari sans que, pour autant, elle ait accepté son célibat viennent à l'appui d'une telle interprétation. Et le romancier de nous dire : « Ah ! Comme l'absent presque aussi peu réel qu'une ombre cependant, est là, solidement plantée sur la même terre que nous. Quand c'est un absent bien-aimé... »

Lorsque Sophie a presque perdu espoir de garder Yves, surgit la tentation d'autres réponses que la dépression ; celle d'« être mauvaise ». Elle pourrait par exemple aller prier saint Yves-de-la-Vérité [[54]](#footnote-54) pour demander justice, [157] en l'occurrence la mort de sa rivale ou celle d'Yves, puisque c'est lui le coupable. À côté de la réponse agressive, pourquoi pas celle du dévergondage ? Suivre l'exemple de cette fille de Tréguier « qui s'est donnée à un ouvrier de son père dans les copeaux de l'atelier et qui porte son ventre comme la glorieuse conquête de son amour, comme un conscrit son tambour ». Ce ne sont que velléités vite chassées de son esprit envahi par l'indifférence à tout. Elle ne croit plus, ne rêve plus, n'aime plus rien ni personne, même pas le petit Gabriel son filleul, dont elle aimait s'occuper et à qui elle portait un amour quasi maternel. Elle devient irritable. Ensuite, sa foi chrétienne aidant (elle prie et dit à Dieu « que votre volonté soit faite »), elle redevient aimante et charitable. C'est à ce moment que sa tuberculose pulmonaire, jusque-là discrète, va se mettre à flamber.

Sophie ne manque pas de lucidité. Elle sait et se dit que si sa mère ne l'avait emprisonnée dans son égoïsme monstrueux, elle serait en pleine lune de miel avec Yves. C'est elle qui la tue. Elle l'a faite timide pour la garder dans son ombre, jalouse de la voir aimée, elle qui ne fut que mariée (mais pas aimée).

Sophie meurt aussi écrasée par le poids de la coutume, de la tradition, des préjugés. Pollès y revient à plusieurs reprises. Les Trégorrois « tiennent trop à respecter la coutume pour contracter les habitudes des vrais vivants ». Ce qui entoure la mort est sévèrement codifié et aucune entorse n'est envisageable. Non seulement le mariage ne peut avoir lieu après la mort du père de Sophie, mais le capitaine doit repartir sans avoir revu seul à seule sa presque promise, parce qu'elle est en grand deuil.

Mais bien plus destructeurs que la coutume sont la somme accablante des préjugés et le contrôle moral mutuel qui étouffent la ville. La femme parfaite est celle dont on n'a rien à dire. L'homme parfait se définit non par ses [158] qualités mais par l'absence de défauts. Sont bannis, selon foliés, le goût, la nuance, l'originalité, l'imagination. Tout ce qui sort de l'ordinaire est critiqué. Restent les cancans pour sortir de l'ennui, les insinuations malveillantes, les propos méchants, envieux ou jaloux. Sophie, délaissée par Yves, sera déconsidérée et maltraitée dans les conversations d'autant plus qu'à cette époque la tuberculose, qui fait des ravages, et fait peur, est aussi une maladie honteuse. Et l'on peut dire que Sophie meurt aussi de honte d'être tuberculeuse, ce que foliés, d'ailleurs, ne dit pas, mais également de honte d'être une fiancée délaissée, moquée et peut-être méprisée car dans ce pays de culture de honte qu'est la Bretagne, la honte peut causer des drames. La tuberculose accroît peut-être sa honte mais elle met radicalement fin à l'atteinte narcissique qui la mine.

Le roman de foliés, chef-d'œuvre littéraire, est aussi un précieux document ethnographique sur la vie quotidienne, les mœurs, les coutumes et les fêtes, notamment religieuses, de la basse Bretagne de la fin du XIXe siècle, far ailleurs, l'intérêt ethnopsychiatrique de son ouvrage a été ici largement souligné. En revanche, au plan psychologique, le portrait peu flatteur qu'il brosse des Bretons est exagérément sévère, en tout cas incomplet. Sophie, personnage angélique, est la seule qui trouve grâce à ses yeux. En ville, on l'a vu, on ne trouve que jalousie, médisance, méchanceté, médiocrité et la peinture des campagnes, haute en couleur est tout aussi cruelle sinon plus quand elle les montre peuplées de rustres à demi sauvages. Rien n'est dit du courage des Bretons, de leur abnégation, de l'entraide qu'ils s'apportent spontanément les uns aux autres, de leur pudeur dans l'expression de leurs sentiments, de leur fréquent désintéressement, foliés, Trégorrois devenu Nantais, au regard aigu mais sélectif, n'aurait-il pas jeté sur le petit peuple de Tréguier et ses environs le regard plutôt dédaigneux de l'habitant [159] de la grande ville appartenant à la classe aisée ? Dans la Nantes de l'époque, les Bas-Bretons étaient surtout des « travailleurs émigrés », le plus souvent pauvres et méprisés.

Il y a d'autres sujets d'agacement à la lecture du livre. L'auteur abuse des diminutifs des prénoms et en fait un usage déformé. Ses jeunes Trégorroises et les moins jeunes sont souvent affublées de ridicules Rosec, Helenec, Monnec, Magnitec. Plus gravement dépréciatrice est la transcription qu'il adopte du langage d'une population encore très généralement bretonnante. Une partie des habitants ne connaissait que le breton. Une autre partie, notamment en ville, s'exprimait en français, sans ignorer le plus souvent le breton. Il y avait enfin une troisième catégorie, habituellement et préférentiellement brittophone, mais comprenant le français et s'exprimant plus ou moins aisément dans cette langue, hésitant à l'employer. C'est chez eux que la syntaxe bretonne infiltrait le plus souvent la langue française. Dans *Le Cheval d'orgueil,* Pierre-Jakez Hélias avait introduit avec modération dans les dialogues des bretonnismes qui donnaient une certaine saveur à son texte. Pollès généralise le procédé et le lecteur se demande chez quelle tribu il est tombé. La plupart des indigènes pratique un galimatias fait de français à la sauce bretonne, ce qui accentue pour le lecteur l'identité négative des Bretons.

Ces faiblesses n'ont pas empêché Pollès de mettre le doigt sur des aspects psychologiques, culturels et psychiatriques identiques à ceux qui apparaissent dans d'autres textes littéraires et qui ont pu être confirmés par des études de terrain. Pour le psychologue et le psychiatre qui souhaitent donner à l'environnement socioculturel toute l'importance qu'il mérite, et qu'on lui attribue, *Sophie de Tréguier* demeure un document d'un grand intérêt.

[160]

[161]

**Ethnopsychiatrie en Bretagne.***Nouvelles études*

Paranoïa
et ethnopsychiatrie

À propos des
Mémoires d’un paysan
bas-breton

[Retour à la table des matières](#tdm)

[161]

Il y a un quart de siècle, *Le Cheval d'orgueil* de Pierre-Jakez Hélias, dans la fameuse collection « Terre humaine », surprenait le monde de l'édition et probablement son auteur par son phénoménal succès et ses records de vente. Les lecteurs innombrables se passionnèrent pour la vie des paysans bretons du pays bigouden telle qu'elle se déroulait encore après la Grande Guerre (1914-1918) et pour les valeurs auxquelles ces immémoriaux demeuraient attachés. Les Français, disait-on, agglutinés depuis peu dans les villes, gardaient la nostalgie de la glèbe qui collait encore à leurs souliers. C'est ce qui les avait faits se précipiter sur ce récit d'une authentique fraîcheur, agrémenté de la touche exotique armoricaine.

Cependant, peu après, Xavier Grall, Breton lui aussi, mais visionnaire et révolté, apportait la note dissonante au concert des louanges. Le poète, qui s'était cabré à la lecture du best-seller, fit savoir dans un ouvrage qui ravit les uns et navra les autres que cet équidé prétendument d'orgueil n'était en fait qu'un « cheval couché », puisqu'il s'accommodait d'une Bretagne embaumée et descendue [162] dans un tombeau qui pour être somptueux n'en était pas moins monument funéraire.

Hélias et Grall nous ont quittés, mais demeurent présents par leur œuvre qui, chacune à sa façon, porte témoignage d'un amour du pays qu'ils transmettent aux générations nouvelles.

Et voici que plus récemment un nouveau phénomène éditorial a rappelé celui qui vient d'être évoqué. Signe des temps, c'est en terre bretonne que se trouve l'éditeur et non plus à Paris. L'envol du livre est de moindre ampleur que celui du *Cheval d'orgueil* mais tout de même impressionnant puisque les ventes de ces *Mémoires d'un paysan bas-breton* ont atteint les 300 000 exemplaires auxquels s'ajoutent maintenant les livres de poche.

Le paysan bas-breton du xixe siècle dont les *Mémoires* nous sont présentés est un personnage hors série, une nature, un tempérament, également un écorché vif, un imprécateur a-t-on dit, revenu au pays après quatorze ans d'armée et, bien que demeuré Breton jusqu'aux moelles, désormais en opposition radicale, en rupture sans appel avec la très traditionnelle, très catholique et très pauvre Bretagne. Le choc sera frontal, car l'intraitable Déguignet — c'est le nom du paysan —, devenu fanatiquement anticlérical et socialisant, voire anarchisant, ne concède rien, n'admet aucun accommodement. Il faut dire que de l'autre côté ce n'est pas la souplesse qui prévaut ; le caractère du pays ne s'y prête guère. Et ce sera pour notre insurgé la progressive descente en enfer social associée aux désordres de l'esprit, tempérée toutefois par l'effet cathartique de la rédaction des *Mémoires.* Rappelons que *L'Histoire de ma vie* est la forme écourtée (500 pages) de *Mémoires* plus abondants, publiés ultérieurement dans leur intégralité (900 pages).

Rédigés dans les années 1890 dans des conditions matérielles misérables, publiés en minime partie dans *La* [163] *Revue de Paris* en 1904, oubliés, enfouis pendant presque un siècle dans des souvenirs de famille, déterrés récemment par chance et surtout par vouloir, grâce aux défenseurs du patrimoine, ces *Mémoires* ont suscité l'intérêt, croit-on, par l'image insolite et inaccoutumée qu'ils donnaient d'une Bretagne du xixe siècle, plus souffrante et plus contrastée qu'on ne la voyait généralement, mais aussi et surtout par la personnalité hors du commun de son auteur, conteur né, homme simple, sincère, généreux, qui peut être émouvant ou féroce. Son style toujours alerte devient vif et percutant quand il est emporté par ses indignations, ses colères, ses hantises.

Le but de cette étude est d'abord de rappeler qui était Déguignet et de le situer en son temps, puis d'approfondir la pathologie mentale dont il a souffert, d'en chercher l'origine et d'en suivre le cheminement et enfin de montrer que les formes et les couleurs de cette pathologie sont inséparables de la socioculture qui l'enveloppait. J'aimerais cependant aller plus loin et, après avoir relié la pathologie de Déguignet au heurt d'une personnalité et d'un contexte socioculturel, montrer que la genèse de cette personnalité elle-même n'était pas étrangère à la socioculture bretonne.

Déguignet, son destin et son temps

Dans ses *Mémoires,* Déguignet a retranscrit intégralement le texte de nombreuses lettres, parfois fort longues, qu'il adressait à des hommes politiques locaux, à des journalistes et aussi à des gens envers lesquels il nourrissait des griefs majeurs et des sentiments hostiles. Le ton habituellement brutal, offensif, catégorique devenait dans ces cas incendiaire. Il signait souvent simplement Déguignet mais parfois accompagnait son patronyme des mentions [164] d'ex-mendiant, ex-vacher, ex-militaire et ex-cultivateur. Dans une lettre de novembre 1901 adressée à un sénateur, il ajoute à cette liste : actuellement indigent rue du pont Firmin 17 - Quimper.

Ces cinq précisions identitaires affichées par Déguignet nous révèlent en un raccourci éloquent le tracé de son parcours terrestre. Né misérable, il meurt misérable au terme d'une vie douloureuse et tourmentée. Son intelligence aiguë, son courage, le travail accompli, les connaissances étendues acquises à grand mérite n'ont pas empêché le naufrage. Déguignet, d'une honnêteté sans faille, d'un désintéressement total, est mort convaincu d'avoir été la victime des prêtres, des cléricaux, des riches, pour avoir toujours et partout chéri la Vérité, en fait la sienne, et honni le mensonge, corseté dans son intransigeance, barricadé derrière ses certitudes, sans avoir apparemment jamais songé le moins du monde à se mettre en question, ignorant superbement l'effet boomerang de son propre comportement.

« Ex-mendiant », écrit-il. Dans une Bretagne en plein marasme, ses parents étaient eux-mêmes en grande détresse lors de sa naissance. Petits fermiers finistériens ruinés, sans ressources, ils allaient devoir venir avec leur progéniture trouver refuge dans un taudis quimpérois avant de retourner à la campagne, faute de travail en ville, et se loger dans une chaumière aux environs de Quimper. Les conditions de vie de cette famille sont déplorables. Jean-Marie — c'est le prénom de notre « mémorialiste » — manque plusieurs fois de mourir, ce qu'il advient à un frère et une sœur moins résistants. Dans sa simplicité et sa pudeur, le récit de Déguignet est poignant et navrant : « Je me rappelle, car j'avais alors cinq ans, ces tristes et pâles figures qui n'avaient pas changé en passant de vie à trépas. Je me rappelle avoir vu ma mère ramasser de gros poux sur la tête de ma sœur après sa mort. Mon père [165] et ma mère eurent l'air d'être contents : ils disaient que nous avions deux anges dans le ciel qui prieraient Dieu pour nous. »

Quand il trouve du travail dans les fermes, le père ne rapporte qu'une maigre paye et c'est tout juste si la famille ne meurt pas de faim. Déguignet nous dit que, pendant les trois jours de retraite qui précédaient la communion solennelle, le curé donnait une soupe à midi aux plus indigents et qu'il était du nombre. Il dit aussi qu'il était cité en exemple de savoir et de sagesse, humble et soumis comme il convenait à son état de pauvre mendiant. Jean-Marie va vers ses 10 ans. Enfant chétif, malingre, il inspire de la compassion même en ces temps rudes et prend l'habitude d'aller quêter ici ou là quelque nourriture. L'enfant est intelligent, débrouillard, bientôt fier de rapporter des provisions qui viennent en aide à sa famille, et c'est ainsi qu'il entre peu à peu dans la corporation des mendiants qui avec les vagabonds pullulent alors en Bretagne. L'économie bretonne, essentiellement maritime, est sortie encore plus ruinée que celle des autres pays de France des guerres de la Révolution et de l'Empire. Dans les campagnes, la lande a partout progressé. Les paysans, qui sont le gros de la population, ne trouvent plus de compléments de ressources dans le travail que fournissaient les forges, les mines et surtout l'industrie rurale de la toile. L'artisanat rural est également sinistré. Un tiers de la population est passé de la pauvreté à l'indigence, et il n'y a pas de frontière entre l'indigence et la mendicité qui n'est parfois que passagère. Au milieu du xixe siècle, la Bretagne, « cette Irlande française », apparaît aux voyageurs importunés, dont certains sont illustres, comme une terre de mendiants. Les autorités inquiètes, gênées ou hostiles s'efforcent d'endiguer cette marée de gueux et de vagabonds tant par des lois répressives que par la mise en place d'institutions sociales tels [166] que les hospices et les bureaux de bienfaisance. Mais, dans une Bretagne déjà mal vue du pouvoir central depuis la chouannerie, cette politique échoue, notamment dans la basse Bretagne bretonnante.

Non seulement parce que, dans ce pays surpeuplé de petite propriété et de familles nombreuses dont les enfants ne trouvent pas d'emploi — la grande émigration ne viendra que plus tard —, la misère est partout mais aussi parce qu'ici les mendiants ne sont ni redoutés, ni mal jugés, ni rejetés. Ce peuple a gardé la foi chrétienne des anciens temps et protège « les pauvres de Dieu » qui intercèdent pour ceux qui leur font l'aumône en récitant une prière. Des mendiants accomplissent des pèlerinages auprès de saints bretons non reconnus par Rome, qu'ils implorent ou remercient pour des donateurs empêchés de se déplacer eux-mêmes. Découvert, apprécié, pris en main avec l'accord de sa mère, par une vieille mendiante persuasive, experte en son art, de surcroît gazette locale et à l'occasion *bazhvalanerezh* (entremetteuse de mariage), le jeune Déguignet a appris le métier en cinq semaines.

Dépouillé plusieurs fois par des mendiants voleurs, il est bientôt accompagné par un collègue plus costaud que lui. Il ne tendra pas la main plus de quatre ans. Cet enfant qui grandit préfère travailler plutôt que mendier et commence à rejoindre son père pour des travaux agricoles chaque fois qu'il le peut.

Il souffrait depuis longtemps d'une plaie purulente à la tempe et, malgré la réticence des parents à le soigner qui, dit-il, craignaient que le mal n'aille se loger ailleurs, il entre à l'hospice de Quimper sur les conseils amicaux du maire de sa commune. L'enfant et sa mère qui l'accompagne pleurent en se quittant. Jean-Marie se retrouve dans une grande salle, parmi toutes sortes de malades plus ou moins gravement atteints. Une religieuse lui [167] fait revêtir des « effets d'hospice ». Sa plaie sera d'abord traitée sans succès au nitrate d'argent par le médecin, puis de façon plus efficace puisque la « croûte » enlevée, une énorme quantité de pus est enfin évacuée, ce qui entraîne une rapide guérison. Jean-Marie est en même temps délivré des moqueries que sa plaie provoquait mais il conserve une vilaine et profonde cicatrice. C'est grâce à ce qu'il appelle « cette ouverture » que, dit-il, il a eu toute sa vie « une faculté extraordinaire de compréhension, d'impression et même de conception ».

La suppuration de la plaie et le traitement ont été très douloureux et Déguignet dit à ce sujet qu'il ne s'est pas plaint car, comme durant toute sa vie, il était dur à la souffrance. Il ajoute : « J'ai souvent pleuré en voyant souffrir les autres mais pour mes propres souffrances, jamais. » Nous verrons que s'il était résistant à la douleur physique, il a pleuré plus d'une fois de chagrin.

Jean-Marie ne parlait que le breton et aurait aimé apprendre un peu de français auprès des patients de l'hospice. Déception, il n'aura l'occasion d'entendre que quelques injures en français, glissées dans leur breton par de vieux soldats des guerres napoléoniennes, qui se chamaillaient.

Sorti guéri de l'hospice, Jean-Marie va occuper un emploi de vacher chez le propriétaire qui emploie son père. Cet homme est un riche paysan buveur et tyrannique assez odieux, dont la demeure est un ancien château seigneurial confisqué lors de la Révolution. Déguignet nous décrit la triste condition du vacher comme celle d'un souffre-douleur, servant de défouloir à toute la maisonnée. Cependant, il nous dit aussi que la patronne était bonne et douce ainsi que deux de ses quatre filles (il y a aussi un garçon) qui parfois le rejoignaient dans la grange à foin où il préférait dormir plutôt que sur le grabat plein de vermines qui lui était destiné.

[168]

Néanmoins, la vie de Jean-Marie alors âgé de 14 ans se trouve gâchée par le caractère insupportable de ce patron coléreux qui affiche en permanence un air méchant et, lors des repas pris en commun, précédés et suivis des prières traditionnelles, se répand en propos grossiers et insultants envers tous et plus particulièrement envers lui. Le jeune garçon, très sensible aux reproches injustes, quittait souvent la table sans manger, nous dit-il, et retournait au travail « tremblant de rage ». La patronne venait heureusement lui apporter du pain ou des crêpes et le consolait en lui disant de ne pas prêter attention aux propos insanes de son ivrogne de mari. En revanche, il n'est pas indiqué qu'elle intervenait quand trois de ses enfants injuriaient et frappaient le jeune vacher.

Ayant miraculeusement échappé aux griffes d'un état fébrile aigu survenu après un séjour imprudemment prolongé dans l'eau glacée lors d'un travail agricole dans une prairie inondée, ce qui l'a conduit aux portes de la mort pour la cinquième fois depuis sa naissance, Jean-Marie trouve une place de domestique en second dans une autre ferme. Quelque temps après, il obtient un emploi plus intéressant de vacher dans une ferme modèle. Il est alors âgé de 17 ans. Cette ferme située près de Quimper, à Kermahonec en Kerfeunteun, est dirigée par un professeur d'agriculture qui donne des cours au Likès (lycée) à Quimper. Ce Méridional qui ne sait pas un mot de breton, dit Déguignet, est marié à une Bretonne bretonnante, grâce à qui ce patron peut communiquer avec ses employés qui ne savent pas un mot de français. Le vacher dort dans l'étable car les vaches doivent être surveillées en permanence. Les élèves du Likès viennent chaque semaine pour des travaux pratiques dans cette ferme modèle où l'agriculture pratiquée est plus évoluée que celle des paysans d'alentour, et Jean-Marie apprend beaucoup. Ses patrons ne sont pas de mauvaises gens. Ils sont [169] totalement ralliés au régime impérial et le jeune vacher, malgré les doutes qui commencent à s'insinuer en son esprit en matière de religion, se soumet sans difficulté aux rites des prières du soir, de la messe dominicale et des nombreux exercices religieux obligatoires. Jean-Marie est bien traité, il est convenablement nourri, il n'accomplit pas un travail de force mais il doit être constamment disponible, jour et nuit, dimanches et jours fériés. Il dira que son état de vacher était un esclavage.

Si la personnalité de notre Jean-Marie présente déjà quelques particularités qui seront détaillées ultérieurement, en revanche son histoire n'a pas encore quitté le registre d'une relative banalité. Il en ira différemment à partir de maintenant.

Jean-Marie baigne depuis sa naissance dans l'univers culturel très particulier qu'est encore celui de cette basse Bretagne du milieu du xixe siècle. Non seulement la langue bretonne est presque exclusivement pratiquée et comprise, non seulement les mentalités, les coutumes, les manières de vivre, l'habillement même sont fort différents de ce qu'on trouve ailleurs mais encore les esprits sont gouvernés ici par une foule de croyances qui, par leur naïveté supposée, font sourire les gens éclairés quand ils ne sont pas accablés par l'adhésion spontanée de l'ensemble de la population à toutes sortes de contes, légendes, superstitions à commencer par les formes les plus enfantines de la religion.

En un mot, l'esprit des Lumières n'a pas encore pénétré ces gens qui ne distinguent pas nettement le naturel du surnaturel et continuent à vivre dans un monde enchanté tout imprégné de magie et de poésie. Les fées, les lutins et autres corniquets, les revenants qui, morts d'une mauvaise mort, viennent troubler les passants jusqu'à ce que leur âme ait été convenablement conjurée par des rites et cérémonies, le char nocturne de l'Ankou [170] (la Mort), dont on entend grincer les roues, les lavandières de nuit qui vous entraînent dans une ronde infernale, tous ces personnages vivent en familiarité avec les Bretons des campagnes et des bourgs, ils font partie de leur vie quotidienne. Fabuleux pour les autres, ils sont, pour ceux du pays, presque banals et pour la plupart n'entraînent guère d'interrogations. Il en est de même au sujet des croyances religieuses, d'autant plus que le merveilleux païen et le merveilleux chrétien sont étroitement mêlés. Les saints bretons, d'ailleurs absents du calendrier romain, sont omniprésents sur le terrain, pourrait-on dire. En dehors de quelques zones, principalement côtières, déchristianisées, le catholicisme domine alors la Bretagne ; le clergé nombreux y exerce une influence déterminante. C'est tout à fait le cas dans la région de Quimper où vit Déguignet.

Si la masse de la population admet sans états d'âme ce que la tradition orale lui transmet et ce qui lui est enseigné par l'Église, Jean-Marie est d'un naturel plus raisonneur et, au fur et à mesure qu'il grandit, se trouve tiraillé entre son attachement au monde de son enfance et le désir d'éclaircir certains points mystérieux de la vie, d'en savoir davantage sur des domaines qui échappent au quotidien paysan et, sans doute plus obscurément, d'accéder un jour au monde des « messieurs », si odieux par certains côtés mais si fascinants par d'autres. Dans une Bretagne sous domination politique, administrative, culturelle française, en pays bretonnant où la langue de la quasi-totalité de la population n'a pas droit de cité, il n'y a qu'une voie pour accéder au savoir, éventuellement au pouvoir, c'est de comprendre la langue française, de la parler, de la lire, de l'écrire. De quelque façon, elle aussi participe d'une certaine magie. L'adolescent Déguignet le comprend vite et il n'est pas le seul. Ce qui donne toutefois à sa trajectoire un aspect singulier, c'est le tour de [171] force que sera l'acquisition sans doute imparfaite mais sans maître de la langue prestigieuse par ce jeune vacher analphabète qui a déjà atteint ses 17 ans. Saluons son courage et sa ténacité, car assurément ce ne fut pas facile.

Désormais, la conduite de Jean-Marie est gouvernée par l'idée de s'instruire qui ne le quitte plus et d'abord de lire, et de lire en français. Il cueille au passage des bribes de vocabulaire chez les « étudiants-laboureurs » qui viennent, chaque semaine, du Likès et qu'il entend parler français. Ils laissent aussi des pages d'écriture sur des sujets agricoles, dont quelques-unes s'égarent et qu'il ramasse pour les conserver précieusement. Il ne comprend goutte à ces caractères manuscrits jusqu'au jour où il entre en possession d'un alphabet et commence à les déchiffrer. Malgré les difficultés, il s'obstine et s'acharne à comprendre les lettres puis les mots, même lorsqu'il est aux champs à garder les vaches. Quant à écrire, c'est une autre histoire. Il troue le papier avec son crayon en voulant tracer des a et des b. Il est moins maladroit quand il dessine des lettres sur la terre ou le sable avec son doigt ou son manche de fouet. Il réussit néanmoins à progresser ; son gribouillis prend forme peu à peu.

Le maire de la commune de Kerfeunteun, où se trouve la ferme de Kermahonec, est un voisin qui a pris Jean-Marie en sympathie et lui propose un jour de venir travailler chez lui comme domestique agricole. Jean-Marie accepte, bien qu'il n'ait qu'une idée en tête : s'engager dans l'armée pour voir du pays et surtout s'instruire. Il n'est pas certain d'être accepté pour le service du fait de sa trop petite taille. Après quelques mois passés dans son nouvel emploi, où il peut disposer librement de ses soirées, de ses dimanches, perfectionner son français grâce aux vieux journaux du patron, homme sociable et bienveillant, il réussit à s'engager et quitte son emploi, après la fin des travaux agricoles de l'été, tient-il à préciser pour [172] ne pas passer pour un paresseux. Avant de partir, il va saluer ses père et mère qu'il ne reverra jamais puisqu'ils décéderont le premier en 1856, la seconde en 1857. Puis, se rend à la cathédrale de Quimper où, agenouillé dans un coin, il récite un *pater* et deux *ave* à Notre-Dame-de-Kerdevot qui lui a sauvé deux fois la vie. L'engagé de 20 ans, « timide, presque tremblant, résultat déplorable des habitudes contractées dans la mendicité et la basse domesticité », dit-il, haut de 1 m 57 à la toise, entreprend de rejoindre à pied son régiment, le 37e de ligne à Lorient, et verse des larmes en s'éloignant de Quimper. Après une étape de nuit à Quimperlé, à 48 kilomètres de Quimper, le marcheur intrépide franchit le lendemain encore 20 kilomètres pour arriver à Lorient. Il se souvient de ce que lui a dit Robic, un vieux soldat. S'il n'entrait pas propre à la caserne, il serait traité de « sale Breton ». Aussi se lave-t-il les mains, le visage, les jambes, les pieds mais, avant d'entrer, observe les recrues à l'exercice et voit que plusieurs soldats sont poussés, secoués par les épaules, reçoivent des coups de crosse sur leurs pieds mal disposés ou sont saisis par le nez pour qu'ils tournent la tête dans la bonne direction. Robic ne lui disait-il pas que les instructeurs sont méchants et brutaux, surtout avec les Bretons car ceux-ci ne comprennent pas les ordres ? Son appréhension croît et il frissonne en pénétrant dans la caserne. La première nuit sur un lit est exécrable, d'autant plus qu'il n'a jamais dormi dans un lit (si ce n'est un lit-clos). Le lendemain matin, il est prêt le premier et, s'il est rassuré de se voir apprécié par ses camarades auxquels il a offert à boire grâce à ses petites économies, il redoute, en revanche, lors des premiers exercices d'avoir affaire à des instructeurs qui seraient des brutes grossières car il est très sensible à ce genre de mauvais traitement, précise-t-il. Ce ne sont pas les brutalités ni les insultes qui lui font peur mais la quasi-certitude [173] que, passé un certain seuil, il ne pourra s'interdire d'y répondre.

Déguignet a été incorporé le 23 août 1854. La guerre de Crimée commence en septembre et le 37e de ligne quitte Lorient à pied, le 1er janvier 1855, pour rejoindre Sébastopol. Jugé trop chétif, Déguignet a dû insister pour partir. Le temps est affreux. Il arrive couvert de boue à Rennes. Il est logé chez de riches bourgeois qui le traitent bien et l'accueillent à leur table, ce qui l'intimide beaucoup.

Le régiment doit rejoindre Lyon par étapes successives. Déguignet se décrit sous l'uniforme comme « si petit, si jeune et l'air timide ». Ailleurs il dit qu'il avait « une figure d'enfant timide » et qu'il était toujours plus à l'aise chez les ouvriers et les paysans que chez les riches.

Le régiment a rejoint Lyon, où il est stationné. Le maréchal de Castellane qui avait fait les campagnes du premier Empire a été rappelé au service par Napoléon III et nommé gouverneur de cette ville. Déguignet le décrit comme un tyran extravagant et féroce. Les soldats qui vont partir pour Sébastopol sont, dit Déguignet, traités comme des chiens. Il fait une description surréaliste de la messe militaire dominicale obligatoire et relate aussi la dégradation de cinquante-sept militaires.

L'anticléricalisme intense de Déguignet infiltre tout le récit, mais nous voyons que, lorsqu'il avait une permission de sortie le dimanche durant son séjour à Lyon, il allait à la messe pour les soldats à l'église de l'hôpital de la Charité. À cette époque, il n'avait pas encore 21 ans.

Il fallait des soldats pour la guerre de Crimée. Aussi, à partir de 1855, allait fonctionner un système de rengagement de sept ans doté d'une forte prime, versée même à ceux qui se rengageaient sans avoir fini leur temps. Autour du camp de Sathonay, à quelques kilomètres de Lyon, s'étaient installés de nombreux cafés-restaurants où les militaires trouvaient à dépenser leur argent en [174] compagnie des innombrables prostituées habituées du camp. On vit alors se multiplier les suicides de soldats rengagés, dont la prime s'était envolée et qui avaient, pour perspective, sept nouvelles années de service qui les désespéraient. Un jour, dans le baraquement où logeait Déguignet, furent trouvés morts trois soldats qui s'étaient suicidés ensemble en se tirant une balle dans la tête. C'est peut-être à la suite de ce suicide pluriel, suivi d'une vive émotion et d'agitation dans les troupes, que le système de rengagement fut revu.

Après deux mois au camp de Sathonay vient le départ des volontaires pour Sébastopol. Déguignet dit qu'il fut le premier à s'inscrire. Le trajet de Lyon à Marseille s'est fait en train, ce qui était encore une nouveauté pour notre Breton. Le voyage fut harassant pour la troupe. Les malheureux étaient entassés comme des sardines dans une boîte. À Marseille, deux navires anglais les attendent, l'un à vapeur, l'autre à voile. Le 37e de ligne embarque sur le navire à voiles tiré par le vapeur, puis c'est l'appareillage. Déguignet porte un jugement des plus favorables sur les marins anglais, qui se comportent de façon parfaite envers les soldats français. Au cours de ce voyage par mer, qui est encore une première pour lui, il aperçoit au passage les côtes de la Sicile, avant l'arrivée à Malte. Au départ de Malte, où, dit-il, on entendait toutes les langues sauf le breton, ce faillit être le drame. Une ancre accroche le fond, les câbles cassent, le navire tangue dangereusement, les hommes sont projetés d'un bord à l'autre. Tout finit par rentrer dans l'ordre mais un marin a perdu la vie. Du fait de cet incident, la suite de la traversée sera moins sereine. Avant la vision féerique qu'offrira l'approche de Constantinople, Déguignet apercevra Athènes puis Smyrne (l'actuelle Izmir en Turquie), « villes célèbres, dit-il, et qui pourtant ne me disaient rien à moi, pauvre sot Breton ». Après le passage du Bosphore, [175] les voici en mer Noire où il y a gros temps. Il est maintenant aguerri et n'a plus peur de rien, dit-il, ce qui n'est pas le cas de ses camarades, qui le prennent pourtant pour un enfant. C'est aussi l'avis de son capitaine, lequel n'hésite pas à proclamer que ce n'est pas avec des gamins comme ça qu'on prendra Sébastopol. C'est enfin l'arrivée et le débarquement des Français à Kamiech, surnommée Filouville, près de Sébastopol.

Peu après, le général Pélissier, qui commande une armée française mal équipée, lance l'offensive finale contre la célèbre forteresse de Malakoff, clef de Sébastopol. Déguignet, dont c'est le baptême du feu, songe avec nostalgie que ce deuxième dimanche de septembre est le jour du pardon de Notre-Dame-de-Kerdevot près de Quimper, belle fête religieuse et profane aussi. Il pense à ses anciens camarades qui vont boire du cidre et danser tandis que, à mille lieues de son pays natal, il va au massacre et peut-être à la mort : « Quoique beaucoup attiédi, dit-il, dans ma ferveur religieuse, je pensai tout de même que peut-être cette bonne dame me protégerait encore dans les terribles éventualités qui se préparaient. » Sans doute se demande-t-il ce qu'en fin de compte il était venu faire dans cette galère. Mais ses états d'âme se dissipent.

En seconde ligne, néanmoins sous la mitraille et les bombes, il part bravement à l'attaque de la tour Malakoff. Il y a des morts et des blessés partout mais les assaillants français, anglais et piémontais continuent d'avancer. Tout à coup les clairons sonnent la charge et Déguignet, dont le cœur bat à tout rompre, voit la première ligne monter à l'assaut. Un peu plus tard, il entend un hourra formidable et voit le drapeau tricolore flotter au sommet de la tour. La bataille est gagnée.

Après la victoire de Sébastopol, la guerre dure encore quelques semaines durant lesquelles les Français donnent la chasse aux Russes, qui ne paraissent plus [176] très désireux de se battre. La logistique est défaillante, la nourriture infecte ou très insuffisante. Les marches se succèdent jusqu'à épuisement complet des troupes, officiers et soldats laissés dans l'ignorance absolue du but de ces mouvements et de leur destination, traités comme des toupies : « Vraiment on se fichait de nous », note Déguignet. Les soldats français regrettent d'ailleurs de faire la guerre aux Russes, qu'ils trouvent sympathiques à l'inverse de ce qu'ils ressentent vis-à-vis des Anglais et des Turcs leurs alliés. Dans la plaine d'Aïbar, au nord de Sébastopol, notre Breton a soudain l'impression de se trouver dans son pays. « Les champs, les prés, la terre et les pierres étaient aussi les mêmes. [...] J'éprouvais un réel plaisir à contempler cette nature qui me rappelait à tout moment ma vieille Bretagne. » La ressemblance est frappante au point que partout il voit « des chênes, des bouleaux, du genêt, de la fougère, des sources et des épines, en tout semblables à ceux de [ma] commune ». Plus au nord, des montagnes rocheuses le laissent stupéfait : « Pour le coup je me trouvais de retour en mon pays ou mon pays était venu là. Ces montagnes, ces rochers, ces bois étaient absolument les mêmes que ceux de Stang Odet en Ergué-Gabéric. »

Les combats terminés, ce sont maintenant les épidémies qui provoquent leurs ravages. La dysenterie, le typhus mais aussi le scorbut déciment les armées mal vêtues et mal nourries. Le service de santé inefficace est complètement débordé. Déguignet est frappé à son tour. Mêlé à des contagieux mourants, il échappe miraculeusement à la mort. Il note que ceux qui guérissent sont la plupart du temps les plus jeunes. Au pavillon des convalescents, il se lie d'amitié avec un caporal de son âge qui se trouve être un ancien séminariste des environs de Rennes : « Nous étions donc un peu compatriotes », dit-il à propos de ce Breton gallo dont le français châtié, la [177] bonne éducation et l'aisance financière vont produire sur lui une impression d'autant plus forte que ce garçon, séduit par son intelligence, sa vivacité d'esprit et sa soif de savoir, entreprend de lui donner des leçons de français, de mathématiques, d'histoire et aussi de sciences naturelles, ce qu'il « apprécie plus que tout ». Celui qui devient son mentor ne lui cache pas l'hostilité sans nuances qu'il éprouve désormais pour la religion dont il ne pense rien de bon.

Lors d'une promenade avec son copain dans Sébastopol en ruines, ils pénètrent dans une humble maison à demi détruite et Déguignet y découvre des meubles et ustensiles de cuisine et même des crêpes et du pain noir, ce qui ne manque pas de lui rappeler sa Bretagne natale. Il en fait la remarque à son compagnon et maître d'école, lequel répond qu'il n'y a là rien d'étonnant, « les Tartares et les Bretons étant encore un peu à l'état primitif, au début de la civilisation. Or la civilisation a partout commencé par les mêmes instruments, en pierre, en bois, les habits de peaux de bêtes et d'écorces d'arbres, beaucoup de peuplades en sont encore là, d'autres à peine sorties ».

Cette belle camaraderie se termine assez tristement pour Déguignet. Son copain part chez les zouaves où il sera fourrier et le Bas-Breton découvre que l'amitié était à sens unique. L'autre ne l'avait fréquenté que faute de mieux. Il l'avait instruit pour se distraire et lui demande même, s'il vient à parler de lui, de ne mentionner ni son nom ni son lieu d'origine. Déguignet, qui ne l'a jamais revu, comprend qu'en Bretagne son copain aurait honte de se montrer en sa compagnie. Il lui demeure néanmoins reconnaissant pour l'enseignement reçu.

Un peu plus tard, il sera, avec d'autres convalescents, expédié par mer à Constantinople, qui, vue de plus près le déçoit. Il visite la ville en compagnie d'un nouveau [178] camarade, plus simple que le précédent, et tous deux font la connaissance d'un riche marchand arménien (chrétien) qui leur propose de leur offrir un pèlerinage à Jérusalem. Sur le navire qui les y emmène se trouvent des pèlerins russes : « Ils étaient mal habillés, dit Déguignet, malpropres, avec des cheveux longs et crasseux. Si les hommes eussent porté des chapeaux à larges bords, je les aurais pris pour des Bretons des montagnes d'Arez. » Du récit du séjour à Jérusalem, rédigé bien des années après qu'il a eu lieu, noyé dans l'horreur du christianisme éprouvée par Déguignet vieilli et exprimée par un discours presque comique à force d'outrance (dont le caractère pathologique sera discuté plus loin), il faut retenir que nos deux pèlerins militaires furent royalement traités par le riche Arménien et qu'à deux reprises au moins ils participèrent à de fabuleuses agapes. Déguignet aurait préféré, dit-il, une table plus frugale et il ne cache pas que, « pauvre paysan d'Occident », il était mal à l'aise devant le faste oriental, les politesses de ses hôtes et leur hospitalité très ritualisée.

Le lecteur du récit de la visite des lieux saints, éberlué puis assommé par le déferlement et les trombes antichrétiennes, éprouve enfin un bref instant de répit quand, dans une chapelle du saint Sépulcre, Déguignet voit, dit-il, « un christ, assez vilain, un saint Jean et une Mater Dolorosa, ressemblant parfaitement et placés dans les mêmes postures que ceux [qu'il avait] vus si souvent dans l'église d'Ergué-Gabéric où [il avait] fait [sa] première communion ». Il lui faut retrouver partout la Bretagne qui probablement lui manque.

Ensuite ce sera le retour en France, le débarquement à Marseille puis la caserne à Montélimar où il reçoit la médaille de Crimée, décernée au nom de la reine Victoria aux soldats français débarqués avant la prise de Sébastopol.

[179]

Après Montélimar, il est en garnison à Privas. Déguignet a maintenant 22 ans. Ses supérieurs ont remarqué ses connaissances en divers domaines et il est question de le nommer caporal. Mais il doute de lui. Il ne sait pas assez le français et « il n'a l'habitude ni le tempérament de commander ». De plus, son livret militaire, qui porte toujours la mention « ne sait ni lire ni écrire », le stigmatise à ses propres yeux [[55]](#footnote-55). Le capitaine qui l'a convoqué passe outre ses scrupules et le fait nommer caporal. En même temps, sachant qu'il a envoyé dix francs à sa mère, il lui fait remettre la même somme.

Nous découvrons qu'en dépit de son humilité Déguignet est tout de même fier de cette promotion qui, quarante ans plus tard, lui paraîtra bien modeste et nous apprenons par la même occasion que, par suite d'une erreur commise sur le registre d'état-civil, il a accompli toute sa carrière militaire sous le nom de Déguines. À propos de l'identité bretonne, on a parlé d'identité niée chez Déguignet, la dépossession s'est étendue jusqu'à son identité patronymique.

Grâce aux appréciations très favorables de deux capitaines, le nouveau promu intègre, sans protection particulière, ce qui est rare, la troupe d'élite des voltigeurs, qui bénéficie d'un statut privilégié à tous égards mais exige de grandes qualités militaires et morales. Déguignet est caporal d'ordinaire ou provisionnaire, c'est-à-dire qu'il est chargé d'acheter chaque jour les denrées alimentaires nécessaires à sa compagnie. Ce poste de confiance exige, dit-il, une grande honnêteté, et il donne à ce sujet quelques détails sur les pratiques malhonnêtes qui peuvent s'observer dans les régiments mais assure qu'il n'a rien [180] vu de tel dans les troupes d'élite. Il en profite pour exprimer son mépris de l'argent « qui fait commettre tant de crimes et d'infamie dans le monde ». De Lyon, où il est stationné et où sévit toujours le maréchal de Castellane, son régiment part en manœuvres au camp de Châlons.

Napoléon III et l'impératrice Eugénie viennent assister à la fin des manœuvres. Le lecteur d'aujourd'hui est, une nouvelle fois, surpris et choqué par le traitement infligé aux troupes, qui supportent sans broncher l'absence d'informations, les heures de marche sac au dos, les attentes interminables, pour le plaisir du prince.

Après Châlons, le régiment se met en marche pour une destination qui ne lui est révélée que le lendemain. C'est Paris, où il sera logé dans la vieille caserne Popincourt, au faubourg Saint-Antoine.

À Paris, Déguignet va trouver la possibilité de compléter son instruction comme son « professeur » de Sébastopol le lui avait précédemment conseillé. Tandis que ses camarades vont plutôt « aux bastringues des barrières » ou dans les maisons closes, ou voir les singes du Jardin des Plantes, à la rigueur les nus du Louvre, notre sage Breton, assoiffé de savoir, et apparemment peu pris par le service, court les musées, les uns après les autres, fréquente les théâtres les dimanches - les militaires y ont des places gratuites -, suit des cours de physiologie, de physique, de chimie, d'histoire naturelle. Cette chance exceptionnelle d'apprendre est pour lui un vrai bonheur.

Ses activités militaires, quant à elles, donnent l'impression que l'armée est, à Paris, une sorte de bonne à tout faire puisque nous voyons notre caporal non seulement faire le planton ici et là, mais aussi la police des mœurs à Belleville et à Montmartre et même « garder les fous » à Charenton et à Bicêtre !

Le séjour parisien prend fin quand le 26e de ligne auquel appartient Déguignet reçoit l'ordre de partir pour [181] l'Italie où la France, devenue championne de l'unité de ce pays, va soutenir ses alliés italiens et s'affronter à l'Autriche qui occupe la Lombardie-Vénétie. Une pause de quelques jours à Melun permet à Déguignet, toujours aussi studieux, de se familiariser avec une grammaire italienne qu'il s'est procurée dans une librairie tandis que ses camarades se répandent dans les cabarets de la ville.

Embarqués à Toulon (le train les avait conduits jusqu'à Arles d'où ils avaient gagné Toulon à pied par une chaleur torride, c'était à la fin de mai 1859), les Français sont débarqués en Italie à Livourne, où, dit Déguignet, la population leur réserve un accueil délirant, qui se reproduira à Pise, à Lucques, à Pistoïa, à Florence enfin. Des arcs de triomphe sont dressés. Les soldats croulent sous les cadeaux. Les femmes sont les plus enthousiastes.

À Florence, Déguignet s'informe auprès d'un libraire de la situation politique, diplomatique et militaire de l'Italie.

Dans ses mémoires, notre soldat relate sa campagne d'Italie, fertile en événements et découvertes de toutes sortes. Le récit est toujours alerte et plein d'intérêt, néanmoins, et c'est un des problèmes posés par ces mémoires : il est difficile de faire le tri entre les événements tels qu'ils ont été vécus par lui quand il y participait et ce qui est reconstruction à l'aide des connaissances et de l'expérience acquises dans les trente ou trente-cinq ans qui ont suivi. Il est cependant plus aisé d'attribuer à l'état d'esprit dans lequel il est au moment où il écrit ses souvenirs ce qui est violemment hostile au second Empire ou à la religion.

Après huit mois de campagne, son régiment quitte Bergame où il était en garnison et où il fréquentait les grands auteurs, en l'occurrence Dante et Le Tasse, à la bibliothèque de la ville. La troupe rentre à pied à Paris, en traversant le nord de l'Italie, les Alpes et une bonne partie de la France.

[182]

De Paris, son bataillon est envoyé en Normandie, au Tréport, où il a la surprise d'apprendre qu'il est nommé sergent. À cette date (1860), il est âgé de 26 ans et a fait six ans de service sur sept à effectuer. Bien qu'il n'ait guère à se louer de sa hiérarchie ni de ses collègues du Tréport dont il trace des portraits peu engageants, il passe tout de même un hiver agréable car il s'est fait un ami d'un sergent, bachelier, chargé de la bibliothèque des officiers, mais barré dans son avancement de fourrier par son incapacité en calligraphie. Tous deux conversent en italien.

Malheureusement il est en butte à l'hostilité de plus en plus vive d'un sous-lieutenant, d'ailleurs mal considéré, qui, avec l'aide d'un sergent-major, s'est juré de le prendre en faute et de le faire casser de son grade avant la fin de son engagement. Provoqué par le sous-lieutenant, Déguignet lui dit qu'il est trop bête. L'affaire n'ira pas plus loin que quatre jours de salle de police pour le rebelle aux états de service irréprochables.

Quand ses sept ans prennent fin, en 1861, Déguignet, déçu par l'atmosphère du bataillon, n'a plus aucune envie de se rengager. Il quitte donc l'armée mais son désarroi est visible. Que faire maintenant ? Retourner en Bretagne. Ses sentiments envers son pays natal sont si mêlés. Tant de souvenirs sont si douloureux. Il s'informe. Douanier au Tréport ? Il faut se faire contrebandier pour nourrir sa famille. Maître d'armes ou de danse ? Il y a une belle clientèle à faire sur la côte normande à la saison des bains de mer. Mais « gagner sa vie de cette façon n'a jamais été dans [ses] goûts » et de citer le proverbe : « malheur à qui est né dans un mauvais pays car on y revient toujours », avant d'indiquer qu'il a finalement choisi de retourner à Ergué-Gabéric où il a encore un frère, une sœur et quelques oncles et tantes dans la misère. Il est libéré le 23 août 1861.

[183]

De retour à Ergué-Gabéric, Déguignet loge chez un vieil oncle qui avait passé trente ans dans la gendarmerie. Il ne trouve pas d'emploi à la poste ni au chemin de fer où il y a trop de demandes. Ses anciens patrons trouvent suspect qu'un ancien sergent d'active veuille être domestique de ferme et se moquent de lui quand il le leur demande. On lui rit également au nez quand il se propose comme terrassier. Il a épuisé ses économies, n'a plus le droit de porter l'uniforme, n'a pas d'habits civils. Il part à Brest tenter sa chance à l'arsenal. C'est encore l'échec. Il ne lui reste plus qu'à contracter un nouvel engagement. Pour la première fois, semble-t-il, il envisage sérieusement de se suicider et se dit en passant le grand pont de Brest que si l'armée le refuse « c'est sur ce pont qu'il viendra faire le plongeon pour l'éternité ». Elle ne le refuse pas et Déguignet rempilera donc. Il demande à partir en Afrique et est incorporé au 63e de ligne en garnison à Poitiers. La prime de mille francs en poche, il se sent heureux. « Que pouvais-je désirer de plus ? », dira-t-il à ce sujet quand il rédigera ses mémoires et livrera sa philosophie de l'existence : « Pour être heureux sur ce petit globe, il suffit d'avoir à manger et des occupations physiques et morales en rapport avec son organisation et avec ses facultés intellectuelles et morales. » C'est, en somme, la sagesse d'Épicure : sobriété, frugalité. Se contenter de peu. Éviter les passions et notamment l'ambition. Précisément, Déguignet tente de cacher qu'il était auparavant sous-officier. Bientôt, tout le monde est au courant. On croit qu'il était un mauvais sujet, qu'il a été « cassé » puis on apprend la vérité et c'est la stupéfaction. Quand il clame que pour rien au monde il n'acceptera un grade puisqu'il avait été injustement puni, c'est l'incompréhension. Le major : « Quelles drôles d'idées vous avez, me dit-il. Je n'ai jamais rencontré un homme semblable ! ».

[184]

En 1862, il faut des renforts pour l'Afrique du Nord. Le bataillon quitte Poitiers pour l'embarquement à Marseille. Déguignet va être un excellent fourrier d'étapes avec trois bons soldats qu'il a choisis lui-même. Il est précis, débrouillard, méthodique, organisé, apte au commandement, quoi qu'il en dise, et fait merveille de Poitiers à Marseille par le Limousin, l'Auvergne et la Provence, parce qu'il est indépendant, hélas pour peu de temps.

À 28 ans, Déguignet garde l'empreinte de l'éducation religieuse et bretonne qu'il a reçue. C'est un homme chaste qui préfère la compagnie des livres, des musées ou des gens instruits plutôt que la fréquentation des cabarets ou des bordels, distractions habituelles de ses copains si on l'en croit. Il n'abuse pas des occasions que le hasard lui offre. « À Saint-Avit (dans le nord de la Drôme), nous couchâmes aussi, écrit-il, mon camarade et moi dans une structure semblable (aux granges où dormaient les vachers bretons), ayant les deux jeunes filles de la maison, non à côté mais leurs têtes touchant les nôtres et avec lesquelles nous causâmes une bonne partie de la nuit comme si nous eussions été frères et sœurs. Heureuses mœurs », qu'il qualifie aussi de « naturelles, semblables à nos mœurs bretonnes ».

Débarqué à Philippeville, aujourd'hui Skikda, voici notre soldat en Algérie. En quelques mots, il décrit les officiers et sous-officiers qui vont être ses chefs ; les jugements nuancés et plutôt favorables qu'il porte sur eux tendent à montrer qu'il était crédible quand il éreintait la hiérarchie ou relatait le harcèlement dont il était victime au Tréport.

À Collo, sur le littoral constantinois, Déguignet se montre intrépide et athlétique en se lançant seul à l'assaut d'un sommet montagneux réputé inaccessible et passant pour le refuge d'une bête monstrueuse. Il sort vainqueur de l'épreuve et satisfait d'avoir fait reculer la [185] superstition. Il est permis de croire que c'est même cette perspective qui lui a donné des ailes lors de l'escalade.

Estimant que la langue arabe ressemble au breton par l'accent et par les mots, il fait l'éloge de l'école arabe en plein air. S'ensuivent des considérations sur « nos écoliers », qui n'apprennent que des mots et des phrases et deviendront des bacheliers imbéciles et inutiles. Dans ces conditions, ajoute-t-il, décréter l'instruction obligatoire, ce serait décréter la misère obligatoire ».

Il constate une fois de plus que les chefs grossiers et insolents avec la troupe sont de grands pourvoyeurs du bagne et des compagnies de discipline. Et de citer l'exemple d'un soldat artiste peintre devenu son ami, un Lyonnais instruit, le meilleur des hommes, le cœur sur la main, qui avait été envoyé dans une compagnie de discipline et sauvé par un officier grand amateur de peinture. Bientôt les deux soldats deviennent inséparables, mais Déguignet n'est plus, comme à Sébastopol, l'élève : il est l'enseignant de l'autre et nous vérifions une nouvelle fois que ses amitiés masculines dans le milieu militaire se situent dans un registre intellectuel. L'affectivité, peu ou pas évoquée, est comme mise à distance. D'homosexualité, il est encore moins question.

Toujours intéressé par l'Histoire, il compare la domination française en Afrique du Nord à celle de Rome, jadis, dont il reste encore de nombreux vestiges. Un parallèle entre Arabes et Bretons s'impose à son esprit : « Ces Bretons, comme les Kabyles, ne se sont jamais soumis à leurs vainqueurs qui les ont gouvernés et administrés. Ils n'ont rien gardé des Romains qui les ont si longtemps administrés, pas même un mot de leur langue ; ils ne veulent pas davantage en apprendre des Français qui les administrent depuis quatre cents ans. Bretons toujours, voilà leur cri. [...] Ces races sont comme les fauves, elles ne veulent pas se laisser dompter par la [186] raison, elles n'écoutent que les charlatans noirs et blancs qui leur promettent des choses incroyables et impossibles dans un autre monde. »

En 1865, c'est la révolte de la Kabylie contre les Français, à l'appel des marabouts qui prêchent la guerre sainte. Déguignet, toujours courageux et humain, participe aux combats acharnés, déplore le sort atroce de prisonniers français, ses camarades, martyrisés par les Kabyles, et décrit le sort identique infligé en représailles par un Français à un prisonnier kabyle : « C'était horrible », dit-il. La rébellion vaincue, la campagne de Kabylie terminée, notre guerrier est au repos - un repos bien mérité dit-il - et il attend son retour en France quand s'annonce l'intervention française au Mexique. L'armée cherche des volontaires « parmi les aguerris, les vieux durs à cuire » des troupes d'Afrique. Tout de suite, Déguignet se propose « non par un amour exagéré, atroce pour la guerre, pour les massacres dont je n'en ai déjà vu que trop, mais l'amour des voyages lointains, de voir de nouveaux pays et de nouvelles aventures ».

Venant d'Alger, débarqué à Veracruz, Déguignet est, avec son régiment, envoyé mille kilomètres au nord, à Durango, où, cette fois encore, c'est la bibliothèque municipale qu'il fréquente. Il y rencontre un ancien professeur de langues de Mexico qui la fréquente aussi assidûment que lui et devine ses opinions « progressistes » d'après les livres qu'il emprunte, puis devient son ami. Le Mexicain l'invite chez lui et lui révèle qu'il est un ami de Juárez et est en relation avec ses partisans, réfugiés comme leur chef aux États-Unis.

Toutefois, malgré l'agrément de ses conversations, en espagnol, précise-t-il, avec son ami mexicain, Déguignet commence à s'ennuyer à Durango, d'autant plus que le printemps de 1866 y est très pluvieux : « Cette existence sédentaire ne convenait pas à mon tempérament. »

[187]

Le récit de sa campagne du Mexique au cours de laquelle il redevient caporal est assorti de toutes sortes de commentaires et considérations souvent pertinentes sur le Mexique, sur les aspects politiques et humains de cette guerre, sur le second Empire et Napoléon III, points de vue qui, peut-être, étaient moins tranchés au moment où notre soldat participait à ces événements. Quant au contraste entre la triste condition des troupiers et l'existence de seigneurs des officiers supérieurs et généraux, il est plus flagrant que jamais.

Le corps expéditionnaire français quitte le Mexique de décembre 1866 à mars 1867. Déguignet embarque à Veracruz sur le *Souverain,* le 5 février 1867. Le débarquement a lieu à Toulon le 3 mai.

Déguignet est maintenant en garnison à Aix-en-Provence, puis bientôt malade et à l'hôpital. Il met dans son récit un bémol à son anticléricalisme à propos des religieuses infirmières dont, à cette occasion et à d'autres, dit-il, il n'eut qu'à se louer et qu'il préférait voir à son chevet plutôt qu'un « médecin arrogant et brutal ». Il ne leur cache pas qu'il est athée bien que Breton, ce qui surprend ces braves bonnes sœurs qui s'attendaient, dit-il, à voir un monstre et ne découvrent qu'un « petit bonhomme humble, timide, poli, affable, aimable, sans affectation ni hypocrisie ». Pour distraire ses camarades hospitalisés et aussi mettre fin à des discussions de sous-officiers qui lui paraissent ineptes, il se met à leur dire le soir des contes bretons, recueille un succès croissant et, ayant épuisé son répertoire, en invente sans difficulté. Il en tire la conclusion qu'il n'est pas bien difficile d'écrire un roman.

À sa sortie d'hôpital, il est nommé caporal de voltigeurs en garnison à Avignon, dans le palais des Papes. Il est accueilli par sept collègues, dont six, chevronnés, sont corses et le septième est un jeune Normand. L'entrée en matière est encourageante. Il parle italien avec les Corses [188] à la surprise du Normand et sympathise avec ces insulaires, tous dignes de la compagnie d'élite à laquelle ils appartiennent. Il va devenir l'ami intime d'un vieux caporal-chef de chambrée, Corse de qualité exceptionnelle, le meilleur qu'il ait jamais rencontré dans l'armée « car il était réellement bon et bon partout : il connaissait à fond tous les règlements militaires et les théories et savait les faire exécuter avec une autorité toute paternelle, sans affectation, sans brusquerie, sans aucune expression grossière et inconvenante comme avaient l'habitude de faire la plupart des gradés de ce temps [...] tout en sachant s'opposer aux supérieurs ignorants et malotrus ». Et malgré toutes ces qualités il n'était que caporal car son esprit d'indépendance, son amour de la justice et de la dignité ne donnent pas droit à l'avancement, dit Déguignet.

Les deux caporaux philosophes corse et breton vont s'entendre d'autant mieux qu'ils partagent la même indifférence à l'ambition et à la gloriole, ce qui les sauve de l'abrutissement du métier, et aiment tous les deux à étudier, à penser, à réfléchir. Orticoni (c'est le nom du Corse) serait parfait si les jésuites ne lui avaient pas empoisonné l'esprit (dit Déguignet). C'est pourquoi, manquant d'esprit critique, il tient pour vraies toutes les erreurs qu'ils répandent. Heureusement, le Breton se chargera de l'éclairer. Tous deux, quand le service le permet, jouent au billard ou aux échecs, jeux qu'ils prisent beaucoup ou font des promenades « philosophiques » dans la campagne avignonnaise.

1866. Les Prussiens ont vaincu à Sadowa les Autrichiens grâce au fusil Dreyse qui se charge par la culasse. L'armée française va se trouver dotée du fusil Chassepot équivalent du Dreyse. Les Chassepot arrivent à Aix où Déguignet et sa compagnie sont de retour. Il épate tous ses collègues par la rapidité fantastique avec laquelle il assimile la nouvelle théorie et la récite devant eux. À son [189] copain ébloui, il dit qu'il n'est pas surpris de la lenteur de ses collègues à comprendre car ils ont été abrutis par l'école. Ses capacités lui valent le 1er janvier 1868 la nomination de sergent. Son ami Orticoni a la même promotion, ce qui donne lieu à une magnifique fête de nouvel an.

Les deux amis visiteront le camp de Marius, et ce sera l'occasion pour Déguignet de donner à Orticoni une leçon d'histoire romaine assortie de commentaires à propos de ce Marius, vainqueur des Ombres et des Teutons, qui, lui au moins, savait récompenser ses légionnaires en partageant avec eux le butin. Orticoni n'en revient pas. Les deux sergents philosophes rencontreront et même fréquenteront un savant injustement méconnu qui leur fera des démonstrations commentées de physique et de chimie. Ils rendront visite à un apiculteur, ce qui donnera au Breton des idées de reconversion dans cette branche, en Bretagne évidemment. Les mois passent et la fin du second engagement de sept ans approche. Le soldat se demande ce qu'il va devenir. Il songe parfois à mettre fin à ses jours. Sa compagnie reçoit l'ordre de se rendre à pied au camp de Châlons pour des manœuvres. Au camp, il aperçoit Napoléon III, qu'il n'avait pas eu l'occasion de voir depuis dix ans et qu'il trouve vieilli, méconnaissable. La troupe crie « Vive l'empereur ! » sans enthousiasme. Des réformes inopportunes ont désorganisé l'armée qui sera en mauvaise posture s'il y a un nouveau conflit. Septembre (1868) approche. Déguignet voit avec tristesse des soldats « congédiés » après sept ans, quatorze ans, parfois vingt et un ans de service et ne sachant que faire. Précisément, voici l'un d'eux qui part après vingt et un ans de service, dix-huit campagnes et qui pleure. Il se met à pleurer avec lui.

Le sergent Déguignet quitte le service le 11 septembre 1868. En attendant son train à Mourmelon, il devise et trinque avec son très cher copain Orticoni, venu [190] l'accompagner. Il lui fait ses adieux pour rejoindre, lui dit-il, sa *povera Bretagna.*

De retour au pays, Déguignet, qui, à l'armée, a fait quelques économies, distribue généreusement son argent à de vieux oncles retrouvés, à des cousins, à leurs jeunes enfants et à d'autres moins proches, chaque jour lui apportant de nouveaux cousins attirés par sa réputation de richesse : « J'étais heureux de faire le riche prodigue, dit-il, au moins une fois dans ma vie. » Devenu très anticlérical, il ne tarde pas à prendre conscience de l'abîme qui désormais le sépare de la plupart de ses compatriotes qu'il côtoie journellement et dont, estime-t-il, la dévotion n'est guère dépassée que par celle des moujiks orthodoxes, des musulmans ou des chrétiens du Mexique. L'ancien sergent ne fait pas mystère de ses opinions politiques et religieuses, sans se soucier de celles d'autrui. C'est sans doute pourquoi, à la table du maire, le jour du pardon de Notre-Dame-de-Kerdevot, il note qu'une teinte d'ironie se mêle aux éloges qui lui sont décernés. Les vieilles idées et superstitions lui paraissent indéracinables chez les Bretons quand il voit, par exemple, l'oncle, ancien gendarme, qui l'a accueilli sous son toit, leur être totalement soumis malgré trente ans de service dont vingt à Paris. Encore, à ses yeux, a-t-il aggravé son cas, en y adjoignant « deux fétiches supplémentaires, l'homme de brumaire et l'homme de décembre » (c'est-à-dire Napoléon Ier et Napoléon III, que Déguignet spécifie par les dates de leurs coups d'État). L'oncle en question croit dur comme fer non seulement à ce qu'on lui dit à l'église mais aussi aux fées, aux lutins et korrigans, aux lavandières de nuit, à la dame blanche, à la vieille et maléfique Groac'h. Quant à la tante de Déguignet, l'épouse du gendarme, elle est proprement scandalisée, atterrée par l'athéisme proclamé de son neveu et prie chaque jour pour sa conversion.

[191]

L'ancien soldat mesure vite l'erreur qu'il a commise en revenant au pays, s'afflige des incroyables superstitions de ses malheureux compatriotes, regrette de ne pas être reparti au Mexique, au risque d'y être assassiné comme Français et ne songe qu'à se retirer en solitaire au plus profond des bois, peut-être, dans ce Stang-Odet, cette vallée profonde avec ses rochers, ses grottes, ses cascades où, jeune enfant, il allait chercher du bois mort et des fruits sauvages.

Excédé par les prières à son intention de sa tante et marraine, et après une mauvaise nuit, il va s'y réfugier, retrouve avec bonheur les sensations de son enfance, rêve de s'installer dans cette thébaïde, d'y vivre de chasse, de pêche et d'apiculture ; après une nuit d'errance et de rêveries, il rentre apaisé au logis familial. À cette occasion, le lecteur d*'Histoire de ma vie* a été gratifié de quelques belles pages poétiques d'inspiration virgilienne et rousseauiste.

À quelque temps de là, Déguignet rencontre et aide une veuve et son fils de 16 ans, en difficulté pour décharger une barrique, puis, peu après, se trouve à Toulven, dans la ferme misérable de cette veuve, riche autrefois. Survient l'homme de confiance du châtelain voisin et propriétaire de la ferme, vite convaincu que Déguignet est l'homme de la situation. Et voici l'ancien soldat presque embauché pour s'occuper de la ferme et si possible de la fille aînée de la fermière, Maryvonne, qu'on lui met quasiment dans les bras. Il voudrait réfléchir, prendre son temps. On le retient à souper puis on l'invite à participer aux jeux d'adresse, qui, dans les fermes, finissent les grandes journées de travaux d'été et où il va briller. Quand il réussit à s'éloigner pour rejoindre sa famille, il est à peu près fiancé. Tandis qu'il chemine seul, la nuit tombée, à l'issue de cette mémorable soirée, un débat de conscience le déchire et mille idées se heurtent dans sa [192] tête. S'il n'épouse pas Maryvonne, le malheur s'abattra sur cette famille à la Saint-Michel. La veuve, ruinée, sa fille aînée et les quatre autres enfants devront quitter la ferme et s'en aller mendier à Quimper. Déguignet se souvient que cette veuve lui faisait autrefois l'aumône quand il était mendiant. Ne serait-ce pas ingrat et lâche de sa part de les abandonner à leur triste sort ? Il y a des mariages d'amour, d'intérêt, de convenance. Celui-là sera un mariage de compassion.

Mis au courant de l'aventure, ses oncles et tantes lui conseillent vivement d'entrer dans cette famille qui compte de nombreux parents et alliés riches, considérés dans la commune et ne sont pas loin de penser que c'est pour lui une occasion inespérée. Sans plus attendre, son neveu n'ayant pas paru s'opposer au projet, le tonton part faire les démarches d'usage auprès de l'autre famille. Jean-Marie tente de torpiller son futur mariage en faisant étalage de ses idées politiques, philosophiques et religieuses auprès des châtelains propriétaires de la ferme à qui il rend visite, mais c'est peine perdue. Reçu très aimablement, il s'entend dire que chacun est libre de ses opinions. Probablement moins assuré dans sa démarche qu'il le prétend, bien des années après, il a sans doute aussi sous-estimé la subtilité diplomatique des « seigneurs », comme il les appelle, surtout attentifs à la capacité du futur fermier à redresser la situation catastrophique de l'exploitation agricole.

Au retour du château, Maryvonne, qui avait accompagné Jean-Marie, était, dit-il, rayonnante d'amour, de joie, de beauté. Au repas de fiançailles, gêné ou agacé par les plaisanteries lestes des invités, il demeure silencieux. Le mariage ne sera pas gai non plus. Chez le notaire, Jean-Marie, « décidé à [se] laisser conduire jusqu'au bout sans émettre une seule opinion dans les questions d'intérêt », s'engage à prendre à sa charge la mère de la mariée et [193] ses quatre enfants. En revanche, à l'église, le désastre est évité de peu. L'agressivité verbale et les déclarations de Déguignet face à un prêtre maladroit et dans une autre paroisse, devant un jeune vicaire autoritaire et irascible, manquent, chaque fois, de provoquer un pugilat. Parents et amis, heureusement, s'interposent et ramènent la paix en assurant que les vieux soldats, de retour du service, sont toujours ainsi et que le cousin Déguignet ne tardera pas à redevenir un bon chrétien comme tous les Bretons. Jean-Marie consent à se marier à l'église car, dit-il, pour les Bretons, seul le mariage religieux compte, mais il refuse catégoriquement de se confesser. Les accrochages entre le libre-penseur intraitable et raisonneur et des ecclésiastiques rendus furieux se multiplient mais, au final, le mariage religieux a bien lieu grâce à l'intervention des châtelains propriétaires auprès des hommes d'église. La cérémonie se déroule paisiblement, ce qui déçoit certains qui s'attendaient au pire, en le souhaitant, mais convient au plus grand nombre. Jean-Marie, qui a renoncé au costume breton, passe une bague en or au doigt de Maryvonne en coiffe : « comme pour les riches » lui avait-elle demandé quand ils étaient allés chez le bijoutier. Il se souvient de son enfance quand il distribue, à la sortie de l'église, des pièces de monnaie à la foule de mendiants qui l'assiègent et, durant les festivités qui dureront deux jours, il supporte mal les gauloiseries habituelles. C'est pourtant une belle noce paysanne, conforme aux coutumes de basse Bretagne, avec de très nombreux participants, chacun payant son écot. Le marié, mélancolique, ne se sent plus en phase avec son milieu d'origine. Une grave maladie d'une petite belle-sœur, dont personne ne paraît se soucier et qui mourra trois jours plus tard, l'attriste. Il se dit aussi qu'il a fait une folie en contractant ce mariage mais tente cependant de cacher, plus ou moins bien, son désarroi. Le soir, épuisé, se sentant incapable [194] d'affronter la coutume du coucher des nouveaux mariés, il s'esquive seul et va s'allonger dans une prairie où il s'endort et fait des rêves. Ce sera sa première nuit de noces.

Au réveil, après un bain de mer, un bain de tête précise-t-il, qui le ragaillardit, la situation lui paraît, somme toute, moins tragique, et il décide de s'occuper sérieusement de sa jeune femme qu'il n'avait « pas encore eu le temps de regarder bien en face ». Elle a 19 ans, est charmante. Il en a 34. Jean-Marie, qui, dit-il, n'était « pas encore gâté, contaminé par des amours bestiales, comme beaucoup le sont à cet âge », nous livre un récit poétique, une évocation délicate des premières relations sexuelles entre époux et de leurs éblouissements amoureux qui ont lieu en pleine nature dans un cadre idyllique à souhait. La suite va être moins heureuse.

Déguignet peut retrousser ses manches, car la petite ferme traditionnelle qu'il récupère est dans un triste état. Il se met au travail sans tarder ; ni le courage ni l'énergie ne lui manquent, les idées non plus. Il transforme un marais en un champ de trèfle et d'un terrain infesté de sauve ou moutarde des champs, il fait un champ de blé noir. Travaillant le soir ainsi que les dimanches et fêtes, il aménage deux beaux jardins potagers et un gourbi où il va faire sa sieste, fumer une cigarette, lire son journal. C'est qu'il lui faut prendre quelque distance avec sa femme et sa belle-mère, qui deviennent fatigantes. Non contentes d'aller un peu trop souvent boire chez des copines, elles ont tendance, principalement la belle-mère, à critiquer tout ce qu'il fait, parfois à s'y opposer. Déguignet se dit que madame mère aurait peut-être aimé avoir un gendre abruti et ivrogne comme l'était son mari, et il commence à se sentir bien seul. Sa façon moderne de concevoir l'agriculture est incomprise. Quant à ses idées philosophiques, elles n'intéressent personne chez lui et à l'extérieur elles [195] ne recueillent que sarcasmes ou parfois pire. Ainsi, le paroissien qui accompagnait le prêtre portant les derniers sacrements à un mourant le menace d'un coup de trique parce qu'il avait refusé de saluer en se signant.

Les événements politiques ne vont pas tarder à exacerber les passions. La tension devient déjà perceptible quand, d'autoritaire qu'il était, l'Empire devient libéral. Ensuite, ce sera la guerre de 1870 mal engagée, mal conduite et mal terminée. Ce qui ne surprendra pas Déguignet. Désigné pour être lieutenant de francs-tireurs, il se désiste car les chefs ne sont pas de son bord mais, devant la tournure dramatique des combats, il accepte d'être capitaine dans la garde nationale en formation. Le maire, qui n'apprécie pas ses idées ni la publicité qu'il leur donne, influence le vote à son détriment et au profit d'un ami politique. À ces émotions et déconvenues s'ajoute le chagrin de perdre une petite fille qui meurt du croup à sept mois et demi. Il perd aussi son principal employé de ferme lors d'une épidémie de variole.

Après la chute de l'Empire consécutive à la défaite, la République se fraiera non sans mal un chemin, suscitera bien des remous. Les factions s'affronteront. Déguignet est bien déçu par le conservatisme qui domine et il estime parfois que c'est pire que sous Badinguet [[56]](#footnote-56).

Il trouve du réconfort dans la compagnie d'un vieux domestique du châtelain, qui vient le voir chaque dimanche, est devenu son élève et bientôt son ami, sur lequel il répand en breton les lumières philosophiques et scientifiques bien que, dans ces matières abstraites, mal informé des travaux des linguistes et grammairiens bretons, il soit bridé par un vocabulaire insuffisant : « Il va sans dire, précise-t-il, que l'ami Jean et moi, nous vidions tout en causant, des écuelles de cidre renforcé avec du [196] *gwin ardent* [eau-de-vie] que Jean aimait à la folie ! » Ces moments pleins d'agrément lui rappellent ses entretiens avec son ami mexicain. Il les décrit comme des « heures charmantes et heureuses dans un oubli complet des misères humaines ».

Si Déguignet, qui a un grand amour des sciences naturelles, trouve des consolations en donnant des cours pratiques d'astronomie à l'ami Jean Feuntenn, le seul Breton, à ses dires, auquel il ait pu parler, en revanche, la situation se tend dans son ménage. De jour en jour, « la vieille » (sa belle-mère) devient plus « bougonneuse, acariâtre et méchante, au superlatif » tandis que son épouse de plus en plus frivole et dépensière se désintéresse de sa maison et ne rate ni une fête ni une noce où elle égale « en munificence » les riches cultivatrices. L'oncle qui l'avait accueilli, devenu veuf, vient s'installer chez lui et s'associe aux deux femmes pour lui empoisonner la vie. Par chance, il ne s'incruste pas et trouve un autre logis.

Les luttes politiques viennent faire diversion. Monarchistes et républicains sont à couteaux tirés. Déguignet fait une propagande républicaine acharnée, ce que les châtelains propriétaires ne peuvent ignorer. L'ambiance nettement plus orageuse que sous l'Empire se gâte et, quand les républicains font une percée aux élections législatives, la dame du château en colère vient dire aux journaliers ce qu'elle pense de leur façon de voter et les renvoie. Ils seront repris quelques jours plus tard.

Dix années ont passé depuis le retour du soldat. Viennent maintenant les temps difficiles. Pour commencer, il manque de mourir de maladie. Puis un incendie, qu'il nous dit avoir été criminel, détruit sa maison alors qu'il s'était absenté. Les deux femmes, épouse et belle-mère, dit-il, avinées, l'accablent de reproches et l'accusent d'en être responsable par ses blasphèmes contre Dieu et l'Église.

[197]

Déguignet constate après cet incendie qu'il n'a pas que des ennemis car lui et les siens sont l'objet d'une générosité sans pareil de la part du voisinage et même de celle de gens venus de loin, en char à bancs, leur apporter des pièces de toile, du grain, du lard. Quant aux châtelains propriétaires, ils les relogent dans un vieux château attenant où la famille sinistrée trouve des lits préparés pour l'accueillir. Néanmoins, quand le fermier vient payer l'avant-dernier terme, le châtelain, Monsieur Malherbe de la Boixière, lui dit que, lors du renouvellement du bail, ils ne pourraient probablement pas s'arranger. Il semble que, soumis à la pression du clergé, il ait espéré de la part de Déguignet un peu de modération dans l'expression de ses opinions. Vain espoir. En 1882, ce sera à la Saint-Michel le départ de Toulven, où le cousin d'un cousin prendra sa suite. Un peu avant, Déguignet se presse de livrer ses grains à Quimper où il se rend les derniers jours jusqu'à deux fois dans la journée et rentre tard. Il voit un soir, sur la route, une femme qui porte un lourd fardeau, lui dit de monter dans sa charrette. Le cheval tarde à s'arrêter. Voulant sauter à terre, Déguignet glisse et tombe à la renverse. La charrette lui passe sur le corps. Écrasé, les côtes et une clavicule brisées, il est comme mort. On l'emmène. Le pronostic médical est fatal. La châtelaine en pleurs lui fait donner l'extrême onction. Il résiste et serre les dents pour ne pas recevoir l'hostie. Il s'en sortira tout de même, mettra plusieurs semaines à s'en remettre. Entre-temps, sa femme aura réussi à faire prévaloir son point de vue et à louer à Quimper, deux fois son prix, un débit de boissons qu'elle connaissait bien pour l'avoir fréquenté assidûment.

Au plan financier, le départ de Toulven se solde par un désastre. Qu'il s'agisse de la vente aux enchères des bestiaux et du matériel agricole, de la somme à demander au « fermier rentrant » pour les foins, paille, etc. Déguignet [198] est floué sur toute la ligne et le peu d'argent qu'il reçoit est aussitôt dépensé par sa femme « en achat du matériel du débit en boissons et en nouveau ménage [qu'elle monte] à la mode des riches, en payant, comme tout le reste, au double de sa valeur ». Mais le pire est, sans doute, son alcoolisme déjà très avancé, qui ne pourra que s'aggraver dans son débit de boissons. Quant à Déguignet, il apparaît en l'occurrence constamment comme le spectateur de sa propre histoire. Il est vrai que, pendant toute cette période, il était encore alité et recouvrait lentement la santé. Les châtelains, culpabilisés peut-être, se répandaient en multiples gestes de gentillesse, de dévouement, de générosité exceptionnelle. Au moment du départ, Déguignet, qui a refusé leurs dernières marques de bonté, leur adresse une lettre où, dit-il, il leur écrit « qu'ils ont abusé de sa faiblesse pour lui apporter une aide qu'il aurait refusée avec indignation en toute autre circonstance ».

Devenu Quimpérois, demeurant dans une maison richement meublée, il assiste, impuissant, au naufrage de son épouse et du débit de boissons. D'innombrables visiteurs viennent boire à la santé de Maryvonne, admirent toutes ces boissons rares que personne ne boit et la payent en éloges de sa riche installation, tandis qu'elle-même, toujours entre deux vins, s'enfonce chaque jour davantage dans sa maladie alcoolique.

Bientôt l'atmosphère du bistrot devient irrespirable. Ce ne sont que chamailleries, disputes, injures d'ivrognes et Maryvonne ne dessoûle plus. Que faire ? se demande Déguignet, à 48 ans, à demi estropié, alors que plus jeune, autrefois, il n'a rien su faire d'autre que de rempiler ?

Il se décide à réagir et, pour fuir l'enfer qu'est devenu son foyer, il accepte, en 1883, la proposition qui lui est faite de prendre un emploi d'agent d'assurances. Il s'agit de se rendre dans les campagnes et de persuader les agriculteurs d'assurer leur ferme, ce qui n'est pas encore [199] dans les habitudes. Au début, il n'est pas trop à l'aise. Il n'a pas de talents, dit-il, pour ce « métier de chineur, où il faut pérorer, blaguer, gesticuler et se démanteler les bras et la langue pour arracher une assurance à des paysans toujours méfiants ». Néanmoins il dispose de quelques atouts. Il est issu du même milieu, il parle comme eux la langue bretonne et il a repris le costume traditionnel. Il reçoit l'aide de gens qui, bénévolement ou pour une petite somme d'argent, l'aident à trouver des clients. Un peu enhardi, il réussit à placer des assurances et, quand le contrat est signé, il a droit au lard frit, au cidre et au « café carabiné » (avec eau-de-vie). Après l'incendie accidentel d'une ferme, il commence à faire de bonnes affaires dans la région de Trégunc malgré la réserve ou parfois l'hostilité première de paysans rendus méfiants par des escroqueries à l'assurance, mais c'est au prix de l'absorption de quantités impressionnantes d'alcool. Il s'en rend compte et prend ses distances vis-à-vis du breuvage dangereux dont il peut constater les dégâts à domicile. En effet, la belle-mère, qui avait eu l'heureuse idée de partir chez l'un de ses fils, est de retour, sa belle-fille ne la supportant plus. Une servante est aussi de retour et les trois femmes ne se privent pas de « picoler ». Dès que le mari fait une remarque, mère et fille « entrent en furie ».

L'inéluctable se produit. Maryvonne a un premier accès de *delirium* alcoolique. Hospitalisée d'urgence, elle guérit, quitte l'hôpital, recommence très vite à boire et, quelque temps plus tard, « elle mourut doucement comme une chandelle s'éteignant avec le dernier brin de sa mèche ». Née en 1849, elle avait 34 ans à son décès, qui eut lieu en 1883. La belle-mère s'en va vivre chez une autre fille, qui, selon Déguignet, était tombée à peu près dans le même état que sa sœur aînée. Il reste seul avec quatre enfants, dont le plus âgé n'a que 10 ans, et tente de relancer l'activité du bistrot avec son billard. Quelques [200] clients reviennent, mais ce travail ne lui plaît pas et lui est même insupportable. Il rumine des idées moroses et songe au suicide. Le salut viendra d'un homme ému par sa détresse.

Il avait sollicité l'obtention d'un bureau de tabac et il apprend que, grâce à l'appui du maire de son ancienne commune, il l'a obtenu. Il rayonne de joie. « Il n'est pas possible de trouver un homme plus content et plus heureux que moi, chaque fois que je reçois quelques marques de reconnaissance et de sympathie de la part des autres hommes voire même, des femmes. » Il va pouvoir subvenir aux besoins des trois garçons qui vont demeurer avec lui et de la petite fille qui restera chez la propriétaire de son logement quimpérois.

Prendre possession du bureau de tabac va se révéler plus ardu que prévu. Il est situé à Pluguffan (près de Quimper), commune présentée par Déguignet comme la plus réactionnaire et la plus cléricale du Finistère. C'est pourquoi il dit au préfet qui le reçoit qu'il n'aura, du fait de sa réputation, aucun client. Ce bureau de tabac est depuis quinze ans tenu par une gérante qui fait très bien l'affaire et dont les idées sont en harmonie avec celles de la commune ; c'est pourquoi elle est très soutenue, et Déguignet est soumis à toutes sortes de pressions et d'intimidations pour qu'il laisse la gérante en place et lui loue le bureau de tabac. Il résiste, et parvient à résoudre le problème délicat du local introuvable sur lequel les amis de la buraliste comptaient bien pour le dissuader de s'opiniâtrer.

Il en trouve un grâce à un ami ancien sous-officier et habitant de Pluguffan, qui vient à son secours. Cependant, une fois les dettes de feue son épouse payées et le bail de la maison réglé, il ne lui reste pas un sou pour acheter la marchandise. Aussi met-il une annonce dans un journal pour demander « une bonne ou factrice pour [201] gérer un bureau de tabac de campagne, de concert avec un veuf ! » Quarante réponses lui parviennent de toute la Bretagne dont trois de veuves sans enfants. L'une des trois est une veuve de Lorient qui lui donne des renseignements détaillés sur sa vie passée. Il lui répond en lui révélant sa situation financière critique. À sa surprise, il reçoit d'elle une dépêche lui annonçant son arrivée. Elle arrive. Stupeur de Déguignet. Il attendait « une bonne, une cuisinière, une factrice » et il voit une femme qui a plutôt « l'air d'une grande comtesse ou d'une marquise ». Cette dame qui est une Champenoise devenue Lorientaise, il l'appelle : « *an itron vras* », c'est-à-dire « la grande dame ». Il écrit à son sujet dans ses mémoires : « Je lui dis que ce n'était pas possible qu'une grande dame comme elle voulût venir comme bonne chez un pauvre paysan comme moi, et cela pour aller habiter parmi les sauvages de la montagne. » La grande dame est venue se présenter puis est repartie en attendant l'ouverture du bureau de tabac. Durant ce temps, Déguignet peut chaque jour se rendre compte qu'il est indésirable à Pluguffan. L'instituteur lui révèle que cette hostilité est largement due à l'offensive anticléricale de l'enseignant précédent, grand mangeur de curés.

Enfin, le bureau ouvre. La grande dame est de retour, elle s'installe chez lui, elle épate tout le monde. Déguignet trouve son style extraordinaire. Il est convaincu qu'elle va faire fureur dans le pays : « Nous allâmes donc tous les deux en ville, elle comme une vraie marquise et moi comme son laquais ou son groom. Partout où elle allait faire ses différentes emplettes, tout le monde s'inclinait devant elle, comme devant une princesse. » À la maison, elle lui dit qu'elle a toute confiance en lui et lui fait comprendre qu'elle met son argent à sa disposition, ce qui lui permettra d'élever ses enfants. Elle propose de faire bistrot avec le bureau de tabac. Elle étale ses richesses. À [202] Pluguffan, les achats colossaux de la dame et de son accompagnateur stupéfient.

Cependant les cléricaux ne désarment pas. Déguignet s'attend à être fustigé en chaire à l'église. Il se rend à la messe pour voir ce qui va se passer. Il ne se passe rien. Le prêtre ne fait aucune allusion à sa personne. À la grand-messe dite par le vicaire, et à laquelle la grande dame a préféré assister, aucune mention non plus n'est faite du nouveau buraliste. Il pense que les prêtres sont troublés. En fin de compte, l'agitation se calme, le tabac se vend bien et les affaires marchent. Le maire lui-même et son beau-frère, messieurs de Lécluse et de Portzamparc viennent en acheter chaque dimanche. Quant à la dame, elle est une ménagère exceptionnelle. La nourriture qu'elle prépare est même trop bonne et trop abondante. Déguignet retrouve un bon moral et loue un champ pour en faire un potager. Les religieuses d'en face l'admirent et viennent lui acheter des légumes. La supérieure le prend en sympathie et s'inquiète de son athéisme. Déguignet lui expose son point de vue de la façon la plus brutale. La pauvre femme est abasourdie.

À la maison, la dame est parfaite, et même trop parfaite, ou plus exactement elle le serait si peu à peu ne se révélait un défaut qui ne tarde pas à agacer Déguignet. Ce défaut est une jalousie de plus en plus affirmée, qui se manifeste sous forme de malaises d'allure syncopale attribués à une maladie héréditaire et survenus déjà chez ses précédents patrons quand elle voyait des domestiques des deux sexes rire et plaisanter entre eux. Les crises syncopales se rapprochent car Déguignet, qui travaille dur toute la semaine, a pris l'habitude d'aller, le dimanche après-midi, jouer aux cartes avec le maître d'école dans plusieurs bistrots où il y a d'accortes servantes et même, dans l'un d'eux, des jeunes filles qui jouent avec eux. Et la bonne de sa bonne, dit Déguignet, [203] prend plaisir à mettre de l'huile sur le feu en détaillant à la dame les faits et gestes du patron, ce qui la perturbe un peu plus.

Excédé, il lui dit qu'il exclut totalement de se remarier et qu'elle peut partir si elle veut. C'est finalement ce qu'elle fera, après une crise de jalousie particulièrement vive au cours de laquelle elle feint de croire (ou croit peut-être, qui sait ?) qu'il va en épouser une autre. À la surprise de l'entourage, le buraliste prend son départ avec philosophie. Cependant bien que, à ses dires, ni le bureau de tabac ni le café ne lui aient guère rapporté et que ni la dame ni lui n'aient tenu une quelconque comptabilité, il apparaît tout de même que la présence de cette personne contribuait bien à maintenir l'équilibre du ménage. La dame partie, Déguignet rend le potager au propriétaire du terrain, cesse de tenir un café et vivote ainsi que ses enfants avec le bureau de tabac, probablement sans pouvoir payer le loyer du commerce et de sa maison puisque le propriétaire lui enjoint de la quitter à la Saint-Michel. Il espère un moment avoir en vue une solution de rechange. Il va pouvoir disposer d'un nouveau local et d'un logement. Des pressions s'exercent, semble-t-il, qui font tout échouer. Il ne lui reste plus qu'à louer, à un prix très raisonnable, dit-il, son bureau de tabac à une veuve et à tenter sa chance en ville. Ce sera encore une fois Quimper, où il trouve un grenier à louer au Bourg-les-Bourgs, à l'entrée de la capitale de la Cornouaille.

Âgé maintenant de 53 ans, Déguignet vit au Bourg-les-Bourgs de ses maigres ressources. Ses trois garçons vont à l'école. Il prépare leurs repas et raccommode leurs effets. Il améliore parfois l'ordinaire en aidant à faire des bottes de foin ou de paille. Le fils aîné trouve un emploi d'écriture chez un notaire, ce qui aura pour heureuse conséquence d'ajouter quinze francs chaque mois aux trente francs du bureau de tabac. Les difficultés à joindre [204] les deux bouts n'empêchent pas Déguignet de suivre attentivement les événements politiques et l'ascension du général Boulanger. Il se voit déjà au bagne de Cayenne ou à Nouméa s'il y avait un coup d'État. Aux élections législatives, qui se déroulent dans une ambiance effroyable, le candidat républicain triomphe. Il respire.

Le fragile équilibre familial ne dure pas. Bien qu'un autre grenier, plus confortable, abrite désormais le père et ses enfants à Poul-ar-Raniquet en Ergué-Armel, près de Quimper, la belle-mère manœuvre en coulisse pour récupérer les enfants. Elle s'y emploie d'autant plus ardemment que le fils aîné gagne maintenant quarante-cinq francs par mois. Le voici bientôt parti chez la sœur de sa défunte mère tandis que les petits, qui d'ailleurs ont grandi, vont chez leur grand-mère. Devant ce nouveau coup du sort, l'ancien soldat, père dévoué et sensible, demeure stoïque. Il écarte de son esprit les réactions violentes, suicide compris, et ne pense pas obtenir satisfaction par la voie judiciaire, les juges étant, selon lui, inféodés aux prêtres.

Pour éviter de sombrer, Déguignet décide alors d'écrire l'histoire de sa vie en y insérant ses opinions et réflexions.

Vers 1890-1892, approchant maintenant de la soixantaine, il quitte son grenier de Poul-ar-Raniquet, trop grand et trop cher, pour revenir à Quimper, loger dans un réduit : « un trou de 6 mètres cubes », dit-il, où il continue l’*Histoire de ma vie.* En 1896, il perd un deuxième fils, Yves, âgé de 18 ans. Le délire de persécution probablement ancien, en tout cas manifesté dès le quinzième cahier de ses mémoires, mais qu'il a plus ou moins réussi à dissimuler, va se traduire par des passages à l'acte sous forme de lettres adressées à plusieurs de ses persécuteurs. Le jour de l'enterrement de son fils, il adresse une épître incendiaire (en vers !) à Monsieur [205] Malherbe de la Boixière, qui avait été son propriétaire à la ferme de Toulven, quittée en 1883. Il se déchaîne aussi à la même époque contre Anatole Le Braz, professeur et écrivain, auquel il reproche de lui avoir menti en lui faisant croire qu'il ferait publier les vingt-quatre premiers cahiers de ses mémoires. Il lui écrit des lettres d'injures en vers et il écrit aussi deux lettres au proviseur du lycée « en lui signalant les canailleries de cet immonde jésuite Le Braz ». Ceci ne le détourne pas de la vie politique et sociale. Il commente avec perspicacité l'affaire Dreyfus, se lamente devant les atermoiements et les lâchetés de la République bourgeoise et il prône la violence révolutionnaire.

Sa famille reste source de chagrin et de souffrance. Son fils aîné, qu'il ne voit plus, va se marier et a besoin de l'autorisation parentale (nécessaire à l'époque jusqu'à 25 ans). Au lieu de venir voir son père qui aurait été content de s'arranger avec lui, il lui adresse une lettre à laquelle Déguignet s'abstient de répondre, ce qui lui vaut un peu plus tard la visite d'un notaire, accompagné d'un clerc et de deux témoins. Fureur et humiliation du père outragé. La suite sera pathétique. Le père se rend à pied « en gros sabots et par un temps abominable », de Quimper à Pont-l'Abbé où le mariage a lieu. Quand il arrive, la cérémonie religieuse est terminée, les mariés et leurs hôtes sont à table. « Alors, écrit Déguignet, j'achetai pour deux sous de pain et j'allai le manger à un kilomètre de la ville dans une vieille carrière. » Avant de repartir vers Quimper, il revient dans le débit où avait lieu le repas de noce et où il se fait servir « une chopine de cidre en bas pendant [qu'il entendait] les gens de la noce parler et rire en haut » et il fait passer un papier à son fils pour faire savoir qu'il est venu.

Déguignet oublie ses malheurs en vitupérant dans ses mémoires la racaille monarchico-cléricale, la bourgeoisie [206] jésuito-cléricale, les tonsurés, les galonnés, les clérico-fards... qui lui font horreur. Il clame qu'il est du côté des révolutionnaires, des prolétaires et miséreux et aussi des intellectuels, des libres-penseurs, des francs-maçons, des Juifs, des athées.

Il s'enfonce dans la misère et il comprend d'autant mieux les miséreux qu'il en est un « mais je suis le premier à prendre ma part, dit-il, dans mon trou étroit et humide, sans feu et sans lit et rien que des haillons pour couvrir mon vieux corps meurtri, usé et décharné ». Mais ses tourments sont encore plus moraux que physiques car ce sont les misères du peuple et les abominations accomplies par ceux qui les gouvernent qui le font le plus souffrir. Il estime cependant que les masses sont abruties et avachies, les prolétaires sont lâches, imbéciles et ignorants et les exploiteurs pleins de rouerie. Leurs discours sont « des blagues, des contes, des farces ». Dégoûté du parlementarisme dont il fait cent fois le procès, il rêve du « grand soir », du grand chambardement. En 1901, il est assailli par des idées dépressives et même de suicide lorsqu'il subit des pressions de la préfecture à propos de la gérance de son bureau de tabac. Neuf ans plus tôt, il avait dû s'incliner devant le choix d'un fonctionnaire de rang élevé qui avait imposé son candidat et il n'avait jamais digéré l'humiliation subie. Cette fois-ci, grâce à l'intervention d'amis politiques, c'est finalement son candidat qui sera retenu et ses idées noires s'éloignent.

Elles reviennent un peu plus tard. Il fait froid. Une pluie glaciale tombe. Il est seul, sans personne à qui parler, sans feu, mal vêtu, sans lit ; il dort sur un grabat de fougères et il songe à en finir. Il vit au-dessus d'une crêperie-épicerie et la patronne est fâchée contre lui depuis qu'il a entraîné son mari au bistrot le soir du 24 décembre. La vérité oblige à dire que le mari est rentré beaucoup plus tard que Déguignet. Redoutant une rechute à [207] l'occasion du 1er janvier, elle vient préventivement le semoncer. Bien qu'il lui ait payé à l'avance toute la nourriture du mois, il décide de quitter son logis et de vivre dehors. Il se débrouillera avec le boulanger et le café du voisinage pour avoir du pain et du cidre et s'en contentera. Le café-eau chaude et chicorée du matin lui manquera cependant mais il aura « les routes, les garennes, les champs, les prés » à sa disposition avant de retrouver « son trou » vingt jours plus tard.

Le printemps venu, ses voisins se plaignent au propriétaire d'être envahis par les poux qui viennent de son réduit. Déguignet les tient pour des bestioles inoffensives, mais le propriétaire ne partage pas ce point de vue et lui dit de quitter les lieux. Il décide alors de mettre fin à ses jours, en informe le commissaire en joignant la liste de ses persécuteurs et en le priant de venir demain chercher son cadavre. Il confie à son poêle à charbon la mission de mettre fin à ses tourments et se réveille plus tard dans les bras de deux agents de police venus aux nouvelles et qui font rater son suicide. On le conduit à l'hôpital général en attendant de le transférer en psychiatrie. Ne trouvant personne à qui parler, il montre ses manuscrits au médecin qui, dit-il « l'a déclaré fou, atteint de manie de persécution comme si c'était moi le persécuteur au lieu d'être le persécuté » et il estime que si folie il y a, c'est de n'avoir pas depuis longtemps exterminé tous ses persécuteurs. Son transfert à l'asile tarde à venir. Le médecin, qui admire son style — comme précédemment l'admiraient Anatole Le Braz et Baron, le fonctionnaire préfectoral —, le voyant sans doute étonnamment paisible, veut maintenant le faire sortir et puisqu'il est sans ressources suffisantes l'invite à chercher du travail (à 68 ans !). Déguignet lui répond que, ayant été déclaré fou, il n'en trouvera pas et il lui écrit pour lui faire savoir que, l'ayant déclaré fou dans les journaux, [208] il doit maintenant faire insérer un rectificatif et déclarer qu'il est sain d'esprit. Le praticien devient plus froid à son égard.

À l'extérieur, le nouveau gouvernement dirigé par Combes, qui prépare la séparation de l'Église et de l'État, se heurte à une vive hostilité des foules bretonnes catholiques. Voilà qui est encore susceptible de susciter les commentaires de Déguignet. À l'hôpital, quatre mois ont passé. Son hospitalisation prend fin. Avant son départ, le médecin l'assure qu'il n'a jamais parlé à quiconque de sa « maladie des persécutions » et qu'il peut attaquer le journal qui l'a mentionnée. Le patient guéri (?) ne regagne pas son « trou » mais retourne dans le grenier de Bourg-les-Bourgs qu'il avait précédemment habité après son départ de la ferme de Toulven. En visite à Pluguffan, il découvre une atmosphère de guerre civile. L'expulsion des religieuses en août 1902 exaspère la population dont l'état d'esprit est proche de l'insurrection.

Toute la Bretagne s'agite. Pour exécuter les décrets d'expulsion des congrégations, le gouvernement doit envoyer une armée de gendarmes à cheval, à pied et aussi l'infanterie. Déguignet, qui approuve totalement cette politique gouvernementale, estime cependant que la race celtique est tombée bien bas puisque globalement très catholique elle finit par s'incliner et renonce au soulèvement.

Puis, de nouveau, des idées de suicide lui reviennent car il avait, dit-il, et sans qu'il nous en donne le motif, « été insulté, brutalisé et entraîné au violon par ces ignobles apaches, dits sergents de ville » ; il y était resté cinq heures. Voici qu'il reçoit un billet au porteur de contrainte lui signifiant de payer vingt-quatre francs (pour ce très bref séjour précise-t-il, ce que nous avons peine à croire).

En 1903, Déguignet retourne dans ce Stang-Odet où il rêvait jadis de se retirer pour y vivre en ermite et il y [209] passe des heures délicieuses. Après tant de cris, de bruit, de fureur, d'imprécations, de haine, voici enfin un peu de paix, et Déguignet positif puisqu'il décide de participer à un concours et, à cette occasion, de rédiger un petit traité d'apiculture en breton, en dépit des difficultés linguistiques qu'il devra affronter. Le 6 juin 1903, il adresse son traité à François Vallée, grammairien réputé, considéré comme le père du breton moderne.

L'environnement de Déguignet est déplorable. Pris à partie par un ivrogne dont le tapage l'a obligé à passer la nuit dehors, il lui donne des coups de trique. Cet incident sera sans suite mais notre « Diogène quimpérois » change de domicile et part se loger dans un grenier à Poul-ar-Raniquet.

Venu à la bibliothèque municipale en blouse et chapeau de paysan, il est tourné en dérision par le bibliothécaire auquel il demande à consulter un ouvrage de Flammarion sur l'astronomie. Déguignet n'insiste pas beaucoup. Il préfère encore en juin 1904 « filer vers les bois, écouter les oiseaux chanter, contempler la nature parée de tous ses beaux ornements et respirer l'oxygène pur des bois ».

Enfin, le 15 septembre 1904, il reçoit une aimable lettre d'Anatole Le Braz, qui feint d'ignorer tout ce qu'il a dit et écrit de lui, et même ce qu'il lui a écrit, et qui joint un mandat postal de cent francs : « Je serais heureux de recevoir de vos nouvelles. Vous savez quelle considération j'ai pour votre personne et combien je suis attaché à vous comme l'un des exemplaires les plus significatifs de notre race. » Il le complimente sur « sa belle vivacité intellectuelle » et « son alacrité de corps et d'esprit ». Ce qui n'empêchera pas le mémorialiste de continuer à écrire tout le mal qu'il pense de ce menteur et de ce jésuite.

Six mois avant sa mort, le 15 décembre 1904, il reçoit de la part d'Anatole Le Braz le numéro 24 de la *Revue de* [210] *Paris* où se trouvent des extraits des *Mémoires d'un paysan bas-breton* de J.-M. Déguignet. Bien que Le Braz l'assure que c'est la plus belle action de sa vie littéraire de l'avoir fait entrer par la grande porte dans la république des lettres, sa joie n'est pas si grande, dit-il, que lorsqu'il a figuré sur la liste des sous-officiers du 26e de ligne.

Quand commence l'année 1905, Déguignet, qui est âgé de 71 ans a, semble-t-il, le pressentiment de sa fin prochaine : « Enfin maintenant je crois avoir terminé ma mission et je puis fièrement descendre dans le néant, sans crainte et sans regrets... » Il pressent aussi qu'on le lira peut-être dans « cinquante ans, cent ans, mille ans et plus » comme on lit encore les écrivains grecs et romains.

Lui si prolixe conclut son œuvre par un court testament : « Je termine en souhaitant à l'humanité le pouvoir, ou plutôt le vouloir, de se transformer en véritables et bons êtres humains capables de se comprendre et de s'entendre dans une vie sociale digne et heureuse. Et... *Doue bardono d'an anaon* » (que Dieu pardonne aux âmes des défunts).

Il est mort devant l'hospice de Quimper le 29 août 1905.

Sociogenèse d'une paranoïa

Tout au long de ses mémoires, Déguignet nous livre au plan psychologique, et plus précisément au plan psychopathologique, une personnalité qui nous apparaît infiltrée, tantôt de dépressivité tantôt de paranoïa. La charge agressive de celle-ci paraît avoir eu pour fonction et aussi pour effet de réduire les menaces de celle-là. Une note théâtrale, parfois à la limite de l'histrionisme, qui colore ses propos, vient éventuellement brouiller les pistes quant au crédit qu'il accorde lui-même aux persécutions [211] qu'il dénonce. Ces traits pathologiques s'enracineraient-ils dans l'histoire du sujet, elle-même tributaire de son environnement ?

Voyons plutôt : « Je vins au monde dans de bien tristes conditions », écrit-il au début de ses mémoires, et il donne à ce sujet quelques précisions : son père, petit fermier ruiné par de mauvaises récoltes et la mort de bestiaux, le départ de la famille à Quimper quand il avait deux mois, le taudis dans lequel vivaient les parents et les cinq enfants dont l'aîné n'avait pas dix ans, la mort d'un frère et d'une sœur, lui-même toujours malade et bien près de les suivre dans la tombe, le père sans travail. Ensuite, le retour à la campagne lui sauvera sans doute la vie car sa santé se fortifiera mais la situation très précaire des Déguignet le conduira, très jeune, à devenir mendiant pour aider à subsister la famille agrandie par de nouvelles naissances. Le petit mendiant prendra confusément conscience que même la très catholique Bretagne a tendance à passer, comme l'écrivent les sociologues, de l'anthropologie aristocratique à l'anthropologie bourgeoise et que le pauvre perd son statut religieux pour devenir un problème social. C'est peut-être ce qui le poussera, prenant modèle sur son père, à laisser la mendicité et à travailler. Mais quel travail ? À 14 ans, il est depuis peu *paotr saout,* c'est-à-dire garçon vacher dans une ferme dont le maître est, on l'a vu, un ivrogne invétéré, odieux, en particulier lors des repas durant lesquels il distribue à tous des reproches grossiers et injurieux et s'acharne sur le jeune vacher quotidiennement humilié.

Ce jeune enfant qui, nourrisson, n'a probablement pas trouvé dans le regard d'une mère écrasée de misère, épuisée de grossesses et harassée de labeur le soutien qui aurait nourri son narcissisme subit maintenant des blessures qui, chaque jour, viennent s'ajouter à celles qu'a pu provoquer la triste condition sociale de sa famille. Cet [212] enfant dont l'ego fut bafoué deviendra un adulte ombrageux et susceptible, car telle est la règle.

À propos de la colère et du chagrin qu'il ressentait sous les outrages, il écrit : « Malgré tout l'empire que j'ai toujours exercé sur mon caractère, je n'ai jamais pu l'empêcher d'éclater en présence de reproches injustement formulés, soit contre ma conduite morale, soit contre les actes et les fonctions que j'exerçais. J'ai été si sensible sur ce point qu'en présence des injustices et de ces indignités, je pensais de m'en délivrer par le suicide. »

Maître de lui et de ses réactions ou peut-être inhibé par peur d'être violent, au point de s'interdire la riposte agressive aux injustices et iniquités — ce qui ouvre la voie au retournement contre soi de l'agressivité et aux idées et éventuellement conduites suicidaires —, très sensible aux reproches et sans doute exagérément susceptible, scrupuleux à l'extrême et vite culpabilisé, tel apparaît constamment Déguignet, doté d'un surmoi (instance morale) plus qu'exigeant, tyrannique.

À 17 ans, vacher, cette fois dans une ferme modèle, il s'efforce d'apprendre à écrire sans maître. Surpris dans ses efforts par la mère de la patronne alors qu'il garde les vaches, il sursaute, se sent fautif, craint d'être renvoyé alors que la vieille dame plaisante : « C'est comme ça qu'on garde les vaches ! (*E-giz-se emeur o tiwall ar saout !) »* Il commente : « C'est que la mort ne m'a jamais fait peur tandis que j'ai toujours été d'une sensibilité extrême en présence des moindres reproches, surtout quand ces reproches sont peu ou pas mérités. »

Le portrait de Déguignet jeune que le mémorialiste nous dessine de lui-même est celui d'un garçon très travailleur, rapide, ponctuel, intelligent, doté d'une mémoire plutôt exceptionnelle, désintéressé et pieux. Ce jeune semble par ailleurs persuadé d'être sinon le seul à être pourvu d'autant de qualités parmi les paysans bretons, [213] à tout le moins de constituer un cas rarissime. Ce jugement favorable pourrait bien n'être que rétrospectif, celui de Déguignet vieux rédigeant ses mémoires, car d'autres passages du récit montrent qu'il manque de confiance en lui, est timide, d'allure modeste et plutôt soumis en dépit de bouillonnements intérieurs de révolte. Au plan physique, il est chétif, maigre, de petite taille. Il a failli ne pas être pris à l'armée. La taille moyenne des conscrits bretons est faible à cette époque, et il est encore au-dessous de la moyenne. À plusieurs reprises durant sa petite enfance et son enfance, il a été atteint de maladies qui ont manqué de l'emporter et ont pu laisser des séquelles psychologiques. Il a été cinq fois à la porte de la mort, dit-il. Il a aussi souffert d'une plaie temporale purulente qui a laissé une importante cicatrice, accompagnée d'une déformation crânienne à laquelle ce scientiste et rationaliste acharné qu'il deviendra attribuera cependant des pouvoirs mythiques. Ses surprenantes capacités mnésiques lui sont dues, ne cessera-t-il de dire.

Ce jeune vacher malingre, écrasé socialement et qui s'efforce héroïquement de s'arracher à l'analphabétisme, laisse paraître le don précoce d'intéresser et d'émouvoir un auditoire. Alors, sa timidité l'abandonne. À propos des prières du soir dites en commun à la ferme où il est employé, il indique : « Je les savais toutes et j'avais une telle manière de les réciter que je faisais pleurer les femmes. »

À propos d'une *gwerz* (complainte) sur la ville d'Ys, il indique : « Je fus donc obligé de leur chanter cette *gwerz* et très souvent car elle leur plaisait beaucoup surtout aux femmes qui cherchaient à l'apprendre par cœur. » Plus tard, nous le verrons à plusieurs reprises distraire puis passionner ses camarades de chambrée ou d'hôpital avec des contes bretons dont il a retenu toute une collection et dont il insère même quelques-uns dans ses mémoires.

[214]

Le petit vacher, devenu garçon de ferme, a pu constater que les messieurs et les dames parlent français soit qu'ils ignorent le breton ou soit qu'ils le dédaignent, ce qui lui a inspiré le désir louable d'apprendre le français. Cet apprentissage en solitaire héroïque, comme on l'a vu précédemment, était lié à la conscience, conforme au réel, des hiérarchies sociales et linguistiques : à l'étage supérieur, la classe dominante parlant français ; à l'étage inférieur, la paysannerie parlant breton. Quant aux Déguignet, ils siégeaient à l'échelon le plus bas de l'étage inférieur. Cet assemblage du breton et de l'inférieur, qui plus est méprisé, va se trouver conforté quand il arrive à l'armée. Avant même l'incorporation, son copain Robic, un ancien soldat, l'a mis en garde à propos des instructeurs méchants et brutaux qui le sont davantage avec les Bretons (ceci se passe à Lorient) parce qu'ils ne comprennent pas le français et insultent les mal-lavés : « Sale Breton, cochon Breton », disent-ils. Sous la plume de Déguignet, « pauvre Breton » revient souvent, parfois « pauvre sot Breton » et aussi « pauvre paysan » qui pour lui est presque synonyme de Breton. Il est clair qu'à ses yeux pauvre, sot (ignorant), paysan et Breton constituent le quadriptyque de la honte qui lui colle à la peau.

Tandis que, dans ses mémoires, il se montre très attaché à sa Bretagne et à la langue bretonne, qu'il glisse dans son récit à de multiples reprises, d'innombrables exemples d'identité bretonne négative peuvent néanmoins être relevés. On pourra retenir quelques-uns d'entre eux. En Crimée, il souscrit sans sourciller au jugement de son camarade professeur (haut Breton et bourgeois de Rennes) selon lequel les Bretons (Bas-Bretons sans doute) sont comme les Tartares, « un peu à l'état primitif, au début de la civilisation ». Ailleurs, ce sont les moujiks crasseux qui lui font penser aux Bretons ou encore, lorsqu'il est en Algérie, il les compare aux Kabyles qui [215] sont comme eux « des fauves indomptables », rétifs à la civilisation française. Revenu au pays, il ne voit plus dans les fêtes paysannes que « des jeux grossiers et stupides », et il le dit deux fois de suite : « Ce qu'ils appellent des tours d'adresse mais qui sont de véritables tours de maladresses, grossiers, stupides et dangereux [...] seul amusement auxquels les pays ignorants puissent se livrer » et qu'il oppose aux théâtres et bals à grand orchestre des riches.

Il sera favorable à la politique autoritaire et antireligieuse du gouvernement français qui, en juillet 1902, décidera de fermer les écoles (non autorisées) des congrégations religieuses et fera donner la troupe contre les foules qui s'y opposent, crient « vive la liberté » et finalement se résignent. Cette capitulation des catholiques bretons, qu'il voulait envoyer en Afrique pour fonder un royaume à leur convenance, au lieu de le réjouir, l'écœure, le révolte. Il leur en veut de se comporter comme un troupeau de moutons. « Il suffit de 20 gendarmes, dit-il, pour disperser 4 000 de ces Bretons dégénérés tandis que 20 de leurs aïeux auraient dispersé et assommé 4 000 gendarmes. » On ne peut en douter, Déguignet traîne depuis toujours une identité bretonne négative qui engendre en permanence des sentiments associés et intriqués de honte et d'infériorité mal contenus par la fierté d'avoir cessé d'être ignorant ou d'être devenu sous-officier. Les blessures narcissiques de l'enfance jamais cicatrisées accroissent l'insécurité psychique liée aux souffrances identitaires. À tout événement traumatisant qui vient les réveiller, répond une susceptibilité agressive ou des réactions dépressives, voire suicidaires.

Déguignet aime sa langue natale ; il parsème ses mémoires de phrases bretonnes, il versifie parfois en breton et même participe à un concours, on l'a vu, en rédigeant un traité d'apiculture dans cette langue. Cependant il est [216] évident que, pour lui, la langue bretonne est frappée de la même connotation péjorative que tout ce qui est breton - « notre vieille et pauvre langue bretonne », écrit-il. Il croit que c'est un « vieil idiome dans lequel il est difficile sinon impossible de donner des explications scientifiques et philosophiques ». Il méconnaît les travaux des grammairiens et linguistes qui, en cette fin du xixe siècle, travaillent à l'épuration ainsi qu'à l'enrichissement de la langue et, lorsque leurs travaux et leurs efforts porteront leurs fruits, il leur sera hostile, les tournera même en dérision et les arguments qu'il fera valoir rejoindront ceux des opposants les moins éclairés à cette renaissance linguistique.

Si nous revenons à Déguignet jeune, nous retrouvons un garçon qui sait captiver un auditoire mais qui est mal à l'aise avec les filles plus délurées que lui et révèle un caractère très scrupuleux. Il redoute par-dessus tout d'être mal jugé. Ainsi s'engage-t-il dans l'armée après les travaux agricoles de l'été pour ne pas passer pour un paresseux. Il craint, semble-t-il, davantage d'être honteux que fautif. Lorsque, soldat, il est, à son arrivée à Rennes tout crotté, reçu chez de riches bourgeois qui lui prêtent une robe de chambre, il prend soin, avant de passer à table et au risque de faire attendre, de graisser soigneusement son fusil, qu'il tient, dit-il à ses hôtes, à garder en parfait état. Il redoute les reproches plus que tout, nous a-t-il dit. Peut-être pense-t-il aussi impressionner par son zèle ceux qui l'accueillent et vont le loger.

Ces zones de fragilité sont cependant loin de constituer une pathologie ; son intelligence d'excellent niveau, sa santé physique qui se consolide et sa bonne adaptation à la vie de la ferme d'abord, à la vie militaire ensuite sont plutôt de bon augure. Une alerte plus parlante va survenir quand le jeune soldat, dont la compagnie est en route pour la Crimée, fait étape dans le sud de la Bourgogne. Il [217] est logé chez de pauvres gens qui n'ont ni montre ni pendule et il se présente pour la première fois en retard à la revue. Une brute alcoolique de sergent lui inflige injustement quatre jours de salle de police. Le petit Breton au visage d'enfant éclate en sanglots mais l'arrivée du capitaine qui arrange tout va clore heureusement cet incident potentiellement dangereux car, nous dit-il, si la sanction avait été maintenue, il se serait suicidé « ou devenu un mauvais serviteur, poussé à ces extrémités par les punitions injustes ». Il ne précise pas davantage les formes que sa révolte aurait prises s'il avait renoncé au suicide. C'est pourtant cette dernière option qui paraissait à craindre, la réaction émotive du jeune soldat s'étant située dans un registre plus dépressif qu'agressif.

En Crimée, après la victoire de Sébastopol, nous avons vu Déguignet se lier d'amitié avec un caporal et compatriote, garçon instruit, de famille bourgeoise. Cette amitié masculine aura les mêmes caractères que les suivantes. Toutes auront pour trait commun d'être intellectualisées à outrance tandis que l'affectivité paraît n'y tenir qu'une place réduite. Ce sont des relations qui toujours évoquent plus ou moins celles de l'élève et du maître. Déguignet sera longtemps l'élève pour devenir un jour le maître. Le caractère pédagogique de la relation est flagrant, s'agissant de son camarade de Crimée qui lui donne des leçons de plusieurs matières et dont il parle dans ses mémoires en l'appelant « mon maître », mais il ne la constitue pas tout entière puisque nous voyons aussi les deux soldats se promener ensemble dans Sébastopol en ruines puis dans Stamboul où le maître en profite pour instruire l'élève sur l'histoire de Byzance.

Plus tard, au Mexique, à Durango, sa relation amicale avec un ancien professeur de langues, libéral, ami du révolutionnaire Juárez et qui fréquente comme lui la bibliothèque de la ville, est moins asymétrique, car il est [218] maintenant beaucoup plus instruit. Entre eux, les conversations roulent, dit-il, sur les questions politiques, économiques, sociales, philosophiques, métaphysiques et religieuses, mais Déguignet a beaucoup à apprendre sur le Mexique et la langue castillane qu'il dit pratiquer. Dans ces domaines, le professeur mexicain est bien placé pour instruire le soldat français si avide de savoir.

Avec son collègue corse, la situation s'inversera. Ce sera le Breton qui fera profiter le Corse de son savoir en l'épatant parfois, notamment par ses capacités mnésiques peu communes. Enfin quand, rendu à la vie civile et devenu fermier, il fuira le dimanche sa femme et sa belle-mère pour se faire le professeur d'un vieux domestique illettré auquel il enseignera, en breton, l'astronomie et la philosophie, la boucle sera bouclée. L'élève sera devenu tout à fait le maître mais, comme chaque fois, c'est une relation pédagogique qui réunira les deux hommes. Si l'affectivité n'est pas absente, elle est bien peu apparente et soigneusement tenue en bride. Dans les mémoires, les séparations d'avec les amis, toujours liées aux circonstances, ne suscitent nul commentaire ni regret exprimé.

Après la campagne de Crimée, Déguignet, nommé caporal aux voltigeurs, troupe d'élite, à Lyon, nous apparaît une fois de plus comme un individu très consciencieux, ponctuel, exact, très soucieux de donner entière satisfaction à ses supérieurs par ses qualités qui, d'ailleurs, sont réelles (courage, énergie, volonté, rapidité de compréhension) et par l'exécution aussi parfaite que possible de ses devoirs et tâches qui lui sont demandées ou ressortissent à son grade. Il semble que ses efforts très soutenus pour agir conformément à ce qu'il sait ou croit qu'on attend de lui le soient en partie par la crainte et même le sentiment d'horreur que le moindre reproche lui fait éprouver. Estimant faire toujours le plus et le mieux qu'il est possible, toute remontrance lui paraît injuste et [219] inadmissible. Le caractère public des réprimandes lui est particulièrement insupportable, ce qui oriente à nouveau vers la hantise de la honte. Paradoxalement, à nos yeux tout au moins, cette hyperesthésie pour tout ce qui le concerne personnellement s'accompagne d'une quasi-anesthésie pour ce qui se rapporte à la collectivité militaire à laquelle il appartient. Il accepte avec une abnégation, une patience, une soumission remarquables la façon peu croyable, et même difficilement imaginable pour nos contemporains, dont la troupe est traitée dans les armées du second Empire. Son endurance semble d'abord liée à l'esprit de l'époque où se situent les événements qu'il relate mais aussi à la mentalité propre au milieu paysan catholique et breton dans lequel il a été élevé.

Une honnêteté sans faille est aussi l'un des impératifs catégoriques de notre caporal voltigeur. Elle s'accompagne d'une indifférence marquée à l'égard de l'argent quand ce n'est pas du dégoût. « L'argent, écrit-il, qui fait commettre tant de crimes et d'infamies dans ce monde, a toujours été pour moi un objet de mépris autant que les vains honneurs qu'on obtient par lui. »

S'agissant du sexe, s'il ne le méprise pas, il manifeste toujours à son égard une grande réserve. Que ce soit en province ou à Paris, tandis que ses copains vont voir les filles, il préfère fréquenter les bibliothèques et les musées. Il ne profite aucunement des bonnes fortunes qui peuvent s'offrir aux soldats français acclamés par les femmes en Italie. Ce à quoi il aspire par-dessus tout, c'est à s'instruire. Il apprend l'italien en Italie, l'espagnol au Mexique. Il dit que pour lui s'instruire est « un vrai bonheur ». La maîtrise de la langue française à laquelle il est parvenu est pour lui une conquête d'une valeur inappréciable. Mais engranger des connaissances ne lui suffit pas, il lui faut aussi s'informer. Simple caporal envoyé au combat sans explications en Italie ou au Mexique, il cherche à comprendre [220] et à connaître au moins certaines des implications politiques, diplomatiques et militaires de l'intervention française sur ces terrains d'opérations.

S'il s'est instruit à l'armée, Déguignet, au terme de ce premier engagement de sept ans, aura aussi été un bon soldat, sans véritable problème. C'est seulement à la fin des premiers sept ans, quand il sera au Tréport en butte à l'hostilité d'un lieutenant et d'un sergent-major, « un imbécile et une canaille », « un chien et un chacal », que l'armée le décevra au point qu'il renoncera dans l'immédiat à un rengagement. Le retour à la vie civile sera encore plus décevant. Il ne se voit pas vivre ailleurs qu'en Bretagne et, revenu au pays, il conclut bientôt qu'il n'y a pas de place pour lui car cet autodidacte inclassable n'a désormais sa place nulle part. De la déception, il passe au découragement puis au désespoir. Pour la deuxième fois, l'idée du suicide envahit son esprit. Il n'est pas loin du passage à l'acte. Avant de s'y résoudre, il veut tout de même s'assurer qu'il n'aura pas manqué l'ultime planche de salut, la vie militaire retrouvée. Justement, l'armée veut bien de lui. Voici à nouveau le chemin tracé et balisé pour sept ans. Mais l'ancien sergent échaudé devenu allergique aux galons, incorporé comme simple soldat, entend bien le rester. Il n'a pas digéré les quatre jours de salle de police qui lui avaient injustement été infligés précédemment et nous le verrons longtemps refuser tout avancement de la façon la plus catégorique.

C'est lors de ce deuxième engagement qu'il fera la campagne du Mexique et ira ensuite combattre en Algérie, ce qui a été évoqué précédemment. Nous avons vu aussi comment il a finalement retrouvé son grade de sergent et, en dépit de tous les sarcasmes que Napoléon III et le second Empire lui inspireront plus tard, et aussi malgré les souffrances endurées, comment cette période de sa vie n'a pas été la plus malheureuse et ne lui aura [221] pas laissé les plus mauvais souvenirs. Au total, en dépit de certains traits de caractère et de personnalité qui font craindre des difficultés futures, il se sera plutôt bien adapté à l'armée dont le système hiérarchique et la discipline codifient assez strictement les relations interhumaines. Ajoutons qu'il s'y trouvait aussi à l'abri des luttes politiques et religieuses dans lesquelles par la suite, comme on le verra, il s'impliquera beaucoup et qui contribueront à le déstabiliser.

Mais son prochain départ va réactiver toutes ses angoisses et ses incertitudes, lui faire appréhender de nouvelles tribulations au point qu'il envisage de vivre en ermite dans ce coin de Bretagne où il a vécu enfant. Il rêve d'y partager la vie des bêtes sauvages et des êtres surnaturels et se demande en fin de compte s'il ne ferait pas bien d'en finir avec la vie plutôt que d'aller au-devant de nouveaux tourments. Voici la troisième fois que des idées suicidaires sont évoquées dans ses mémoires.

Rendu à la vie civile définitivement, Déguignet rentre au pays comme la précédente fois. Il a maintenant 34 ans et semble mieux armé pour aborder cette nouvelle phase de son existence. Mais si le militaire est dans un premier temps bien accueilli, et d'autant mieux qu'il distribue généreusement ses économies, il découvre vite l'abîme qui désormais le sépare de cette Bretagne qu'il voit comme une pauvre paysanne raidie dans ses croyances et traditions et qu'il trouve désuète. Entre elle et lui, le malentendu sera total et le conflit inévitable. Il attribuera la cause de tous les malheurs et de toutes les misères qui en résulteront pour lui à sa faiblesse et à sa bonté de cœur qui lui font rendre service à tous ceux qui le lui avaient demandé « aggravées, dit-il, par la ténacité irréductible de (ses) idées politiques et religieuses ». Car il ne refuse jamais de porter secours ou de rendre service à quelqu'un, fût-il son pire ennemi, mais, assure-t-il, [222] « j'irais à l'échafaud ou au bûcher plutôt que de céder ni de me rétracter sur un seul point, étant convaincu que mes opinions et mes idées sont les seules qui mises en pratique pourraient donner au genre humain, dans la solidarité, la vérité et la justice, tout le bien-être dont il est susceptible de jouir dans son court passage sur le globe ». Certitude redoutable !

Désormais acquis à des opinions d'extrême gauche et à un anticléricalisme déchaîné, qui prennent des allures d'idées fixes, et absolument certain de détenir l'unique vérité, Déguignet va d'abord surprendre, heurter puis lasser et sans doute exaspérer ses compatriotes bretons par ses discours puis susciter chez eux des moqueries, des railleries, des sarcasmes avec, chez certains d'entre eux, une hostilité d'autant plus déclarée qu'il entreprend de les instruire et de les faire renoncer à tout ce qui les empêche de progresser. « S'il est inutile de parler science aux ânes, il est dangereux d'en parler à ces Bretons car vous êtes sûr de recevoir des injures, grossières insultes et finalement des coups de poing si vous persistez à soutenir la vérité scientifique la plus simple. » 8'agissant d'un vieil aiguilleur, qui, selon Déguignet, croyait tout savoir et ne savait rien, il dit de lui que c'était « un vrai type breton, blagueur, vantard, moqueur, ironiste, superstitieux, fanatique, ignorant, hypocrite, orgueilleux, prétentieux et têtu comme ils sont, tous ses compatriotes qui se trouvent dans une position quelconque, ne fût-ce que saute-ruisseau ».

Sans doute est-il particulièrement sensible à leurs moqueries car, dit-il, ils finiront par abandonner leurs coutumes et leur costume mais ils garderont « leur raillerie caustique ». Il leur reproche leur obscurantisme, leur imperméabilité à la science et au progrès, leur mépris de l'observation qui est étouffée par les préjugés, les superstitions et la routine. Il dit qu'ils ont « les organes oratoires [223] bien développés mais que ceux de la perception sont annihilés depuis longtemps, les appareils récepteurs cassés ». Cet état d'abrutissement des Bretons (selon ses termes), de tous âges et de toutes conditions, est dû selon lui à « l'absorption du poison eucharistique ». C'est leur foi religieuse qui les empêche de connaître un seul mot des vraies sciences naturelles et humaines. « Tous ces gens croient en Dieu et par conséquent rapportent tout à lui. Pour eux, pas un grain, pas une pomme de terre, pas une plante ne pousserait si Dieu ne voulait pas. » Il n'y a rien à en attendre car « cette race celtique est, du reste, condamnée à disparaître comme toutes les vieilles races moralement et physiquement dégénérées ». Et elle l'est à un point tel « qu'un Zoulou, un Bochiman, un Fuégien considérés comme les plus dégénérés de l'espèce humaine en auraient pitié et mépris ». Plus loin, il enfonce le clou à propos des « vieilleries » de la Bretagne « de ses mœurs antédiluviennes, du fanatisme et des superstitions qui mettent les pauvres Bretons au ban de l'univers civilisé ». Il est probable que le discours, de plus en plus radical tant sur le plan religieux que politique, de Déguignet s'est longtemps surtout exprimé dans son proche entourage puis dans ses mémoires et que, dans les conversations qu'il a pu avoir avec des personnes susceptibles de s'intéresser aux sujets qui lui tenaient à cœur, il se montrait comme il le dit ferme dans ses déclarations mais poli, courtois, calme et s'exprimant en bon français. Ce discours pouvait bien s'insérer dans le contexte conflictuel et agité de la IIIe République à ses débuts et d'éventuelles outrances ont longtemps pu seulement le faire taxer d'originalité. Ceux qu'elles heurtaient tempéraient leurs réactions hostiles en se disant qu'il était un peu dérangé mais pas dangereux.

Le fermier modèle de Toulven qui était un gars du pays, ancien sous-officier, auréolé sinon de gloire au [224] moins de fierté, et sans doute estimé, n'a guère eu à souffrir de l'hostilité du propriétaire ni de celle du voisinage. On a vu l'aide généreuse reçue de la part de tous après l'incendie de la ferme, attitude habituelle à l'époque chez les paysans bretons devant de telles infortunes. Un égal dévouement lui a été manifesté quand il a été gravement blessé. Peut-être aussi le plaignait-on de ne pouvoir compter sur sa femme qui buvait, l'alcoolisme féminin étant regardé avec moins d'indulgence que celui des hommes. À le lire, ce qui frappe, c'est la modération au moins apparente des réactions à son égard, passé le moment délicat du mariage à l'église, et rien n'indique un rejet hostile systématique de la part du milieu lors des années qui ont suivi son retour en Bretagne.

Son mariage aurait pu lui apporter un peu de confort affectif. On a vu qu'il n'en a rien été, au contraire. C'est que cette union a été contractée dans des conditions qui ne laissent pas de surprendre. Dans le récit qu'il en fait, Déguignet, dont la passivité stupéfie, donne l'impression d'avoir été le grand absent ou plutôt le spectateur muet ou encore un pantin manipulé mais en aucun cas l'acteur principal qu'il aurait dû être en même temps que la mariée. Celle-ci n'a guère plus de relief mais son jeune âge peut l'expliquer et aussi le lien serré qui l'unit à sa mère. En revanche, l'attitude de l'homme mûri, de l'ancien soldat, aux opinions si tranchées, suscite l'interrogation et donne des inquiétudes au sujet de ce qui va suivre. Précédemment, il parlait de sa faiblesse, de sa bonté de cœur et sans doute, ce disant, pensait-il à son mariage entre autres événements de sa vie où il s'était montré faible et bon. Il s'était prêté sans mot dire et par dévouement à un arrangement entièrement conçu, mis au point et réalisé par l'entourage. On a vu qu'aux fiançailles il était gêné, silencieux, agacé par les « dévergondages » et, au mariage, tout autant inhibé, intimidé et choqué par [225] les habituelles gauloiseries. On se souvient de la brève idylle puis du climat qui s'altère, de la situation qui se dégrade puis de l'enfer qui s'installe et enfin du double naufrage conjugal et professionnel. La jeune femme sombrait peu à peu dans l'alcool en attendant d'en mourir. Les deux femmes, mère et fille, se liguaient pour le critiquer, le contrer en tous domaines.

Il fuyait un terrain qui se dérobait sous ses pieds et trouvait son salut dans un travail acharné pour améliorer son exploitation agricole et la moderniser ou s'isolait dans un « gourbi » qu'il avait construit pour y lire son journal et griller une cigarette. Il défoulait aussi son agressivité en cultivant, d'autant plus que l'époque s'y prêtait, un radicalisme politique et religieux qui lui aliénait chaque jour davantage des gens qu'il aurait eu intérêt à ménager un peu. Le portrait qu'il fait de lui rétrospectivement est celui d'un homme qui était alors, comme précédemment, doux, humble et serviable. Serviable sans doute, mais le reste ne cadre guère, s'il ne contraste pas de façon flagrante, avec la psychorigidité qui transpire dans ses propos et l'ensemble de son comportement. Il donne l'impression de s'être habituellement protégé des intentions agressives vraies ou supposées d'autrui au moyen de ce rôle de composition, parfois à la limite de l'histrionisme. Ce manteau d'innocence pacifiste craque parfois, par exemple quand un meunier ivrogne le prend à partie et lui reproche de lui avoir volé sa fiancée. Pour la première fois de sa vie, dit-il, il se sert de l'art de la boxe et du chausson.

Mais si l'ancien soldat, poussé à bout, n'a pas peur de faire le coup de poing quand l'adversaire est masculin, il est en revanche totalement désarmé devant les coups d'épingle des harpies de son ménage, sa femme et surtout sa belle-mère. Plus encore, il est étrangement passif et pour tout dire inexistant devant leurs initiatives et [226] leurs actions déraisonnables qui ruinent le ménage. Ceci est particulièrement manifeste au départ de la ferme et lors de l'installation à Quimper. Son épouse morte, il est sans réaction lorsque sa belle-mère lui reprend ses fils. Il est l'éternel enfant soumis à une figure maternelle toute-puissante.

Chez de tels sujets, les abus d'alcool s'observent souvent et d'autant plus que la société est permissive dans ce domaine. Précisément en Bretagne le milieu était, à ce sujet, très porteur. C'est ce que nous montrent aussi les mémoires de Déguignet. Cependant, notre héros échappe, dans l'ensemble, au danger toxicomaniaque. Il n'y a guère que pendant la période assez brève où il place des assurances qu'il mentionne une nette surconsommation, à laquelle il met fin en même temps qu'à son emploi, apparemment sans grande difficulté. On peut croire que sa passion idéologique, qui mobilise toute son affectivité, le dispense du recours au toxique.

Après la mort, la triste mort de sa femme, le veuf, chargé d'enfants, tente de sauver le bistrot qu'il déteste. Une nouvelle fois, de sombres pensées l'envahissent et il songe encore à mettre fin à ses jours. On a vu comment l'obtention d'un bureau de tabac le sauve de la misère et le détourne de son funeste projet.

L'installation à Pluguffan et l'épisode de la grande dame, situé dans un registre comique plutôt rare dans l'histoire passablement douloureuse de Déguignet, nous apportent la confirmation de l'orientation matricentrique de la psyché de notre héros. La qualifier de « matricentrique » c'est dire qu'elle tourne autour d'une mère centrale. Quand, précédemment, il était marié à une femme-enfant, le personnage maternel était incarné par la belle-mère, marâtre pour lui sans doute, mais mère tout de même.

À Pluguffan, la grande dame ne tarde pas à assumer toutes les fonctions maternelles de protection, de nutrition, [227] de soutien au père et aux enfants, tandis que Déguignet lui délègue tous ses pouvoirs, préférant s'occuper de son potager et, quand il se détend, la délaissant chaque dimanche pour aller jouer avec ses copains, comme le ferait un enfant. La dame, très à l'aise dans son personnage maternel, aspire aussi à devenir épouse ou à défaut peut-être au moins concubine. Elle refuse la limitation des rôles qui lui est imposée et qu'elle trouve blessante. N'ayant pu se faire comprendre, elle s'en va, ce qui ne paraît pas beaucoup gêner son « patron », lequel ne s'est jamais beaucoup intéressé aux femmes. La dame l'a peut-être trouvé inconséquent et ingrat tandis qu'il se plaint de sa perfidie. À cette occasion, il tient sur le caractère insondable des femmes des propos dont la misogynie rappelle ceux de l'Ecclésiaste, qui pouvait comprendre un homme entre mille mais pas une femme. N'avait-il pas précédemment fait l'observation pleine de saveur sur sa sensibilité aux marques de reconnaissance et de sympathie de la part des autres hommes, *voire même des femmes.*

L'armée, cette grande famille, lui avait assuré un cadre stable et l'avait protégé de lui-même, puis il avait tenu pendant presque quinze ans la ferme de Toulven où il s'était toujours trouvé en terrain familier, celui de ses jeunes années terriennes et de son apprentissage, et de plus, en famille, en dépit des orages. Mais ensuite il n'a pas fallu plus de quatre ans, quand il fut successivement agent d'assurances, cafetier, buraliste, pour qu'il se trouve à 54 ans, en fin de parcours et dans une situation d'extrême précarité, d'autant plus préoccupante pour lui qu'il avait des enfants à charge. Le fils aîné, qui gagnait sa vie, a peut-être voulu fuir son pénible père, pourtant brave homme. Celui-ci ne s'oppose pas au départ des enfants, organisé par sa belle-mère. La belle-famille va s'en charger. Quant à lui, il se contente de ruminer des idées agressives ou dépressives, écartant toute démarche [228] juridique du fait de la collusion supposée des magistrats et des « curés ». Son absence de réaction s'explique peut-être par la grande difficulté matérielle ou même la quasi-impossibilité dans laquelle il se trouve d'élever ses enfants et de leur assurer un minimum de bien-être, avec la conscience aiguë de cette impossibilité. Si tel n'a pas été le cas, il faudrait mettre une nouvelle fois sa passivité au compte de la paralysie psychique qui le saisit quand s'affirme à ses dépens le pouvoir des femmes à moins qu'il ne faille retenir, pour éclairer son comportement, l'action conjointe des deux ordres de causes. Il apparaît nettement que Déguignet n'est pas capable de réguler son agressivité ni de moduler sa riposte. Il renonce à l'action juridique pour de mauvaises ou d'insuffisantes raisons et reste sans réaction parce que, dit-il, on n'attend de lui qu'un esclandre pour le mettre en prison. Son savoir acquis ne lui sert à rien. Tout casser ou bien se suicider et, pour finir, renoncer à lutter, subir en citant Épictète, le philosophe stoïcien « s'abstenir et souffrir ».

Veuf, privé de ses enfants que, semble-t-il, il ne voit plus, isolé socialement, sans emploi, sans retraite ni pension, ne recevant que le maigre loyer du bureau de tabac et pratiquement dans la misère, Déguignet tente de survivre psychiquement en entreprenant de rédiger ses mémoires.

Leur ton est le plus souvent amer, tendu, fâché, critique. L'auteur trouve à tout moment une tête de Turc à qui s'en prendre. Néanmoins, l'agressivité se trouve tempérée par l'originalité d'un vocabulaire très souvent drôle, parfois cocasse, comme si Déguignet voulait montrer qu'il est certes en colère, voire furieux, mais au total plutôt malheureux que méchant. Les propos hostiles à la religion catholique, au clergé, au christianisme, au Christ et à son entourage reviennent à tout moment. Sa haine de tout ce qui touche à la religion et plus particulièrement [229] au christianisme atteint parfois une violence qui peut surprendre.

Son anticléricalisme échappe à la banalité grâce au style, à la drôlerie, à la véhémence. Les prêtres, dit-il, « ces charlatans noirs », sont des fabricants de saints et de légendes auxquels croient ces imbéciles de paysans bretons tandis que lui, Déguignet, plus intelligent qu'eux, du fait de sa plaie non refermée à la tempe (ce qui permet au savoir et aux idées de pénétrer plus aisément dans son crâne), a tout compris. En revanche, ce qui concerne le Christ attire l'attention.

Les premières considérations hostiles au Christ et à ses disciples surviennent lorsque Déguignet évoque ses souvenirs de jeune mendiant. Il distingue les mendiants par nécessité, prêts à travailler, et ceux qui « s'abîment » pour attendrir et deviennent agressifs si on leur refuse l'aumône. À grands renforts de citations bibliques, il veut démontrer que c'est à cette seconde détestable engeance que Jésus et ses apôtres appartenaient.

Même s'il ne se situe pas dans la même catégorie de mendiants, il y a là un rapprochement inattendu entre Déguignet et Jésus-Christ, qui nous conduit à nous demander si toutes les injures que nous allons l'entendre adresser au mendiant évangélique ne constitueraient pas des reproches qu'inconsciemment il s'adresse à lui-même. Ce flot blasphématoire aurait pour fonction de le libérer d'une culpabilité voilée qui écrase cet homme scrupuleux, chaste et généralement sobre. Le Christ tel qu'il le voit et le dénonce serait la face cachée, la partie refoulée de sa personnalité.

Un tir anti-Christ nourri fait suite dans son récit du voyage à Jérusalem en avril 1850. Sur la route de Jaffa à Jérusalem, il voit rôder de « vilains types » armés de pistolets et de poignards « qui ressemblent fort au fils aîné de Marie, Joachim [c'est le nom qu'il donne à Jésus], et [230] ses compagnons bandits » et plus loin « c'est aussi près de Ramallah que naquirent les deux larrons ou les deux petits bandits qui furent crucifiés avec le grand bandit de Nazareth ». Il tient beaucoup à « bandit ».

En effet, nous le voyons ensuite désireux de voir le mont des Oliviers « où furent arrêtés le 22 mars an 33, douze bandits galiléens avec leur chef, à minuit, cuvant leur vin ». Ceci n'est que le hors-d'œuvre, car tout le récit du voyage sera assaisonné d'injures et insultes anti-christiques. Il fait du Christ et de ses disciples une bande de goinfres et d'ivrognes. Ailleurs, le Christ est un coureur de jupons entouré de son harem de prostituées tandis qu'un peu plus loin c'est son homosexualité qu'il fustige, approuvant cent fois les autorités juives et romaines de lui avoir réglé son compte. Mahomet est un peu égratigné mais c'est sur Jésus-Christ que sa fureur se déchaîne. C'est un « vulgaire voleur de cochons et d'ânes », un « second Bacchus », « le plus grand malfaiteur et le plus grand criminel dont les histoires fassent mention » et, à l'acmé de sa haine, il dit qu'il lui crache au visage. Si le récit se rapporte au voyage de 1850, c'est le Déguignet des années 1890 qui commente.

La somme de ses griefs contre le Christ s'enrichit lorsqu'il relate la visite de Napoléon III à Reims en 1852 et rappelle le baptême de Clovis. Il évoque « le fils aîné de Marie, ce fils bandit, traître, lâche, le jour où il parjura, renia son Dieu, sa famille et aussi sa nation ». Ces reproches surprenants ne concerneraient-ils pas inconsciemment Déguignet lui-même ?

Alors qu'il a entrepris de rédiger ses mémoires, se développent chez lui des idées de persécution probablement nées depuis un certain temps déjà mais qui fleurissent dans ses écrits et vont bientôt se manifester par des troubles du comportement qui ne laisseront aucune place au doute quant à leur présence active.

[231]

Il ne s'agit plus d'opinions, outrées sans doute, licites toutefois dans une société où le blasphème a cessé d'être délictueux, mais de conduites de caractère clairement pathologiques envers des personnes privées.

Déguignet ne cesse de le répéter : trop naïf, il a constamment été trompé, trahi, indignement traité par toutes sortes de coquins et de canailles dont le moindre n'est pas Anatole Le Braz, ce professeur de Quimper et écrivain qui était venu, admiratif, lui emprunter les vingt-quatre premiers cahiers de ses mémoires, pour soi-disant les faire publier à Paris dans une revue, puis en volumes, et dont il n'entend plus parler. Il est bien allé jusque chez lui le relancer mais le « jésuite » lui a fait répondre par sa bonne qu'il était malade. Celui-ci était tout content de se moquer de lui. La preuve : Déguignet l'entendait rire, à l'étage. Il s'est demandé comment cet écrivain pouvait être jaloux de lui, pauvre Déguignet, puis il a compris que ce président d'« une bande de cléricaux monarchistes bretons » (l'Union régionaliste) s'était emparé de ses écrits pour les détruire parce qu'ils dénonçaient les méfaits de ses amis « tonsurés, exploiteurs, bandits et voleurs ». Ses mémoires nous apprennent qu'il ne s'est pas contenté d'adresser « à ce fourbe » plusieurs lettres en vers, qui, suppose-t-il, ne l'ont pas autant charmé que la prose de ses cahiers car le professeur ne lui a pas répondu. C'est probablement la raison pour laquelle il a aussi adressé deux lettres au proviseur du lycée où enseigne Le Braz pour dénoncer les agissements du professeur et, dans la dernière, il a même « accusé son correspondant d'être le complice d'un misérable voleur puisqu'il le couvre ». Dans la suite de son récit, il nous apprendra qu'il a aussi écrit des « vérités » sur Le Braz à ses collègues du lycée et à l'inspecteur d'académie.

Nous avons vu précédemment que les cahiers furent finalement imprimés en partie et que Déguignet reçut [232] une somme d'argent que lui remit Le Braz, mais nous n'avons pas aperçu de regrets, ni d'excuses de la part du mémorialiste. Il faut tout de même mentionner qu'il écrit : « Ici, je dois de la reconnaissance à M. Le Braz Anatole contre lequel j'ai écrit beaucoup mais beaucoup de vérités contre lesquelles il ne peut rien dire. » En 1896, trop malade pour assister à l'inhumation de son fils Yves, il envoie à ce Monsieur de la Boixière « bourreau et assassin », qu'il tient pour responsable de sa mort, une lettre en vers de onze quatrains, écrite d'un seul jet, sous le coup du chagrin et de la colère. Les mots jaillissaient de sa plume, les rimes surgissaient spontanément et il n'avait pas plus de mal à écrire en vers, nous dit-il, qu'il n'en aurait eu en prose. Voyez plutôt :

*« Réjouis toi coquin, une de tes victimes*

*Vient encore de tomber, âgée de dix-neuf ans*

*Après avoir souffert cent horribles tourments*

*Tu dois être heureux et content de tes crimes. [...] »*

Il écrit aussi à la gouvernante du château de Toulven qui occupait, dit-il, le même emploi quand il était fermier pour qu'elle aille dire à ses « châtelains criminels, persécuteurs et assassins des innocents que le citoyen Déguignet, malgré toutes leurs canailleries [...] est le plus heureux des hommes [...] et qu'il a la conscience nette et pure ».

À la même époque, il envoie également une lettre à « l'immonde charlatan », au « curé fripon » Le Gall, recteur d'Ergué-Armel, pour le remercier de l'avoir fait chasser de sa ferme de Toulven et ensuite d'avoir excité contre lui le recteur de Pluguffan.

Devenu épistolier infatigable, il écrit à un conseiller municipal républicain de Quimper « et ancien ami » pour reprocher à la municipalité « de diriger toujours la commune à l'ancien système », c'est-à-dire « en abandonnant [233] les citoyens à l'exploitation des jésuites, des moines, des frères et autres canailles tonsurées ». Il lui reproche aussi de renoncer à construire un temple à la vieillesse (un hospice), grâce à l'argent d'un donateur défunt, de préférer bâtir un temple « à Vénus, déesse des grâces, des ris, des jeux, des plaisirs et des attraits dans lequel [il pourra] s'amuser et amuser les riches bourgeois de la ville » [nouvelle mairie ?], et il lui suggère de loger ses vieillards et infirmes « dans l'immense bâtiment grand comme le palais de l'empereur de Chine [l'évêché] fait pour un individu seul, l'évêque, personnage encore plus inutile, plus encombrant et plus voleur que le préfet » ; il ajoute que « ce palais communiquant avec le palais des jeunes et belles sœurs de la retraite, sert souvent de lupanar où doivent se renouveler les belles orgies du pape Alexandre VI et de Louis XV le Bien-Aimé ». Ce thème des orgies ecclésiastiques est récurrent chez Déguignet.

Nul doute qu'à la suite de cette avalanche épistolaire Déguignet ait été catalogué dans la ville de Quimper et considéré comme un malade de l'esprit. La tolérance du milieu semble en tout cas avoir été assez remarquable car il n'a guère été inquiété. Très probablement agaçait-il ou même exaspérait-il, mais on avait pour lui une certaine indulgence et on estimait qu'il était inoffensif.

Ceux qu'il apostrophait jugeaient que, devant des accusations aussi énormes assaisonnées d'injures, le mieux était de s'abstenir de répondre et Déguignet trouvait ce silence suspect. Il était dû, pensait-il, à la crainte qu'il inspirait. Mais n'était-ce pas plutôt un signe de mépris à son égard ? Il est aussi possible que cette absence de réaction de ses « persécuteurs » l'ait frustré d'une punition inconsciemment recherchée par ses provocations. Décontenancé et humilié par le silence d'Anatole Le Braz, il adresse des lettres à des amis du professeur et écrivain [234] pour solliciter une contradiction. Le Braz, qu'il finit par rencontrer, lui dit qu'ils font bien de ne pas lui répondre et que la seule réponse possible est « vous avez raison ». Apporter la contradiction, précise-t-il, ne serait que bavardage et absurdité, et Déguignet de se désoler que Le Braz ne porte pas devant la justice ces lettres qui pourraient l'envoyer au bagne. Il y a donc bien chez lui un mécanisme autopunitif à l'œuvre dans l'envoi des lettres et le désir de s'afficher comme une victime.

Il conclura que le penseur, le savant, le philosophe ne peut vivre au milieu des hommes car partout règnent la division, l'injustice, l'ignorance, l'égoïsme, l'abrutissement et l'avachissement. La vie rêvée, c'est celle de Robinson Crusoë qu'il envie. Au fur et à mesure que l'isolement, le malheur, la misère de Déguignet s'aggravent, ses mémoires reflètent davantage sa haine, sa fureur, son désespoir. Le style est de plus en plus épique, la satire plus violente, l'imagerie plus grossière. Ce sont toujours les mêmes thèmes antireligieux, anti-Jésus-Christ, antibourgeois mais sa faconde, sa verve sont inépuisables. Parfois sa colère cède la place à l'ironie, à la moquerie, à la caricature féroce qui peut être d'une irrésistible drôlerie. Le contraste est cependant si fort entre ces propos caustiques mais spirituels et ailleurs les cris et clameurs déraisonnables que l'idée qu'il pourrait y avoir du jeu, du théâtre, chez Déguignet, vient à nouveau à l'esprit. Un autre contraste existe entre la violence de son discours de révolté, tel qu'il apparaît dans ses mémoires et à un moindre degré dans ses lettres, et par ailleurs son attitude humblement soumise dans la vie quotidienne. Il nous en offre un exemple parmi d'autres lors de ses démêlés avec un fonctionnaire de la préfecture, un certain Baron, à propos de son bureau de tabac de Pluguffan qu'il voulait louer à un ami tandis que Baron soutenait quelqu'un d'autre et menaçait de lui faire retirer [235] s'il s'entêtait. « J'avais donc souffert tant de sa part, dit Déguignet, jusqu'à écrire une lettre, sous sa dictée, pour dire que je consentais à louer mon bureau de tabac à cet autre jésuite Cosquéric, l'homme de son choix. » Il ajoute : « Si j'avais été un anarchiste, un exalté, je n'aurais pu malgré tout mon calme, accepter tant d'insultes et d'humiliation. » Ce Baron recevra aussi des lettres dont une en vers. L'opposition est flagrante entre le comportement soumis de Déguignet et ses écrits qui expriment la violence et l'exaltation, encore que le fait d'écrire des lettres en vers non seulement dédramatise ses propos mais aussi ôte du crédit à ses menaces.

Il est parfaitement conscient de son attitude soumise au point que, dans une « lettre au criminel Baron », il lui rappellera son « coup de force de 1892 » et se montrera écœuré par sa propre faiblesse. « Si mes anciens camarades et amis de Crimée, d'Italie, d'Afrique, du Mexique et d'ailleurs, m'avaient vu le 2 février (1892), tremblant, rampant pour ainsi dire aux pieds d'un misérable bureaucrate, ils m'auraient craché à la figure et auraient eu raison. »

Déguignet, timide, faible, rongé par une révolte intérieure, déplace constamment son agressivité en la transférant dans un discours violemment antireligieux et politiquement subversif. Dans ses mémoires, il termine généralement ses diatribes en insultant un Christ affublé de toutes sortes de tares, son double non seulement coupable mais aussi honteux et refoulé. Sinon comment expliquer que cet ami des pauvres, ennemi des riches, reproche à Jésus-Christ et à ses disciples d'être « une bande formée avec des pêcheurs, des braconniers, des vagabonds, de vieux mendiants et toute la racaille qu'il trouva autour du lac de Tibériade » ?

Affligé d'une personnalité paranoïaque, il a basculé dans le délire à un moment que ses mémoires ne permettent pas de situer précisément. Les commentaires dont [236] il assortit le récit de son voyage à Jérusalem font penser à un délire sous-jacent, mais ce texte a été rédigé trente ans plus tard. Si l'on s'en tient non plus à ce qu'il a pensé mais à ce qu'il a fait, le délire a pris un caractère manifeste quand il a adressé une lettre en vers à Monsieur de la Boixière, son ancien propriétaire, après la mort d'un enfant, pour l'accuser d'être responsable de cette mort (et de quatre autres morts), le vouer aux gémonies et, pour terminer, le maudire. Il est d'ailleurs remarquable qu'il évite de le menacer de mort et qu'il se contente de lui dire qu'il était trop malade pour assister à l'enterrement de son fils, sinon qu'il aurait juré, devant la tombe, sa condamnation et l'aurait « immolé ».

Dans le contexte d'affrontement politique et religieux qui secouait la Bretagne lorsque Déguignet était fermier à Toulven, le refus du propriétaire d'accepter un renouvellement du bail était prévisible ainsi que la situation critique dans laquelle la famille Déguignet allait se trouver. Sans doute Jean-Marie en était-il conscient et c'est le trouble provoqué par le prochain départ qui manque de le tuer dans un accident. Si l'on ajoute que l'acquisition malheureuse et la tenue d'un café allaient faire flamber l'alcoolisme de l'épouse et entraîner le décès de celle-ci tandis que plus tard le veuvage sans ressources ou presque de Déguignet allait être suivi de la mort de deux de ses enfants, on comprendra qu'il ait alors rejeté sur le propriétaire de la ferme la responsabilité de ces malheurs pour échapper aux sentiments de culpabilité qui pouvaient bien l'accabler.

La rédaction de ses mémoires avait une action psychothérapique qui se trouve débordée par le traumatisme causé par la mort de l'enfant. Il lui faut s'adresser directement au présumé responsable mais la rédaction en vers limitera la portée du brûlot. S'il s'éloigne du réel, il n'en est pas déconnecté. C'est pourquoi de telles formes [237] paranoïaques ont été rapprochées de la névrose plus que de la psychose.

Âgé, mal portant, pauvre et même presque misérable, persuadé que ses ennemis veulent le supprimer et anxieux à l'idée de mourir de faim, veuf solitaire délaissé par ses enfants — ceux dont la mort n'a pas voulu —, il reste cependant hypersthénique et garde intacte une agressivité que la rédaction de ses mémoires ne suffit pas à absorber. D'où cette pluie de lettres quérulentes dont il inonde quelques Quimpérois, dont ce Baron, fonctionnaire de la préfecture, ce dévoué républicain comme le lui rappelle le député Hamon auquel il avait écrit peu auparavant : « Oui, mais dévoué à une république de jésuites et de curés », dit Déguignet, qui dans sa lettre à Baron lui reproche d'être un tyran, un persécuteur, un bourreau.

Le « curé fripon » Le Gall reçoit aussi sa bordée, et rejoint ainsi logiquement La Boixière puisque c'est le premier qui a convaincu le second de refuser le renouvellement du bail de Toulven. Puis sa fureur éclate contre Anatole Le Braz « fourbe, hypocrite, traître, menteur, félon et voleur » dont il est sans nouvelles depuis ses belles promesses. La mise à feu de cette nouvelle bouffée paranoïaque peut être reliée à l'énorme déflation narcissique, la cruelle désillusion qu'il subit après avoir cru qu'enfin justice lui serait rendue et que l'ancien pauvre paysan breton bretonnant serait reconnu à Paris comme écrivain français. Déguignet a eu ensuite l'intuition que cette reconnaissance plus éclatante que celle, bien modeste finalement, recueillie de son vivant viendrait un jour. Il le dit dans ses mémoires. À la fin de sa vie, toujours protestataire, hargneux, vindicatif, il ressasse indéfiniment les mêmes thèmes.

Quand la location de son bureau de tabac, son seul moyen d'existence, revient une fois encore sur le tapis, l'angoisse l'envahit avec un sentiment d'impuissance [238] puis des idées de meurtre et de suicide. Finalement, à sa surprise, tout s'arrange ; il s'inquiétait à tort. L'apaisement ne dure pas longtemps. L'hiver arrive, avec la pluie, le froid glacial ; il pense de nouveau au suicide. Même si le temps s'améliore, il s'enfonce dans la misère et il fait le décompte des persécuteurs responsables de son triste sort. Il se reproche de n'avoir pas arraché les entrailles à Malherbe de la Boixière, de n'avoir pas étranglé les immondes tonsurés Le Gall et Le Mao, de ne pas avoir cassé la tête du crétin Baron et de ne pas avoir assassiné l'escroc Le Braz. Il y a du Tartarin chez Déguignet.

Le 20 janvier 1902, malgré le froid, la faim, la misère physique et morale, les atteintes de l'âge, il écrit une très longue lettre au recteur d'Ergué-Gabéric, son « insulteur » et la lui envoie le 1er février. Il la termine par : « Mais le bon sens, la raison, la vérité et l'honneur vous honnissent et vous méprisent. »

Cette lettre, farcie de citations latines, assaisonnée de quelques mots de breton, chargée d'une agressivité intense, d'une haine inextinguible de la religion chrétienne et tout particulièrement du Christ et des prêtres, et qui cependant laisse discrètement percer une grande souffrance morale et une immense détresse, est extraordinaire.

Voici maintenant Déguignet couvert de poux qui pullulent et bientôt, à l'étroit dans sa chambre, « son trou », dit-il, s'aventurent chez les voisins. L'un de ceux-ci s'est plaint. Il l'ajoutera à la liste de ses persécuteurs puis ce sera la lettre au commissaire, la tentative de suicide ratée et le séjour à l'hôpital. Sans doute est-il vite apparu qu'il n'était pas profondément déprimé, mais qu'il avait cédé à un moment de découragement lié à sa triste condition sociale et qu'il renonçait à mourir. Tout Quimper, qu'il avait inondé de lettres, savait qu'il souffrait de la « maladie de la persécution » mais à l'hôpital il prenait soin de limiter ses plaintes et de ne mettre en cause que [239] le voisin incommodé par ses poux, le propriétaire qui l'avait sommé de quitter des lieux qu'il habitait depuis douze ans et dont il payait régulièrement le loyer, l'agent de police, enfin, qui était venu le rudoyer à son domicile. Tout compte fait, le médecin le trouve plutôt inoffensif et envisage sa sortie, mais à condition qu'il ait un travail, ce qui ne paraît pas trop réaliste.

Déguignet, furieux, écrit au procureur pour se plaindre du médecin qui veut lui faire quitter l'hôpital et exige qu'il travaille, à son âge et dans son état. À cette occasion, il récapitule la liste de ses persécuteurs. Le médecin maintient son intention de le faire sortir ; Déguignet lui écrit pour lui reprocher d'avoir fait savoir par les journaux qu'il était fou et le somme de le réhabiliter en informant les dits journaux qu'il est parfaitement sain d'esprit, sinon il avalera de l'acide prussique. Embarras du médecin. Tout s'arrangera cependant et notre patient pourra quitter l'hôpital après quatre mois d'hospitalisation et se loger où il avait autrefois vécu trois ans.

Jusqu'à sa mort, survenue en août 1905, à l'âge de 71 ans, Jean-Marie Déguignet conserva intactes ses convictions dans tous les domaines. Il avait mis un point final à ses mémoires en janvier. En 1904, il écrivait à « monsieur Le Quillec, sergent de ville », celui qui l'avait maltraité deux ans plutôt, avant son suicide raté et son hospitalisation, une lettre dont il nous donne la teneur, comme il l'a fait pour chacune de celles qu'il adressait aux uns et aux autres. Comme quelques-unes, c'est un morceau d'anthologie. Tout y est : le style châtié, emphatique, avec ici et là du latin, de l'anglais, du breton, les références à l'Antiquité, la haine du Christ, les Bretons situés au dernier échelon de la race humaine, le résumé de sa vie, les persécutions subies parce qu'il est démocrate (il est seul contre tous, écrasé, non vaincu), les persécuteurs morts ou en voie de l'être et, à l'égard du sergent de ville auquel [240] il s'adresse, une ironie cinglante et dévastatrice. Il avait précédemment dit leur fait à tous, sauf à ce Le Quillec dont le spectre le poursuivait. Il va maintenant pouvoir dormir tranquille.

Après quelques mois encore passés sur cette terre, Jean-Marie Déguignet aura trouvé, on peut l'espérer pour lui, la paix que la vie lui aura toujours refusée.

Ses lettres fulminantes et ses relations orageuses avec quelques persécuteurs désignés de Quimper et des environs n'occupent cependant qu'une place assez modeste dans ses mémoires et n'ont été suivies d'aucun passage à l'acte de type agression physique.

En revanche, d'un bout à l'autre de ses mémoires, ses déclarations incendiaires et fracassantes, hostiles à la religion et à la fraction politique qui la soutient, et par extension à ceux qui ne la combattent pas assez, reviennent sous sa plume à tout moment et à tout propos, de plus en plus souvent et de plus en plus longuement. Elles sont, pour finir, ressassées *ad nauseam.* Pour Déguignet, les religions dans leur ensemble, mais plus particulièrement la religion chrétienne dans sa forme catholique, ainsi que ceux qui les soutiennent, principalement les riches, sont criminels et entièrement néfastes. Il convient de les détruire. Il ne s'est autant appliqué à exprimer sa haine envers eux, pensons-nous, que parce qu'il les tient (inconsciemment) pour responsables des blessures et souffrances subies dans l'enfance et dont il n'a jamais pu guérir.

Mais comme il a été dit précédemment, en chargeant ces boucs émissaires de tous les crimes, il se débarrasse, par la même occasion, de ce dont un surmoi féroce, implacable, ne cesse de l'accuser.

Timide, introverti, il ne confiait guère qu'au papier ses pensées vengeresses. Néanmoins, certaines ne laissent pas d'inquiéter. On a vu dans l'Histoire, et notamment dans celle du siècle passé, les catastrophes provoquées [241] par des leaders charismatiques et paranoïaques soutenant avec une fougue communicative d'identiques opinions devant des foules plongées dans le désarroi par la rupture du lien social. On a vu aussi des révolutionnaires de glace et sans pitié décrétant la terreur au nom de la justice et de la vertu.

Déguignet, dans ses mémoires, livre ses réactions aux événements de son existence, à sa pauvreté chronique, aux menaces qui pèsent en permanence sur ses maigres ressources mais aussi aux événements de la vie publique, et plus particulièrement ceux qui concernent la vie politique, laquelle traverse alors une période agitée après la chute de l'Empire quand la IIIe République s'installe et se consolide. Cette agitation est spécialement vive en Bretagne du fait des implications religieuses de l'action gouvernementale. Cependant, au-delà des émotions et mouvements d'humeur, il y a chez Déguignet, sur les sujets politiques et religieux, certaines constantes qui confèrent à sa pensée une incontestable unité.

L'ancien soldat n'éprouve plus que répulsion pour le second Empire dans les armées duquel il a combattu pendant quatorze ans. Mais la république bourgeoise qui succède à l'Empire ne va pas tarder à le dégoûter tout autant, et parfois même davantage, car il estime qu'elle ajoute l'hypocrisie aux tares du régime qu'elle a jeté bas. Selon lui, le régime parlementaire ne vaut rien. Les députés soi-disant républicains sont des « nationalistes cléricofards » déguisés et les députés soi-disant socialistes ne font la révolution que dans leurs journaux. La grève générale ? Oui, comme on en parle depuis longtemps, mais à condition que les ouvriers des champs et des villes, les serfs, fassent tout sauter. Ce qu'il faut, c'est un chamboulement général, le Grand Soir, pour faire sortir le peuple de sa torpeur. Du passé faisons table rase. Les prolétaires, ouvriers et paysans, abrutis, ignorants, lâches, imbéciles, [242] brebis qui se laissent tondre, dit-il, crèvent de faim et de misère au profit des « malins exploiteurs, grands coquins, immondes tonsurés ». Cette malheureuse humanité ne sortira de son abrutissement que par la violence révolutionnaire, la guerre civile, le grand chourinage, la terreur. Ce sera la lutte finale. Il faudra, dit-il, détruire des millions d'individus, et il en appelle à la dictature, au bon tyran. Déguignet est infiniment plus fanatique que ceux dont il dénonce le fanatisme. Parfois accablé par le manque de réaction des malheureux, son humeur coléreuse vire au découragement, au pessimisme. Les hommes le dégoûtent. Il cite l'Ecclésiaste. Il n'y a jamais rien de nouveau sous le soleil. Rien ne vaut rien. Cette triste humanité ne pourra se régénérer qu'après avoir été détruite par le déluge. Souhaitons l'apocalypse car après la destruction il y aura la régénération.

Nous avons vu au XXe siècle les beaux résultats de la mise en application de ces utopies du xixe. D'autres propos de Déguignet terrifient tout autant et même davantage si c'est possible car nous savons que ces délires peuvent être traduits en actes. Ils l'ont été par les nazis. Il y a souvent chez lui des accents de théâtre et parfois de grand-guignol qui nous amènent à penser qu'il plaisante et même se moque de nous. Mais ici nous ne rions plus. Il faudrait choisir, écrit-il, pour la reproduction (des hommes) les sujets les plus beaux, les mieux conformés sous tous les rapports : « En marchant constamment dans cette voie on arriverait vite à former une race humaine digne de ce nom ». Alors que les éleveurs d'animaux et de plantes, écrit-il également, éliminent avec soin tous les sujets vicieux et mal organisés, « les plus beaux établissements que nous voyons en France sont faits pour entretenir des tuberculeux, des scrofuleux, des incurables et des fous ». Il y revient à plusieurs reprises, se montre inquiet de la dégénérescence de la race blanche qui ne [243] pourra être sauvée que par la destruction « des tuberculeux, alcooliques, épileptiques, cancéreux, rachitiques, anémiques, névrosés, asthmatiques, catarrheux, syphilitiques ». Qui échappera à sa fureur d'annihilation ? Le meilleur des mondes selon Déguignet évoque parfois l'univers de Robespierre ou de Staline, d'autres fois celui de Hitler.

Il ne faut cependant pas s'y tromper. Chez cet homme qui a la passion de prophétiser et plus encore de maudire, le désir de toute-puissance et la mégalomanie cachent une confiance en soi fragile, une crainte d'être mésestimé. Sa révolte répond aussi à une terreur secrète ; son agressivité est liée à la peur d'être attaqué et le rôle qui lui convient le mieux est celui d'innocente victime. Il ne cesse de faire le décompte de ceux qui lui ont manqué gravement. Mais les désigner, les accuser, serait-ce pour les accabler, comme il le fait, c'est encore retenir leur attention et peut-être obtenir des marques d'intérêt de leur part. Il y a chez lui de l'amoureux déçu. Mais les déceptions s'accumulent fatalement puisqu'il ne cesse d'agresser ceux dont il attend estime et considération. Leur écrire en vers, c'est encore souhaiter les épater, les impressionner et les séduire par son intelligence, son savoir et son talent. Les graves blessures du passé, les souvenirs ineffaçables, qui lui ont laissé un sentiment accablant d'impuissance et de honte et lui font piétiner tout ce dont son enfance bretonne, paysanne et catholique fut entourée, le font vivre sous la menace d'une hémorragie narcissique qu'il tente de prévenir en accumulant les connaissances et en cultivant quand c'est possible l'amitié de gens instruits. C'est aussi la dépression et l'anxiété dépressive qui peuvent surgir quand s'additionnent les désillusions, les deuils, les souffrances de l'isolement affectif et de la misère sociale qu'il endigue par la dénonciation de boucs émissaires.

[244]

Alors que, face à autrui, il n'a plus que des identités, négatives ou brisées, d'ancien mendiant, d'ancien soldat, d'ancien paysan et de Breton malgré lui, la passion de l'idéal (social) et la haine de ceux qu'il voit ou imagine y faire obstacle l'assurent d'une identité de secours qui donne encore un sens à sa vie d'homme parmi les hommes. Car c'est bien à eux et non aux pierres que l'imprécateur s'adresse quand il écrit pour eux l'histoire de sa vie.

L'horreur des prêtres et des riches, la répétition obsédante des cris de haine à leur égard, le désir exprimé mille fois de leur anéantissement donnent la mesure de la culpabilité pathologique et de la honte qui l'étreignent et dont il ne parvient pas à se purger. Son histoire familiale et personnelle, l'environnement breton très spécifique de l'époque apportent les clefs d'une compréhension socio-génétique de sa personnalité et de son délire, lequel s'inscrit d'ailleurs dans le prolongement de sa personnalité.

Le drame de la pensée paranoïaque est d'être une pensée totalitaire et destructrice d'autant plus dangereuse qu'elle peut prendre le masque d'un idéal social, politique ou religieux. On a dit d'elle qu'elle commence par la défense et finit par la guerre. Il faut néanmoins distinguer les formes où elle n'apparaît que passagèrement et à l'état d'ébauche et celles où elle s'organise, s'installe et se maintient. Ce sont celles-là qui sont pathologiques. À propos de brèves réactions, certains ont dit qu'un peu de paranoïa peut aider à ne pas se laisser écraser. 8'agissant des formes installées, il convient de distinguer celles qui sont plus franchement psychotiques, où la rupture du sujet avec le réel est très accusée, et celles plus proches de la névrose, qui ont souvent une composante dépressive. On retrouve constamment chez les sujets qui en sont atteints de graves blessures narcissiques et c'est chez eux que la socioculture est indissociable de la pathologie qui les affecte. C'est parmi eux qu'il faut ranger Jean-Marie Déguignet.

[245]

Un air de famille

Il y a eu, au xixe siècle français, un personnage breton célèbre, à première vue bien éloigné de Déguignet et dont cependant la personnalité et l'histoire ne manquent pas de points communs avec celles du paysan bas-breton. Les rapprocher, les comparer, les associer enfin nous fera progresser dans la compréhension de leurs communes psychologie, psychopathologie et pathétique destinée mais aussi nous permettra d'approfondir les relations que la paranoïa entretient avec la socioculture.

Ce personnage, c'est Lamennais. Tout semble séparer Félicité, l'enfant qui naît en 1782 à Saint-Malo dans le bel hôtel particulier où réside son riche armateur de père, futur anobli en 1788, du petit Jean-Marie qui, cinquante-deux ans plus tard, viendra au monde dans la chaumière de très pauvres paysans bas-bretons. « Féli », après les orages d'une Révolution traversée non sans angoisses durant l'enfance, suit assez tardivement et après beaucoup d'hésitations les traces de son frère aîné et devient prêtre en 1816. En 1817, il fait paraître le premier tome de son *Essai sur l'indifférence en matière de religion.* C'est un immense succès. Le voici aussi célèbre que Chateaubriand, son compatriote malouin qui en 1802 avait publié le retentissant *Génie du christianisme.* II y a cependant déjà, chez Lamennais, quelque chose d'excessif qui inquiète. Selon l'expression de l'un de ses biographes, il est plus royaliste que le roi, plus papiste que le pape. Aux foules déjà gagnées par l'incroyance, il propose un régime théocratique tel que le Moyen Âge lui-même n'en a pas connu. La Restauration le déçoit. Les évêques soutiennent ce régime qui se dit catholique et cependant pactise avec les ennemis de la religion. Il se fâche avec les évêques. Après la révolution de 1830 et sous la monarchie de Juillet, son opposition politique s'accroît. Il pense que [246] cette monarchie bourgeoise qui écrase le peuple n'embrasse la religion que pour mieux l'étouffer et il réclame la séparation de l'église et de l'État, ce qui achève de le brouiller avec l'Église. La rupture sera totale. En 1834, *Paroles d'un croyant,* son nouveau best-seller, fait scandale. Lamennais, qui a pris les rois, les papes et leur gouvernement en exécration ne jure plus que par le peuple et la liberté. Il appelle les pauvres à secouer leurs chaînes. Des encycliques pontificales condamnent ses thèses, et la chambre royale le condamne à un an de prison qu'il effectue en 1841 à Sainte-Pélagie. Élu député après la révolution de 1848, il siège à l'extrême gauche. Retiré de la politique sous le second Empire, il meurt seul et pauvre en 1854 et est enterré, à sa demande, à la fosse commune du Père-Lachaise.

Nous voyons que Lamennais et Déguignet, partis de points opposés de l'horizon social, se rejoignent quand ils deviennent ces individus en révolte décrits par Rivoallan dans *Présence des Celtes,* qui situe Lamennais près de Louis Démon et de Liam O'Flaherty. Leur bretonnité aussi les réunit, bien que Lamennais soit de haute Bretagne francophone et Déguignet, du pays bretonnant. « Mon cœur ne s'acclimate point hors de la Bretagne, partout ailleurs je me sens étranger », écrit Lamennais.

Mais, à interroger la biographie de Lamennais, d'autres conjonctions surgissent. Né deux mois avant terme, ce prématuré sera un enfant malingre, affligé d'un thorax déformé par un creux sternal accentué, excessivement nerveux et impressionnable. À l'âge de 5 ans, il perd sa mère dont une sœur prend le relais ; bientôt le mari de celle-ci, l'oncle des Saudrais, homme affable et cultivé, se chargera de son éducation dans sa propriété de La Chesnaie en Plesder près de Dinan. Cette adolescence à la campagne ne l'empêchera pas de garder une allure chétive. De petite taille, le dos voûté, plutôt laid, il souffre [247] de ce physique ingrat et de son état nerveux fait d'émotivité, d'anxiété, de colères brusques, de crises de nerfs qui vont jusqu'à l'évanouissement. Sous le premier Empire, il consulte à Paris Philippe Pinel, psychiatre réputé.

Il part certes de l'extrême droite pour se retrouver plus tard à l'extrême gauche, mais il est constant dans la passion qu'il met à soutenir l'idée qui s'est emparée de son esprit et qui est devenue pour lui la seule vérité, la vérité absolue. Cette idée est celle d'un progrès de l'humanité inspiré par Dieu qui s'exprime par l'intermédiaire des peuples en révolte. Homme fragile, il déploie une énergie immense au service d'une logique implacable, d'un « dogmatisme intempérant » (Renan) pour en convaincre autrui, et il y parvient d'autant mieux que cette vérité toute simple prend la figure d'un mythe ouvrant la porte « des choses cachées depuis la fondation du monde ». Son talent littéraire est grand. Sa prose prophétique et poétique est semée d'éclairs. Il fulmine. Son extrémisme et sa fureur lui font beaucoup d'ennemis mais ce polémiste redoutable n'a pas les nerfs assez solides quand vient l'heure d'encaisser la riposte. Il est maintenant surpris par les attaques dont il est à son tour l'objet et que son intolérance bruyante a suscitées. Les blessures de l'âme s'accumulent mais ne le dissuadent pas de retourner au combat. Sainte-Beuve, qui fut son ami et ne manquait pas de perspicacité, dit à son sujet que, moins il était sûr et satisfait de lui, plus il frappait fort sur les autres. Car, au fond, il ne se supporte ni ne s'aime. Dès son enfance, il était rebelle et même indomptable. Caractère indépendant, assoiffé de liberté, il n'était guère fait pour la prêtrise, même si le célibat ne le gêne pas. Il a été ordonné prêtre comme Déguignet s'est marié, poussé, tiré, traîné, mais avant l'ordination que d'hésitations et, après elle, que de perplexité et de tristesse. Cependant, bien que l'état religieux ne lui convienne pas, son esprit [248] est et demeurera profondément religieux. Il garde l'allure, le style, le genre de vie d'un prêtre. Cet « esaltato [exalté], cet amant de la perfection » (le pape Léon XII, qui l'aimait quand même), ce don Quichotte tonsuré (voir Michel Mourre) partage avec Déguignet l'extrémisme du tout ou rien et le rêve de solutions radicales qui précèdent un total recommencement. Comme certains se sentent aspirés par le vide, il n'attend l'avenir que sous l'aspect d'un grand bouleversement social catastrophique et nécessaire, d'une délivrance finale qui permettra l'avènement d'une humanité heureuse. Cette destruction-regénération désirée le rapproche également de Déguignet et chez tous les deux, cette attente anxieuse peut bien être en relation avec un secret désir d'anéantissement de soi.

Les déceptions et désillusions du crédule Lamennais qui se multiplient nourrissent une humeur dépressive : « Je suis bien las de la terre, je n'ai guère connu de la vie que son côté douloureux », écrit-il à son ami Vitrolles en novembre 1832. Parfois, la tristesse est bien près du désespoir. Il n'en sort qu'en ferraillant au nom d'une foi absolue dans ses principes et ses idées érigées en un système dont le même Vitrolles dénonce « la raideur et l'inflexibilité », en précisant que ce système rigide n'est pas une force mais une faiblesse. Il va de pair en effet avec l'incapacité à prendre en compte la complexité du réel ou peut-être reflète simplement la peur de la vie. Lamennais y ajoute l'intransigeance et le sectarisme : « Dès qu'on n'est pas de son avis, de l'opinion ou du système qu'il tient pour vrai dans le moment, il vous insulte et vous injurie, il vous appelle imbécile, idiot et vous loge aux petites maisons, c'est la formule invariable » (Sainte-Beuve, octobre 1840).

Il est manichéen comme Déguignet. Tout est blanc ou noir. Il met d'un côté les bons, qui sont les pauvres, et de l'autre côté les méchants, qui sont les puissants, les [249] riches, les possédants. La condition ouvrière atroce, l'insensibilité de la classe dirigeante au long de ce xixe siècle qui s'industrialise dans des conditions insupportables n'autorisent cependant pas un partage aussi tranché, peut-être globalement justifié mais toujours à nuancer dans le détail.

11 est vrai que Lamennais fut un prophète. Sainte-Beuve disait même qu'il avait le tic prophétique et les prophètes ne s'embarrassent pas de nuances. Lamennais n'avait-il pas pour lui la Bible où il est écrit que le Tout-Puissant a jeté les puissants à bas de leurs trônes, et il a élevé les humbles, les affamés, il les a comblés de biens et les riches il les a renvoyés les mains vides ? Au moins Lamennais a-t-il été cohérent avec lui-même. Il ne s'est pas contenté de prendre la défense des pauvres, il a vécu pauvrement. Sans atteindre à la misère de Déguignet, il a souvent manqué du nécessaire. Son père était sorti ruiné de l'époque révolutionnaire, aussi n'avait-il hérité que de La Chesnaie qu'il avait laissée à son frère après sa rupture définitive avec Rome et il ne vivait que de ses droits d'auteur. Michel Mourre dit de lui qu'il avait une haine obsessionnelle de l'argent. C'est dire si la monarchie bourgeoise et affairiste de Louis-Philippe dont les soldats massacraient si facilement les ouvriers révoltés lui inspirait de la répulsion.

À la fin de 1833, Lamennais, qui n'a pas encore officiellement rompu avec l'Église mais en est déjà moralement séparé, est soumis à des pressions de Rome auxquelles, « pour avoir la paix », il cède. Il signe une déclaration par laquelle il s'engage à suivre la doctrine exposée dans l'encyclique de Grégoire XVI d'octobre 1833 et à ne rien écrire ni approuver qui ne lui soit conforme. À peine a-t-il signé qu'il est accablé par la honte d'avoir capitulé et assailli par l'idée que le Vatican s'est joué de lui et a manœuvré pour le perdre aux yeux du peuple, le faire passer pour un complice du tsar qui écrase les Polonais révoltés (avec [250] la bénédiction du pape, hélas). Mourre parle « d'une sorte de manie de la persécution qui fait songer à Jean-Jacques [Rousseau] et à son complot ». Cette bouffée interprétative s'éteindra quand paraîtra en avril 1834 *Paroles d'un croyant,* qui marque son passage de la religion catholique à la religion de l'humanité.

Freud a, le premier, souligné les liens que la paranoïa entretenait avec une homosexualité refoulée. Chez Lamennais, elle paraît plus manifeste que chez Déguignet ; toutefois, il n'a pas été un homosexuel et cette imputation n'a été avancée, notamment dans les milieux catholiques, que pour le discréditer. Xavier Grall résume bien ce qu'on peut en dire quand il écrit : « Ce chaste qui ne toucha jamais une femme et qui, peut-être, très secrètement, très douloureusement, s'inquiéta de brûler pour d'autres hommes. » L'amitié qu'il éprouva pour le jeune Anglais rencontré lors de son exil en Angleterre en 1815 pendant les cent jours et mort prématurément ne peut guère être autrement qualifiée que d'amoureuse.

Trop sensible et vulnérable pour ce qu'il a de fougueux et de mordant, Lamennais finira fâché avec tous, exécré par la droite qui le traite de renégat et mal vu par la gauche qui le trouve trop « curé » car, si son vocabulaire est révolutionnaire, sa pensée demeure réformiste. Et c'est encore Xavier Grall qui avec justesse écrira que l'âme de « l'écrivain le plus célèbre et le plus scandaleux » s'est « quelque peu ternie de ratiociner ses amertumes, de rabâcher ses phobies, de ressasser ses gémissements ». Ceci aussi nous fait penser à Déguignet qui partage encore avec lui un autre point commun : tous deux ont été maltraités par leurs compatriotes bretons plus que par d'autres, car l'Église était en Bretagne plus influente que partout ailleurs en France.

Certains, comme Bernanos qui salue l'éloquence naïve et sublime, parfois un peu niaise de Lamennais, estiment [251] que l'Église catholique n'aurait pas été désertée par le monde ouvrier si elle avait écouté Lamennais au lieu de le condamner. D'autres comme Michel Mourre pensent que le royaume de Dieu n'étant pas de ce monde, le rôle de l'Église n'est pas de pousser à la révolution sociale mais d'inviter chaque humain à faire sa révolution intérieure en suivant le Christ. À chacun d'en juger. Ici il sera plus modestement question d'attirer l'attention sur les traits de personnalité incontestablement paranoïaques chez Lamennais. Les psychiatres, qui classaient jadis ces sujets dans la paranoïa et leur donnait le nom d'« idéalistes passionnés », sont aujourd'hui plus hésitants par crainte de déconsidérer la plupart des réformateurs politiques et religieux. Aussi bien ne s'agit-il pas de stigmatiser mais de chercher à comprendre.

Comme chez son compatriote bas-breton, on peut observer, sur fond d'incertaine confiance en soi, le désir de toute-puissance, l'agressivité, la tendance à se poser en victime, la mégalomanie, la passion de prophétiser et de maudire, la dénonciation de boucs émissaires, la susceptibilité, la rigidité psychique. Ici aussi il s'agit d'une forme de paranoïa proche de la névrose, intervenant comme un système antidépressif, chez un individu qui, profondément, redoute d'être attaqué, impuissant et terrorisé. Ici aussi les blessures de la petite enfance de l'orphelin ont joué leur rôle.

Mais quel rapport avec la Bretagne, quel lien avec la socioculture ?

Ce qui attire l'attention c'est, chez ces deux hommes, Déguignet et Lamennais, de prime abord si différents, l'existence d'un air de famille qui est précisément leur caractère breton. Anatole Le Braz écrivait à Déguignet, à qui visiblement il ne tenait pas rigueur de ses lettres, qu'il lui était « attaché comme à l'un des exemplaires les plus significatifs de notre race ».

[252]

Quant au préfacier de l'édition contemporaine de *Histoire de ma vie,* il parle de tous ces lecteurs qui se sont reconnus en Déguignet mais nous savons que c'est en Bretagne que ces lecteurs ont été les plus nombreux, les plus séduits et les plus attentifs, et il est bien probable que ce n'est pas la violence des idées extrémistes du paysan breton qui les a attachés à son récit biographique mais plutôt ce qu'il révèle de son tempérament et de sa sensibilité. Ils ont passé outre ce qu'il avait de pathologique pour ne retenir que son honnêteté, sa sincérité et sa générosité mais aussi son courage opiniâtre, sa force de lutteur, son humour féroce et enfin sa fidélité à l'idéal et son amour de l'étude. Ils ont, aussi et surtout, aimé un certain style, celui d'un homme dont l'esprit s'est emparé d'idées à contre-courant, qui s'en fait le héraut et ne transigera jamais à leur propos quel que soit le prix à payer mais dont la passion douloureuse met en relief la profonde humanité.

On peut en dire autant de Lamennais qui, revêtu de bourgeoisie et de francité, n'est pas moins breton que Déguignet. Avant la rupture, le Vatican l'appelait le « fier Breton » et, dans ses *Mémoires d'outre-tombe,* Chateaubriand salue le génie de son « compatriote » qu'il n'a jamais repoussé quand bien même leurs routes divergeaient, et c'est peu dire. Il le défendra même toujours. Il est vrai que lui aussi ramait à contre-courant. Dans *Lamennais, l’hérésie des temps modernes,* Michel Mourre ne manque jamais de rappeler l'identité bretonne de celui qu'il appelle parfois le « prophète breton ». Et lorsque Lamennais communie avec le poète polonais Mickiewicz dans l'amour de la Pologne, associé à une régénération religieuse, Mourre écrit que « le Slave annonçait, un peu dans le même esprit que le Breton, la fin de l'ère du Christ et la venue prochaine du règne de l'esprit ». Dans un *Fragment sur Luther,* Georges Bernanos évoque Lamennais, « ce petit Breton infirme avec sa logique poignante [253] à la fois implacable et tendre ». Dans son beau livre *Stèle pour Lamennais,* Xavier Grall évoque ce qui a été dit des Celtes, « ces hommes que Dieu a créés fous car leurs guerres sont joyeuses et leurs chansons tristes » puis écrit à propos de Lamennais : « Il est de notre peuple, il est de notre chant. Et, j'ose le dire, de notre générosité. »

Tout aussi breton est Jules Lequier, qui naît en 1814 dans les Côtes-du-Nord (aujourd'hui Côtes-d'Armor), à Quintin (qui est aussi la ville natale de Céline Guilloux, la mère de l'écrivain Céline), dans une famille de notables, d'un père médecin estimé, ancien chirurgien de marine, âgé de 34 ans, original, insouciant, dépensier, et d'une mère âgée de 42 ans, discrète et dévouée tous les deux ardemment catholiques.

Son enfance se déroule à Saint-Brieuc où il subit profondément l'empreinte religieuse de son milieu. Puis il va à Paris au collège Stanislas avant d'entrer à 20 ans à l'École polytechnique. Il y montre un caractère ombrageux, téméraire, impulsif qui, en fin d'études, le conduit à donner sa démission parce qu'il estime être victime d'une injustice.

Après la mort de son père survenue à cette époque, il voyage, se dissipe, rêve de devenir célèbre et retrouve la Bretagne où il vit seul, prodigue, imprévoyant. En 1843, à court d'argent, il retourne à Paris où il enseigne à l'École égyptienne. Sa mère meurt, pleine d'appréhension pour l'avenir de son fils unique.

À l'âge de 32 ans, il traverse une crise de mysticisme et regagne la Bretagne deux ans plus tard en 1848 pour se présenter à la députation comme candidat républicain catholique social, ce qui l'oppose à la fois aux monarchistes et aux républicains anticléricaux. Sa profession de foi est un hymne à la liberté, « source de droit et du devoir ».

Il est battu et se retire dans sa maison de Plérin, au bord de la mer, dans un lieu sauvage. Ses proches et amis [254] s'accordent à le décrire comme un être tourmenté, un idéaliste passionné, avec des extravagances, de l'orgueil, des élans mystiques. La recherche philosophique l'accapare tout entier. Ses écrits, le plus souvent fragmentaires et inachevés, dont aucun ne sera publié de son vivant, se rapportent à des problèmes métaphysiques et plus particulièrement à celui de la liberté de l'homme face à la prescience divine. Il affirmera que l'être humain est libre. Il est « par-delà [sa] dépendance indépendant, et dépendant par-delà [son] indépendance ».

En mars 1851, âgé de 37 ans, après la perte de l'héritage d'une proche parente, escompté pour subsister, il tente de se mutiler au cours d'un accès d'excitation délirante qui le fait placer d'office à l'asile de Lehon près de Dinan où il demeure cinq semaines avant d'être transféré dans la clinique du docteur Blanche à Passy où Gérard de Nerval, à la même époque, reçoit des soins. Jules Lequier en sort « amélioré, non guéri » après trois semaines de séjour, puis il mène une vie instable. Précepteur ou professeur de collège, il intente à deux reprises un procès à ses employeurs et se croit environné d'ennemis.

En 1855, il revient à Plérin où il est l'ami des enfants, des pauvres, des bêtes. Il recueille à l'occasion des vagabonds, participe à des pèlerinages épuisants. Mais surtout il poursuit fiévreusement sa quête philosophique : *La Recherche d'une première vérité, Abel et Abel, Dialogue du prédestiné et du réprouvé,* etc. le font classer parmi les néo-kantiens. Il a parfois été comparé au moine breton Pélage, qui exaltait la liberté de l'homme au risque de frapper d'inanité sa rédemption, ou encore, héros tragique de la philosophie chrétienne existentielle, à Kierkegaard. Quant au style de ce contemporain et compatriote de Chateaubriand, de Lamennais et de Renan, sa beauté poétique, son mélange de dialectique et d'émotion, sa liberté de ton, tous caractères qui s'appliquent [255] aussi à l'écriture de Lamennais, révèlent des qualités littéraires exceptionnelles. Pour Jean Wahl, on trouve dans ses écrits « quelques-unes des pages les plus belles de la philosophie française et les plus dramatiques ».

En 1862, une ultime désillusion l'abat. Âgé de 48 ans, à bout de ressources, il perd de surcroît tout espoir d'épouser celle qu'il aimait depuis l'enfance d'un amour platonique, partagé, croyait-il, et avec laquelle il avait échangé une longue correspondance. Un soir de février, il gagne le rivage tout proche puis, voulant peut-être tenter Dieu de le sauver mais, plus probablement, sceller un destin décidément insupportable, excellent nageur, s'éloigne vers le large, pousse un grand cri et se noie. « Cette croyance en la liberté, je voudrais la saisir au prix de ma raison même », avait-il écrit.

Jean Grenier, dans *La Philosophie de Jules Lequier,* insiste sur le fait que le philosophe est né en Bretagne, de parents bretons et qu'il y a passé presque toute sa vie. Il voit en Bretagne le génie celtique longtemps comprimé qui se réveille au xixe siècle, lors de l'éclosion du romantisme et il le définit ainsi : « Anarchie du sentiment, passion de l'indépendance, goût des aventures, exaltation religieuse, mysticisme diffus et répugnant à se définir. Tous ces éléments font l'âme commune de Chateaubriand, de Renan, de Lamennais. Lequier est de leur famille. »

Ailleurs, il écrit que « la religion, pour lui [Lequier] Breton, était une question vitale ».

Dans *Jules Lequier et la Bretagne,* Jacques Josse écrit que « cet homme portait en lui une philosophie plombée par une épouvantable noirceur chrétienne et la Bretagne n'y était sans doute pas étrangère ». Il évoque aussi « le mal noir qui rongeait alors nombre de rêveurs d'Armorique » qui, attirés par le malheur, « buvaient avec avidité de longs flocons de larmes » et il ajoute « à ce penchant immodéré pour les beaux perdants, leurs échecs, leur vie [256] ratée, s'ajoutait ce que Jean Grenier nomme le goût d'une indépendance absolue, ce goût de moutarde qui décuple la révolte et que l'on retrouve, intact, sautant d'un siècle à l'autre chez Villiers de l'Isle-Adam, Corbière, Palante ».

La solitude, la misère, l'amour des pauvres, les femmes lointaines, rêvées ou ignorées, les songes, l'idéal, l'absolu, mais aussi des ennemis partout, des persécuteurs, des moulins à vent à combattre... nos héros ont assurément un air de famille et, comme on l'a vu, leur histoire et leur personnalité les font reconnaître comme Bretons.

Si, chez eux, les aspects pathologiques peuvent être isolés, décrits, analysés pour la commodité de l'exposé, dans la réalité ils sont mêlés inextricablement à l'ensemble de la personnalité. Dès lors, la question se pose de savoir si la situation et l'environnement bretons ne seraient pas de nature à favoriser l'émergence et l'éclosion de personnalités infiltrées de paranoïa.

Everett Stonequist, sociologue américain, a décrit en 19371'« homme marginal », dont la problématique pourrait nous aider à mieux comprendre celle des Bretons. L'homme marginal appartient à un groupe humain qui, pour des raisons soit raciales, soit sociales, soit culturelles, se trouve en marge du groupe social dominant.

« L'homme marginal, écrit Stonequist, est un individu dont l'existence et les attaches sont telles qu'elles touchent à deux ou plusieurs sociétés interpénétrables, mais où certaines incompatibilités rendent difficile sa propre adaptation à l'une ou l'autre de ces sociétés. Il n'appartient vraiment à aucun de ces groupes et ne s'y sent pas chez lui. Cette impression d'exclusion et d'isolement n'est pas ressentie également ni de la même façon, ni pour les mêmes raisons par chaque individu et ne se reproduit pas toujours de manière identique dans une situation donnée. »

En 1942, Isacque Graeber et Steuart Britt s'inspiraient [257] de cette étude pour décrire le caractère « marginal » des Juifs chez les chrétiens et Rudolf Loewenstein faisait de l'« homme marginal » le sujet d'un des chapitres de son ouvrage *Psychanalyse de l'antisémitisme* (édité en 1952). Il décrivait l'ambivalence d'attitudes et de sentiments qui caractérise l'homme marginal qui ne parvient pas à l'assimilation complète au groupe dominant et oscille entre la haine du groupe dominant et la haine de soi-même.

Cette haine de soi est plus marquée lorsque le groupe marginal est en situation d'infériorité par rapport au groupe dominant et considéré avec un certain mépris par ce dernier. Cette situation produit une fragilisation psychologique de l'homme marginal. Notons qu'aucun des trois « héros » de ce chapitre ne se sentait vraiment à l'aise hors de Bretagne mais que, de retour au pays, tous souffraient aussi.

Le processus d'acculturation peut accentuer la tendance autodépréciatrice. Dans *Intégration des données sociologiques à la psychiatrie clinique,* Yves Pélicier, évoquant la « pathologie de la transition » (Thomas A. Lambo), assure qu'« on peut poser comme règle que l'homme est d'autant plus vulnérable aux facteurs psychogènes qu'il se trouve plus exposé aux phénomènes d'acculturation ». Nous les avons vus à l'œuvre chez Déguignet et d'autant plus dangereux qu'ils s'accompagnaient d'un handicap social.

D'autres particularités ont contribué à faire de la situation bretonne un terreau favorable à cette psychonévrose de défense que nous avons vue constituée de dépressivité et de paranoïa. L'emprise religieuse catholique extrêmement forte, susceptible d'être à l'origine de surmois hypertrophiés générateurs de culpabilité, a pu former un couple à haut risque avec la tradition guerrière, la combativité, le sens de l'honneur des cultures de honte. (La culpabilité et la honte peuvent naviguer de concert).

[258]

« Je romps et ne plie pas », disait Lamennais et Chateaubriand parlait de « cet honneur devenu l'idole de [sa] vie ». Auparavant Duguay-Trouin, autre Breton, avait pour devise « Ne compte pour rien la vie quand l'honneur parle », tandis que Georges Cadoudal, voulant faire venir en Bretagne révoltée le comte d'Artois et à qui l'on demandait : « Répondez-vous de sa vie ? », lançait fièrement : « Non, mais je réponds de son honneur. » Quelle fierté chez ces gens, quel orgueil ! On les retrouve chez mademoiselle de Guenic, noble ruinée par la Révolution dans *Béatrix,* le roman de Balzac. « Sa prestance de colonne pouvait passer pour une de ces coquetteries de vieillard qui prouvent que l'orgueil est une passion nécessaire à la vie. » Mais l'orgueil n'appartient-il qu'aux nobles ? Certainement pas. Dans son ouvrage *Quand les Bretons peuplaient les mers,* Irène Frain insiste à plusieurs reprises sur l'orgueil des Bretons et sur les relations que ce trait de caractère peut entretenir avec l'alcool, ce qui a été évoqué précédemment. Pierre-Jakez Délias, dans son *Cheval d'orgueil,* au titre évocateur, montre comment l'attitude des mères stimule la fierté de leurs rejetons en encourageant la compétitivité.

Il nous faut cependant chercher si, outre les traumatismes psychiques individuels et les éléments socioculturels qui interviennent sur l'ensemble de la collectivité, il n'y aurait pas en Bretagne des caractéristiques familiales qui pourraient contribuer à orienter la pathologie psychique en direction de la paranoïa.

Dans un article intitulé « La paranoïa revisitée », le psychanalyste Paul Racamier, traitant de la relation avec le père et du futur paranoïaque, évoque l'état de carence narcissique durant leur vie de ces hommes « qui n'ont pu suffisamment admirer de père, ceux sans doute dont l'image paternelle fut en elle-même trop peu consistante [259] ou trop faiblement portée par la mère et en tout cas trop peu idéalisable. »

Cette problématique renvoie à un type de structure familiale assez fréquemment observable en Bretagne, notamment en basse Bretagne et dont j'ai largement fait état dans mes études antérieures.

Qu'il s'agisse de dépressivité, d'agressivité revendicatrice évoquant la paranoïa (auxquelles il faudrait ajouter l'aménagement d'un faux self et d'une personnalité hystérique, fréquemment observés aussi chez les peuples acculturés), dans tous les cas, nous sommes confrontés à une pathologie du narcissisme, car c'est bien vers elle que convergent les causes aussi diverses que les traumas individuels, une constellation familiale dysharmonique et les processus d'acculturation.

[260]

[261]

**Ethnopsychiatrie en Bretagne.***Nouvelles études*

La double ruine
de Paul Féval

[Retour à la table des matières](#tdm)

[261]

Vers 1840 en France, sous Louis-Philippe, l'instruction se répandait, le nombre des lecteurs augmentait, le roman-feuilleton triomphait. On se précipitait chaque jour sur le journal pour suivre les aventures à rebondissements de personnages héroïques parfois ambigus et les sombres intrigues de malfaisants dans *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue, *Les Trois Mousquetaires* ou *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas et, à partir de 1844, dans *Les Mystères de Londres* et les romans qui suivront de Paul Féval. En quelques mois, la ruée des lecteurs lance Féval au firmament des feuilletonistes auprès de Sue et Dumas auxquels il dispute la célébrité. Car désormais, et pour des décennies, c'est pour lui la gloire et bientôt la fortune.

Vie de Paul Féval

Il était né à Rennes en 1816 d'un père magistrat d'origine champenoise et d'une mère fille de procureur à Rennes, de famille noble de Cornouaille, les Le Baron de l'Étang. Le père se tuait au travail. La mère était confite en dévotion. La famille vivait dignement mais pauvrement. La petite magistrature ne nourrissait guère son [262] homme. Le jeune Paul perdait son père à 11 ans, obtenait une bourse et souffrait à l'internat du collège royal de Rennes. En 1830, il a alors 14 ans, c'est la Révolution, les Trois Glorieuses. Charles X s'enfuit. À Paris, les jeunes polytechniciens rennais Vaneau et Papu se font tuer sur les barricades. À Rennes, les élèves du collège pavoisent et portent des cocardes tricolores. Paul Féval arbore une cocarde blanche et crie « Vive le roi ! ». Ses camarades lui cassent la figure. Sa mère l'envoie se refaire une santé chez son beau-frère, Foucher de Careil, au château de Cournon près de Redon. Monsieur de Careil, le tonton, reçoit au château d'anciens chouans qui racontent des histoires de chouans. Paul est aux anges. Ensuite, il reviendra au collège, terminera avec succès ses études secondaires, s'inscrira à la faculté de droit puis au barreau de Rennes. Il ne plaide qu'une seule fois. C'est pour défendre un voleur de poules qui le ridiculise. Sa vocation est ailleurs, pense-t-il, et il part à Paris. Il a 21 ans.

Dès cette époque, ses relations avec l'argent sont problématiques. Généreux, désintéressé, naïf, il tombe sur des gens indélicats qui exploitent sa naïveté, lui empruntent le peu qu'il a sans le lui rendre, ou le font travailler sans payer ce qu'ils lui doivent... Il vivote de corrections d'imprimerie, d'écrits alimentaires ou d'articles d'encyclopédie. Il a l'écriture facile. Il meurt de faim, littéralement, ou se laisse mourir. Un ami arrivé à l'improviste le sauve de justesse. Un peu plus tard, un patron de presse découvre ses dons d'écriture, son imagination inépuisable, son immense énergie, pressent qu'il fera merveille comme feuilletoniste, le lance dans cette voie. Il ne s'est pas trompé. Féval va devenir un des maîtres du roman-feuilleton et plus généralement du roman populaire. Il le restera pendant une trentaine d'années.

Ce titan de la plume, infatigable, ambitieux, combatif, écrira au total quatre-vingt-dix romans, de genres divers : [263] de cape et d'épée parmi lesquels le fameux *Bossu,* historiques, policiers ou plus exactement d'intrigues criminelles, fantastiques mais aussi des contes, des nouvelles, des pièces de théâtres, des articles. Il présidera la Société des gens de lettres, donnera des conférences, luttera pour la défense des droits d'auteur.

1848 : c'est la Révolution, la fin de la monarchie de Juillet, la IIe République. Paul Féval est candidat à la députation dans le Finistère. Il se présente à ses électeurs comme « un homme de religion et de liberté » et sera battu. Ce désir d'entrer en politique l'apparente à Lamennais autant qu'à Jules Lequier chez qui cette association de la religion et de la liberté se voyait aussi. On l'aurait aussi trouvée chez Lamennais si ses idées sociales avaient été accueillies par l'Église. C'était, avant la lettre, la démocratie chrétienne, qui, un siècle plus tard, trouvera en Bretagne une terre d'élection dans les deux sens du terme.

Un instant tenté par les idées de gauche, fondateur d'un journal éphémère et son rédacteur unique, Féval, bouleversé par les journées sanglantes et la répression de juin 1848, ne croit plus en la République, en laquelle il n'avait d'ailleurs jamais beaucoup cru, n'y voyant plus que désordre et anarchie. Il taxe d'arrivisme et d'hypocrisie ceux qui briguent les suffrages du peuple et se classe désormais dans la droite réactionnaire. Pendant la brève IIe République, le roman-feuilleton subit une éclipse. Les journaux et leurs lecteurs sont accaparés par les événements politiques. Paul Féval se consacre au théâtre. Ses pièces adaptées de ses romans n'ont pas grand succès et il va traverser une période critique.

Il se reproche d'avoir tout sacrifié à l'ambition, d'avoir par ses romans encouragé l'immoralité et d'avoir contribué à provoquer les événements de 1848. Enfant, il avait été humilié par la pauvreté et la gêne dont souffrait [264] sa famille, d'autant plus qu'il devait soutenir son rang, et orphelin, boursier au collège, il avait accumulé les blessures d'amour-propre. Ses débuts parisiens, la misère dans laquelle il s'était débattu avaient alourdi le compte qu'il avait à régler avec la vie. Aussi, quand Anténor Joly, patron de presse, l'avait propulsé feuilletoniste, il avait foncé, déployant une énergie colossale, se jurant de rattraper et si possible de dépasser ses rivaux. Puis, orgueilleux de sa réussite, il avait alors défendu bec et ongles ses intérêts. Maintenant il reprochait presque à Anténor Joly d'avoir flatté son ambition en l'entraînant sur le sentier du roman populaire qui était en plus ignoré de la critique, boudé par les revues littéraires, méprisé par la classe riche. Il rêvait désormais d'une gloire plus haute. Féval publie alors en 1852 deux romans plus soigneusement écrits, mieux léchés. Le succès n'est pas au rendez-vous. L'auteur plonge dans la dépression. Il se trouvait en tant qu'écrivain dans une impasse et dans le même temps était frappé par la mort de la femme qu'il aimait. Tout contribuait à entretenir sa mélancolie. Il entendit parler d'un médecin homéopathe qu'il vint consulter.

Ce praticien à l'ascendance bretonne lui prescrivit des médicaments, lui donna des conseils diététiques, lui fit faire des exercices physiques et, pour finir, le tenant en vive estime, le prit en pension chez lui. Il avait des filles. Quelque temps plus tard, Paul Féval épousa, par reconnaissance, dit-il, l'une d'elles. Ce n'était pas celle qu'il préférait. Les conditions de cette union rappellent, en moins corsées, celles du mariage de Jean-Marie Déguignet. Le romancier avait 38 ans. C'était en 1854. Le second Empire avait remplacé la IIe République. Chez les nouveaux mariés, les naissances allaient se succéder. Pour Paul Féval ragaillardi, c'en était fini des états d'âme. C'est encore avec le roman-feuilleton ressuscité dans les journaux qu'il allait relever les nouveaux défis. Et les romans [265] se suivent, bien reçus par les lecteurs. Mais l'âge d'or du feuilleton est, semble-t-il, passé et le succès est moins éclatant. Il attendait beaucoup d'un long roman, *Madame Gil Blas,* son « œuvre préférée », écrit-il. L'accueil est mitigé. Puis, en 1857, voici *Le Bossu* qui éclipse tous les autres, ce que son auteur a du mal à comprendre, et dont l'éclatant succès ne s'est jamais démenti. C'est aujourd'hui encore le seul roman de Féval que tout un chacun puisse citer.

Si l'écrivain est pendant les années du second Empire le maître du roman-feuilleton, si ses romans tiennent en haleine d'innombrables lecteurs, si ses coffres se remplissent et si son nom est célèbre, il ne se résigne pas à accepter cet ostracisme auquel le roman populaire est condamné par les milieux littéraires. Il vise à présenter un roman populaire littéraire et, dans cette intention, publie une édition revue et corrigée des *Mystères de Londres* et de *Madame Gil Blas.* C'est à la même époque qu'il préside la Société des gens de lettres. Son désir de respectabilité littéraire est encore déçu quand il échoue à deux reprises à être élu à l'Académie française. Ses « romans intimes », études de mœurs plutôt que récits d'aventures, ne convainquent pas davantage la critique de l'accueillir dans le cercle des vrais écrivains. Vers la fin du second Empire, on le lit moins. Bientôt on ne le lira plus.

1870 : la guerre, la défaite, l'invasion, la Commune et la guerre civile. Féval, déjà accablé par les événements, va l'être davantage encore lorsqu'il prend brutalement conscience qu'il est passé de mode. Un directeur de journal s'avise en 1875 de discuter le prix d'un de ses romans dont le début n'attire guère, manière détournée d'en interrompre la publication car l'auteur est susceptible et se cabre devant une discussion qu'il trouve insultante. Une crise identique à celle de 1848 se prépare. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, c'est encore la conjonction d'événements extérieurs traumatisants et [266] d'une baisse de prestige et de popularité qui provoque une crise dépressive. Des idées noires l'envahissent.

Convaincu que la défaite française de 1870 est la conséquence du laxisme moral, il s'affiche de plus en plus en conservateur clérical intransigeant et en tenant de l'ordre moral, ce qui ne contribue pas à lui ramener des lecteurs. L'angoisse le saisit. Le voici qui craint de ne plus pouvoir subvenir aux besoins de sa nombreuse famille. Il a huit enfants dont six fréquentent de coûteuses institutions privées. Il panique, sollicite les conseils d'un financier mal avisé qui lui dit monts et merveilles des emprunts ottomans. Il convertit toutes ses économies. Durant l'hiver 1875, le cours des emprunts s'effondre, sans espoir de rétablissement. Paul Féval est ruiné. Sa dépression s'aggrave. Un état mélancolique accompagné d'idées mystiques et d'intense culpabilité l'afflige pendant plusieurs mois.

Madame Féval qui, comme la mère de son époux, avait transformé son salon en annexe du presbytère, ne perd pas son sang-froid. Chez cette femme dévote, la piété sincère n'interdit pas le sens pratique et sans doute estime-t-elle que l'écrivain, soutenant ostensiblement des idées cléricales sans fréquenter l'église, recueille tous les inconvénients d'une telle position sans en tirer d'avantages. Elle voit dans le coup qui les frappe, dit-elle à son mari, un signe du ciel qui l'invite à retrouver le chemin de l'église et les pratiques religieuses de son enfance. Les prêtres qui fréquentent la maison joignent leurs prières aux siennes. Sans doute au plus fort de la crise leurs paroles apaisantes ne sont guère entendues mais, chez le cyclothymique Paul Féval, la dépression trouve ses limites.

Au fil des mois, la tristesse s'affaiblit, l'anxiété s'atténue, la culpabilité s'épuise. Il devient sensible aux propos qu'on lui tient et un jour découvre qu'il a retrouvé la foi. Comme chez lui l'humour ne perd jamais ses droits, il dit que ce coup du sort était un « coup de grâce », celle [267] de Dieu. La nouvelle de la conversion de Féval se répand en 1876. Sa vie, ses écrits, ses finances restaurées seront totalement voués à la religion catholique. À côté de textes anciens réimprimés et de contes, il écrit des œuvres polémiques ainsi que des écrits religieux et rédige une brochure destinée à soutenir l'œuvre du « vœu national du Sacré-Cœur ». Il participera largement au financement de la construction de l'église du Sacré-Cœur sur la butte Montmartre et viendra habiter dans son voisinage. Il reprend ses anciens romans, souvent pour en améliorer le style mais aussi pour les expurger, parfois avec pudibonderie, de tout ce qui pourrait choquer la lectrice catholique la plus prude. Épuisant labeur.

Désormais soutenu sans réserve par les milieux catholiques et renfloué financièrement, il est à nouveau frappé par une épreuve dont, cette fois, il ne se relèvera pas. Décidément et incurablement naïf, à première vue, mais peut-être faut-il chercher à mieux voir, alors qu'il a retrouvé l'aisance sinon la fortune, il confie en 1882 son argent à un voisin malhonnête qui disparaît sans laisser d'adresse. Son infortune émeut. Les gens de lettres lancent une souscription pour lui venir en aide. Cependant son chemin de croix n'est pas achevé. Sa femme vient à mourir. Il s'agite, on craint qu'il ne perde l'esprit. Un accident vasculaire cérébral le laisse paralysé. Il meurt oublié à l'hospice des frères de Saint-Jean-de-Dieu, à Paris, le 8 mars 1887.

Breton et fier de l'être

Paul Féval fait partie de ces Bretons « montés » à Paris dans leur jeunesse, y demeurant toute leur vie et même y mourant, sans cependant avoir jamais cessé d'être bretons et sans s'être détachés de la Bretagne.

[268]

La Bretagne de Levai évoquée, décrite, magnifiée dans plus de vingt de ses romans, c'est d'abord celle de ses souvenirs d'enfance et d'abord cette ville de Rennes où il est né et qu'il a quittée à 21 ans parce que l'horizon s'y trouvait bouché. C'est aussi le pays de Rennes qu'il a sillonné à pied, de Dinar », Saint-Malo et la Rance au nord, à Redon et Malestroit au sud, et dont il n'a pas oublié le parler gallo comme on le voit dans son roman *Châteaupauvre.* Plus tard, il a découvert les actuelles Côtes-d'Armor, où vivait son frère, et la région morbihannaise de Lorient où il allait en vacances chaque été.

La Bretagne de Féval, c'est aussi celle qui s'était imposée à son imaginaire d'enfant, quand, parti chez son oncle maternel, au pays de Redon, il écoutait avidement les récits de ceux qui avaient combattu pour Dieu et pour le roi. Sa vie entière, il a opposé cette Bretagne de rêve, cette Bretagne des vertus antiques, chevaleresque et féodale, loyale, honnête, fidèle et pieuse, à Paris, son antithèse, où règne une bourgeoisie sans entrailles, où souffre un peuple sans principes. Sa Bretagne est à la fois aristocratique et populaire, chrétienne toujours. Dans les romans historiques où il la met en scène, on la voit refuser le joug français qui la détourne de ses valeurs et de ses traditions. La société bourgeoise de la monarchie de Juillet et du second Empire, gouvernée par l'appât du gain, le dégoûte.

La Bretagne est partout présente dans la vie et l'œuvre de Féval, dans son caractère aussi. Romantique, idéaliste, rêveur, ami des légendes, il peut devenir réaliste et pugnace. Il aime son indépendance. Dans un Paris qui regarde de haut l'extrême ouest armoricain, il affiche sa bretonnité, fait broder les armes héraldiques de Bretagne sur ses chaises et ses rideaux, tient à ce que ses servantes quimpéroises conservent, au quotidien, leur costume national, revêt à l'occasion lui-même ce costume pour [269] mieux retrouver l'ambiance du pays quand il dicte à son secrétaire une histoire située en Bretagne.

Ethnopsychiatrie

Si Paul Féval se veut et s'affirme breton par son style, ses goûts, ses préférences, il l'est plus profondément par sa personnalité mais aussi par les dérives pathologiques de celle-ci. Cyclothymique, il est généralement hyperactif et plein d'allant, sportif et, quand il a réussi, très fier de sa réussite, combatif et susceptible. Cependant, les blessures narcissiques de l'enfance ont laissé une brèche qu'il lui faut toujours colmater et le colmatage n'est jamais parfait. La fortune et la renommée le comblent d'abord. La vie de bohème le tuait et la victoire était rien moins qu'assurée. Mais les lecteurs sont exigeants et capricieux. De Féval ils veulent du roman-feuilleton, rien que du feuilleton avec du mystère, des drames, des crimes, des intrigues, des coups d'épée. Quand Féval, affamé de considération, veut s'élever dans la hiérarchie littéraire et peaufine son style, quand il complique ses personnages, le public ne suit plus et déserte son camp. Le voici pris dans une insoluble contradiction. Il déprime, et cette dépression s'accompagne d'idées de culpabilité. Il s'accuse d'avoir largement contribué à pourrir les mentalités. Pour un peu, ce sont ses romans qui auraient été à l'origine de l'explosion de 1848, terminée par la répression terrible, lors des sanglantes journées de juin. Cette mégalomanie négative freine l'hémorragie narcissique mais accroît la culpabilité : nouvelle impasse. Il n'en sortira qu'en renouant avec le succès, et comme auparavant un succès de feuilletoniste. La nécessité dans laquelle il est de nourrir sa famille qui ne cesse de grandir calme ses scrupules sans les éteindre.

[270]

Après 1870, la crise dépressive sera plus grave et plus longue. Il a vieilli. Il approche de la soixantaine. Les temps ont changé. Le public se détourne de lui. Des idées morbides de ruine, d'indignité et de culpabilité l'envahissent, le rongent. Féval se met à couvrir les papiers qui lui tombent sous la main d'auto-accusations interminables, passe en revue les péchés qu'il a commis, y compris les plus infimes, qui, pour lui, deviennent formidables et qui, pense-t-il, vont le conduire à la damnation éternelle. Il se reproche à nouveau d'avoir perverti les esprits par ses romans. C'est l'orgueil, croit-il, le maudit orgueil, le péché luciférien, qui l'a poussé à vouloir à tout prix réussir.

Il sortira de cette crise, réconcilié avec l'Église comme on l'a vu, mais aussi ruiné par l'effondrement des valeurs ottomanes. Accablé par une culpabilité morbide qui a flambé lors de son accès mélancolique, n'a-t-il pas inconsciemment cherché à l'apaiser en provoquant sa propre ruine ? Cette hypothèse se trouve renforcée par le fait qu'ayant en partie reconstitué son capital financier, et devenu catholique pratiquant d'une extrême ferveur, il s'est retrouvé totalement ruiné pour la seconde fois du fait d'une imprudence difficilement compréhensible chez l'homme d'expérience qu'il était. La ruine de sa famille qui accompagne la sienne conduit à se demander s'il n'avait pas aussi quelques comptes à régler avec elle. N'est-ce pas pour elle, pour assurer sa subsistance, qu'il avait vendu son âme au diable ?

Et dans cette double ruine qui survient au moment où il a finalement et totalement rallié le camp de la pieuse madame Féval, n'y aurait-il pas quelque agressivité inconsciente envers une épouse qui depuis longtemps le presse de se convertir et de changer de littérature ? Plusieurs de leurs filles entreront au couvent, un fils au séminaire. L'inconscient de Paul Féval est gouverné par [271] cette idée bien bretonne de la supériorité de la femme. Et, quand une image de mâle est valorisée, ce n'est pas du père qu'il s'agit, mais du fils. Dans son conte de Bretagne *Anne des Iles* (1844), la femme est une païenne, fille de barde et passée au christianisme. Elle allie la hardiesse, le courage, l'habileté à conduire un navire, à la charité du chrétien. Un amour impossible et contrarié la laissera vierge auprès d'un vieux moine. Dans un autre conte breton, *La femme blanche des marais,* l'homme est absent, le jeune fils sauvera sa mère en tuant un reître assassin et soudard alcoolique, vendu au diable.

Paul Féval, vrai Breton pour lui-même et pour autrui, n'est pas sans présenter quelques traits communs avec les personnages qui ont figuré au précédent chapitre. Comme eux, il est sous l'influence d'une instance morale, d'un surmoi que l'on pourrait qualifier d'« ethnoreligieux ».

La relation que tous ont entretenue avec l'argent est, à cet égard, caractéristique. Sur ce point, le christianisme ne laisse la place à aucune équivoque, aucune incertitude. Il faut choisir entre Dieu et l'argent. Le Christ, dans son sermon sur la montagne, l'a bien précisé : « Nul ne peut servir deux maîtres à la fois : ou bien il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent » (Mathieu 5-24). Déguignet, paysan bas-breton, a vécu pauvrement et fini misérablement. Cette fin pauvre ou misérable fut aussi celles de Lamennais, de Lequier, de Féval. Tous ont aimé et défendu les pauvres. Féval déteste l'Angleterre non seulement parce qu'elle maltraite et même martyrise l'Irlande dont la cause est chère au romancier, mais aussi parce qu'elle incarne le commerce triomphant et l'industrie qui avance à marche forcée, écrase et exploite les ouvriers dont les conditions de vie et de travail sont abominables. Il dénonce celles-ci dans son roman social *Les Ouvriers de Londres* (1848).

[272]

Jean-Pierre Galvan, le maître des études févaliennes, a noté la présence dans l'œuvre du romancier d'un thème récurrent « sorte de leitmotiv », celui de la captation de fortune ou d'héritage. Dans ses romans situés au XVIIIe siècle, il met en relief le rôle de dissolvant moral de l'argent, notamment chez l'aristocratie d'ancien régime dont la décadence fera le lit de la Révolution de 1789. Dissolvant moral, l'argent est aussi pour Paul Féval un dissolvant social. La course à l'argent devient le moteur de l'Histoire, d'une Histoire dont il refuse de s'accommoder. « L'argent que j'ai tant méprisé », avait dit Chateaubriand.

Dans un de ses contes de Bretagne, *Le Joli Château,* Féval donne une description physique et morale de l'intendant du château, maître Luc, « Normand de naissance ». Le portrait n'est guère flatteur : le personnage est menteur et « larron jusqu'au bout des ongles ». On sait que maquignons retors et malins venus faire des affaires en Bretagne, les Normands souffraient de discrédit chez les naïfs Bretons auprès desquels ils avaient la réputation d'être les dignes héritiers des Vikings qui autrefois avaient mis la Bretagne au pillage.

Après les bourgeois, les Anglais et les Normands, voici les Juifs cloués au pilori par un Paul Féval xénophobe et qui donne dans l'antisémitisme après la défaite française de 1870. Ayant rejoint les rangs de l'extrême droite, il s'en prend aux banquiers juifs qui « s'emparent » des banques françaises. C'est donc toujours l'argent que Féval condamne pour sa mauvaise odeur et ceux qui font de l'argent qu'il fustige au risque des dérapages de généralisations abusives.

La ruine de Féval, survenue une première fois en 1875, une seconde fois en 1882, apparaît nettement liée à un mécanisme autopunitif destiné à mettre fin à la culpabilité d'un homme d'une insatiable ambition, d'un [273] immense orgueil, qui s'était livré à la « quête frénétique de la renommée et de la fortune » (Galvan) pour sauver un narcissisme en perdition mais qui, paradoxalement, avait horreur de l'or. Insoluble contradiction. Des boucs émissaires dont il dénonçait dans ses romans et autres œuvres le sordide appât du gain, les intrigues et malhonnêtetés avaient longtemps fait l'affaire. La vieillesse venue, il avait écarté ces paravents et payé sa dette. L'obéissance au surmoi ethnoreligieux breton l'avait emporté sur la quête narcissique. Il avait rejoint ce personnage du vieil aristocrate breton qu'il mettait en scène dans le conte *Le Joli Château,* dès 1844, ignorant tout du maniement de l'argent et incapable de gérer ses biens.

La même instance morale hypertrophiée est à l'œuvre lors de la mélancolie du romancier. Si l'atteinte narcissique, due à la fuite du lectorat et à la perte de la considération des directeurs de journaux éditeurs de feuilletons, et la crainte du manque d'argent sont à son origine, les idées d'indignité, de culpabilité et les autoaccusations sont en rapport avec le fond collectif ethnoreligieux breton, constitutif de surmois individuels.

Avec l'agressivité que l'argent connote étroitement, l'autre pulsion à combattre est celle du sexe. Si l'anarchie sexuelle entraîne la ruine de la civilisation, une contention trop rude peut provoquer des dégâts psychiques. Le christianisme incline, dans ce domaine, à la sévérité. En Bretagne, le message chrétien était relayé par un clergé qui a longtemps occupé une place et joué un rôle prépondérants. C'est lui qui éduquait et formait la jeunesse. Ses mises en garde concernaient davantage les pièges du sexe que ceux de l'alcool. Lors d'accès dépressifs mélancoliques, des conduites sexuelles passées, parfois fautives, parfois sans conséquences, parfois même plus imaginées que vécues, peuvent prendre dans l'esprit du patient une importance démesurée et entraîner une intense culpabilité. [274] Lors de sa dépression de 1876, Féval se reprochait intensément des peccadilles, dont certaines sexuelles, et redoutait qu'elles n'entraînent sa damnation.

En juin 1973, Guy Gentil soutenait à Brest sa thèse de doctorat en médecine, consacrée aux *Délires mystiques en Bretagne.* Il rappelait que de tels délires à thème religieux au sens large peuvent s'observer au cours d'entités pathologiques diverses. Ils étaient fréquents en Bretagne. Gentil présentait plusieurs cas de patients et précisait que, dans ses observations de mélancoliques, « le sentiment délirant de culpabilité n'est que le grossissement morbide de l'aptitude naturelle du Breton à se sentir coupable et de sa façon de voir la religion sous l'angle du péché et de la mort ». Il y aurait lieu de faire des réserves au sujet de l'adjectif « naturelle », à remplacer par « culturellement acquise ». Auparavant, Gentil avait rappelé plusieurs aspects essentiels de l'imprégnation religieuse de la Bretagne. Il attirait aussi l'attention sur le rôle possible de l'éloignement du milieu ou des mutations socioculturelles qui affectaient ce milieu dans l'éclosion de troubles de ce type. L'individu se trouvait alors démuni devant des phantasmes culpabilisants et angoissants car son angoisse et sa culpabilité n'étaient plus prises en charge et métabolisées par la collectivité, par le biais des croyances, des tabous, des rites magiques dont il citait quelques-uns.

Breton attesté par ses origines, sa personnalité, sa vie et son œuvre, Paul Féval l'aura aussi été dans sa pathologie psychique et jusque dans sa ruine finale de caractère incontestablement névrotique.

[275]

**Ethnopsychiatrie en Bretagne.***Nouvelles études*

POSTFACE

Pour en finir
avec le paradoxe breton

[Retour à la table des matières](#tdm)

La pathologie mentale a été abordée dans ces études ethnopsychiatriques sous l'angle de ses relations avec la socioculture et en tant que forme individuelle d'une atteinte de caractère plus collectif quand il s'agissait de destins particuliers. Désirant terminer cet ouvrage par une note orientée vers ce que les Nord-Américains appellent « *a positive mental health* », c'est-à-dire une santé mentale positive, je proposerais d'explorer quelques possibilités de progresser collectivement dans la voie de cette positivité.

Tout d'abord, je souhaiterais que les conséquences souvent négatives de l'acculturation mises en évidence dans les chapitres qui précèdent ne soient pas considérées comme une invitation à se complaire ensemble dans une attitude de victime et à réagir par une agressivité paranoïaque. S'il est difficile d'échapper à une paranoïa individuelle, à tout le moins peut-on s'interdire de participer à une paranoïa générale. Il faut néanmoins souligner que les Bretons ne paraissent guère enclins à ce genre de réaction mais qu'en revanche ils seraient davantage collectivement sujets à des accès de honte et de culpabilité comme on peut à l'occasion s'en rendre compte. Si la [276] paranoïa est destructrice, la dépressivité culpabilisée et honteuse ne vaut pas mieux.

Ce refus de l'irrationnel ne devrait pas les détourner d'un combat démocratique et nullement déraisonnable destiné, entre autres, à les sortir de l'amnésie culturelle dont ils souffrent. Albert Memmi avait jadis, dans son *Portrait du colonisé,* montré comment le peuple colonisé « semble condamné à perdre progressivement la mémoire. Quels sont ses héros populaires ? Ses grands conducteurs de peuple ? Ses sages ? À peine peut-il livrer quelques noms », écrivait-il. La Bretagne a longtemps présenté plus d'un point commun avec les pays colonisés et aujourd'hui encore l'histoire de Bretagne n'est pas enseignée. Anne de Bretagne semble être l'alpha et l'oméga de cette histoire. La langue bretonne maintenue depuis des siècles est en danger de disparaître, oubliée par ceux dont les grands-parents et souvent les parents la parlaient quotidiennement. La plupart des Bretons disent cependant qu'ils souhaiteraient qu'elle vive. Il est avéré qu'une politique volontariste serait indispensable pour la sauver. Mais qui décide et qui tient les cordons de la bourse ?

Leur sentiment communautaire demeure fort, dit-on. Mais les Bretons peuvent-ils se satisfaire d'une communauté sous tutelle ? Ils ne disposent pas d'institutions qui leur permettent d'échapper à l'amnésie culturelle et celles qui les régissent les y enfoncent chaque jour davantage. Ne doivent-ils pas lutter pour obtenir des pouvoirs d'initiative, de choix, de décision dans des domaines qui les concernent prioritairement ?

Ici, nous retrouvons cette Bretagne paradoxale mise en évidence par Jean Ollivro et déjà précédemment évoquée, une Bretagne riche de vitalité, une Bretagne maritime qui a vocation à s'ouvrir aux échanges internationaux et qui, malheureusement étouffe dans son carcan. [277] À l'ère de la mondialisation, la Bretagne non réunifiée, entravée dans son développement économique, subit tous les inconvénients de demeurer insignifiante au plan politique. La santé psychique de ses habitants a aussi quelque chose à voir avec l'absence d'un projet commun mobilisateur. Le contraste est saisissant avec l'envolée de régions autonomes comme la Catalogne ou celle de l'Irlande indépendante.

Il existe une évidente contradiction entre l'amour ressenti et affiché des Bretons pour leur pays, leur attachement manifeste à leur culture, le désir exprimé de sauver leur langue, leur vif sentiment communautaire et, par ailleurs, la mollesse de leurs efforts pour arracher au refus français les institutions politiques autonomes auxquelles ils ont droit, les seules qui leur permettraient d'affronter l'avenir dans de bonnes conditions. Se saisir des outils adéquats, tel est pour eux le préalable au renversement de l'actuelle situation pathogène.

Le centralisme français intolérant et son idéologie baptisée « républicaine », distillée de la naissance à la mort de ses citoyens par les élites, l'école, l'université, les médias, pour enveloppants qu'ils soient, ne suffisent pas à expliquer l'indifférence des uns à l'idée bretonne et l'inhibition des autres quand elle est évoquée. Il est vrai que l'époque n'est pas favorable aux élans collectifs dans notre Europe blasée. Les fascismes se sont effondrés, les communismes aussi, la foi religieuse s'effrite. Les partis et les syndicats ont du mal à mobiliser. La tendance est à l'hédonisme, au *cocooning,* au repli frileux quand ce n'est pas au « chacun pour soi ». Toutefois, la passivité bretonne traduit aussi la peur de l'incertain, de l'inconnu, la difficulté à imaginer un avenir différent du présent.

Faut-il conclure qu'après bientôt cinq siècles d'assujettissement les volontés sont affaiblies, les caractères sans force, la pugnacité émoussée ?

[278]

Mais sans doute, plus profondément, intervient la culpabilité devant la perspective de s'opposer à une France ressentie comme une instance parentale. Il est difficile pour beaucoup, impossible pour certains, d'affronter le père-France (l'autorité), de prendre quelque distance avec la mère-France (la protection) et de risquer de se les aliéner. Pire encore, se profile la honte de subir la réprobation d'autrui, d'être montré du doigt, de passer pour un renégat.

Pourtant les signes, de souffrance psychique collective persistante vus précédemment sont l'indice d'une insatisfaction identitaire profonde et indiquent la direction à suivre d'autant plus qu'il existe en France des possibilités d'action démocratique. Mais les Bretons ne peuvent être entendus d'un pouvoir malentendant que s'ils se mobilisent en foule, que si leurs élites s'engagent, que si tous se rassemblent, parlent d'une seule voix haute et claire. Ils pourraient dire que la dévolution est possible et nécessaire, que la Bretagne vaut bien l'Écosse, le pays de Galles, la Catalogne ou le Pays basque d'Espagne, qui ont comme les *Länder* allemands leur gouvernement et leur parlement régionaux dont les institutions bretonnes ne sont que de fantomatiques reflets. Bretagne, réveille-toi !

[279]

**Ethnopsychiatrie en Bretagne.***Nouvelles études*

BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#tdm)

*Aspects régionaux de l'alcoolisme et de l'alcoolisation en France,* Haut comité d'étude et d'information sur l'alcoolisme, 1989.

Carrer (Philippe), *Le Matriarcat psychologique des Bretons,* Paris, Payot, 1983.

Carrer (Philippe), *L'Envers du décor,* Spézet, Coop Breizh, 1999. Réédition sous le titre *Ethnopsychiatrie en Bretagne et autres terres celtes,* Spézet, Coop Breizh, 2011.

Choquet (Marie), Granboulan (Virginie), *Les Jeunes Suicidants à l'hôpital,* Paris, éditions EDK, 2004.

Croix (Alain), *La Bretagne aux XVIe et XVIIe siècles. La vie, la mort, la foi,* Paris, Maloine, 1980, 2 tomes.

Déguignet (Jean-Marie). *Histoire de ma vie,* Ar Releg Kerhuon, An Here, 2001 (édition intégrale, 943 pages).

Delouche (Denise), « Regards anglais sur la Bretagne », *Mémoires de la société d'histoire et d'archéologie de Bretagne,* 1981.

*Drogues et dépendances. Indicateurs et tendances,* Observatoire français des drogues et toxicomanies, 2002.

*Évolution des effectifs et des taux de décès par suicide en Bretagne. Période 1942-1998,* Observatoire régional de la santé, 2002.

Fanon (Frantz), [*Peau noire, masques blancs*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/030294726)*,* Paris, Seuil, 1971. [http://dx.doi.org/doi:10.1522/030294726](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/030294726)

[280]

Fillaut (Thierry), *L'Alcoolisme dans l'ouest de la France pendant la seconde moitié du XIXe siècle,* Paris, La Documentation française, 1983.

Fillaut (Thierry), *De l'ivresse à l'ivrognerie ou la naissance de l'alcoolisme en Bretagne 1800-1814,* Bretagne-Alcool-Santé, 1983.

*La France et ses régions,* INSEE, 2002.

Freud (Sigmund), [*Cinq psychanalyses*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.frs.cin)*,* Paris, PUF, 1967.

Galvan (Jean-Pierre), *Paul Féval. Parcours d'une œuvre,* Amiens, Encrage, 2000.

Got (Isabelle), *Les Indicateurs nationaux et régionaux de l'alcoolisation en France,* thèse de doctorat en médecine, Paris, 1986.

Goubert (Jean-Pierre), *Malades et médecins en Bretagne, 1770-1790,* Paris, Klincksieck, 1974.

Gracchus (Fritz), *Les Lieux de la mère dans les sociétés afro-américaines,* Paris, Éditions caribéennes, 1980.

Grall (Xavier), *Stèle pour Lamennais,* Paris, Éditions libres Hallier, 1978.

Greilsammer (Han), *Le Sionisme,* Paris, PUF, 2005.

Grenier (Jean), *La Philosophie de Jules Lequier,* Paris, PUF, 1936.

Guyonvarc'h (Christian J.), *Magie, médecine et divination chez les Celtes,* Paris, Payot, 1997.

Harscouët de Keravel, *Contribution à l'étude de l'alcoolisme en Bretagne, et plus particulièrement en Ille-et-Vilaine,* thèse de doctorat en médecine, Paris, 1908. Jaouen (Hervé), *Merci de fermer la porte,* nouvelles, Paris, Denoël, 1999.

Josse (Jacques), *Jules Lequier et la Bretagne,* Moëlan-sur-Mer, Blanc Silex, 2001.

Lacan (Jacques), *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité,* Paris, Seuil, 1975 (thèse de doctorat en médecine parue initialement chez Le François en 1932).

[281]

Le Disez (Jean-Yves), *Étrange Bretagne. Récits de voyageurs britanniques en Bretagne,* 1830-1900, Rennes, PUR, 2002.

Le Dorze (Albert), *Le Suicide.* Soirée clinique du 16 novembre 1989, Association lorientaise d'études freudiennes.

Le Gall (André), *Alcoolisme et aliénation mentale dans le Morbihan. Les mesures qui s’imposent,* thèse de doctorat en médecine, Paris, 1939.

Le Guillou (Louis), *Lamennais,* Paris, Desclée de Brouwer, 1969.

*Le Suicide en Bretagne.* Compte-rendu de la journée du 8 septembre 1988, Inspection régionale de la santé.

Leys (Simon), *Les Naufragés du « Batavia », suivi de Prosper,* Paris, Arléa, 2005.

Loewenstein (Rudolf), *Psychanalyse de l'antisémitisme,* Paris, PUF, 1952. “

Marot (Robert), *Pathologie régionale de la France,* Institut national d'hygiène, 1958, Bretagne (tome I).

Mendel (Gérard), *Quand rien ne va plus de soi,* Paris, Robert Laffont, 1979.

Mendel (Gérard), *Enquête par un psychanalyste sur lui- même,* Paris, Stock, 1981.

Mendel (Gérard), *Une histoire de l’autorité,* Paris, La Découverte, 2002.

Montigny (Jean-Loup), *Essai sur les institutions du duché de Bretagne à l’époque de Pierre Mauclerc et sur la politique de ce prince, 1213-1237,* Paris, La Nef de Paris, 1961.

Moreau (M.), *Histoire de ce qui s’est passé en Bretagne pendant les guerres de la Ligue,* Brest, Corne et Bonet-beau, 1836.

Mourre (Michel), *Lamennais ou l'hérésie des temps modernes,* Paris, Amiot-Dumont, 1955.

[282]

Murphy (Henry B. M.), *Comparative psychiatry. The international and intercultural distribution of mental illness,* Berlin, Heidelberg, New York, Springer-Verlag, 1982.

Nicolle (Charles), *Destin des maladies infectieuses,* Paris, PUF, Alcan, 1939.

Ollivro (Jean), *Les Paradoxes de la Bretagne,* Rennes, Apogée, 2005.

Ollivro (Jean) et Martray (Joseph), *La Bretagne au cœur du monde nouveau,* Rennes, Les Portes du Large, 2001.

Ollivro (Jean) et Martray (Joseph), *La Bretagne réunifiée,* Rennes, Les Portes du Large, 2002.

*Paul Féval,* Bibliothèque municipale de Rennes, 1987.

Pinsker (Lev S.), *Self-Emancipation. The only solution of the Jewish question,* transl, by A. A. Finkelstein, London, E. W. Rabinowitz, 1891.

Planson (Glaoud), Koshaneg (Erwan), *Histoire de la nation bretonne,* Paris, La Table ronde, 1977.

Pollès (Henri), *Sophie de Tréguier,* Paris, L'Âge d'homme, 1983.

Poupinot (Yann), *La Bretagne contemporaine,* tome II, Ker Vreiz, Paris, 1955.

Queffélec (Lise), *Le Roman-feuilleton français au* XIXe *siècle,* Paris, PUF, 1989.

Rush (Benjamin), *Medical Inquiries and Observations upon the Diseases of the Mind,* Philadelphia, Kimber & Richardson, 1812.

*La Santé en Bretagne,* Observatoire régional de la santé en Bretagne, 1988.

*Statistiques annuelles des accidents corporels de la circulation routière,* IIIe région de gendarmerie à Rennes, 1985.

« Suicide des jeunes. L'énigme », *Le Monde de l'éducation,* novembre 1985.

[283]

Sulkunen (Pekka), *À la recherche de la modernité, Consommation et consommateurs d'alcool en France aujourd'hui. Le regard d'un étranger.* The Social Research Institute of Alcoohol Studies, Helsinki, Alko, 1988.

*La sursuicidité en Bretagne - Contribution à une explication socioculturelle.* Recherche multidisciplinaire coordonnée par Yannick Barbançon, président de la Mutualité française, Côtes-d'Armor, chargé du département santé publique de la Mutualité française, Bretagne.

Tilliette (Xavier), *Jules Lequier ou le tourment de la liberté,* Paris, Desclée de Brouwer, 1964.

Touchard (Henri), *Le Commerce maritime breton à la fin du Moyen Âge,* Paris, Les Belles-Lettres, 1967.

Tuloup (François), *Lamennais et son époque,* Dinar », Imprimerie commerciale, 1961.

Vedeilhie (Claude), *Dimension socioculturelle de l'alcoolisme en Martinique,* mémoire pour le CES de psychiatrie, Rennes, 1972.

[284]

[285]

Table des matières

Quatrième de couverture

Avant-propos. *Pourquoi une ethnopsychiatrie en Bretagne*. [7]

Psychiatrie, histoire et socioculture. *Introduction à une psychiatrie transculturelle.* [15]

Bretagne d'hier et d'aujourd'hui. *Contrastes et incertitudes.* [31]

Souffrances psychiques contemporaines en Bretagne. *Regard transculturel*. [49]

Abord ethnopsychiatrique du suicide en Bretagne [71]

Assujettissement et acculturations pathogènes. *Une longue histoire.* [79]

Quand les pères défaillent, *Brèves remarques.* [131]

[286]

Sophie de Tréguier. *Étude ethnopsychiatrique d'un roman d'Henri Polès*. [139]

Paranoïa et ethnopsychiatrie. *Jean-Marie Déguignet, paysan bas-breton, Félicité de Lamennais, Jules Lequier et les autres*. [161]

La double ruine de Paul Féval. [261]

Postface. *Pour en finir avec le paradoxe breton*. [275]

Bibliographie [279]

1. Benjamin Rush, *Medical Inquiries and Observations,* Dobson, Philadelphia, 1794. Le docteur B. Rush (1745-1813), membre du congrès continental et signataire de la déclaration d’indépendance, fut un des pères fondateurs des États-Unis. Professeur de médecine à l’Université de Pennsylvanie, il est considéré comme le père de la psychiatrie américaine, humaniste et adversaire de l’esclavage et de la peine de mort. [↑](#footnote-ref-1)
2. Benjamin Rush, *Medical Inquiries and Observations, upon Diseases of the Mind*, Kimber & Richardson, Philadelphie, 1812. [↑](#footnote-ref-2)
3. Né en Pologne, le docteur Léon Pinsker (1821-1891) fut un des premiers Juifs admis à l’université d’Odessa, où il fit ses études de médecine. Partisan de l’intégration des Juifs, il changea radicalement d’opinion après les grands pogroms russes de 1881. Son livre *Autoémancipation. Appel à ses frères de race par un juif russe*, publié en allemand, sans nom d’auteur, devint la bible de Hibbat Zion. Il estimait que la haine des Juifs, ou judéophobie, était une maladie mentale incurable. [↑](#footnote-ref-3)
4. Le docteur [Frantz Fanon](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/030294726) (1925-1961) est né à Fort-de-France. Médecin-chef à l’hôpital psychiatrique de Blida, il fut expulsé d’Algérie en 1957 et se réfugia à Tunis. Il est mort aux États-Unis où il était allé soigner une leucémie. [↑](#footnote-ref-4)
5. Dans *Destin des maladies infectieuses*, ouvrage de Charles Nicolle, médecin et bactériologiste français, prix Nobel de médecine en 1928. Le CHU de Rouen, sa ville natale, porte son nom. [↑](#footnote-ref-5)
6. Les poèmes homériques ont été composés à la fin du IXe siècle ou au début du VIIIe siècle avant J.-C. Le personnage dont il s’agit est Ajax, qui se suicide. [↑](#footnote-ref-6)
7. Christian J. Guyonvarc’h, *Magie, médecine et divination chez les Celtes,* Paris, Payot, 1997. Voir VI.7 : La maladie de langueur. [↑](#footnote-ref-7)
8. Hippocrate, le plus célèbre médecin de 1 Antiquité, a vécu aux Ve et IVe siècles avant J.-C. [↑](#footnote-ref-8)
9. Stanley W. Jackson, *Culture and Depression,* University of California Press, 1985. Voir « Acedia the sin and its relationship to sorrow and melancholia ». [↑](#footnote-ref-9)
10. Alain Ehrenberg, *La Fatigue d’être soi,* Paris, Odile Jacob Poches, 1998 (réédité et complété en 2000). [↑](#footnote-ref-10)
11. Dans *Histoire de la folie à l’âge classique*, Michel Foucault a décrit ce qu’il a appelé le « grand renfermement » du XVIIe siècle, qui concerne toute l’Europe. En France, l’édit royal du 27 avril 1756, qui ordonnait la construction de l’hôpital général (de la Salpêtrière), peut être considéré comme l’acte fondateur de cette politique. [↑](#footnote-ref-11)
12. Si Philippe Pinel (1745-1826) a, sans conteste, amélioré les conditions d’hospitalisation des malades, en revanche, l’épisode de la libération des malades de leurs chaînes, à Bicêtre, le 11 septembre 1793, qui demeure vrai au plan symbolique, est, croit-on aujourd’hui, de caractère mythique, en qui concerne les faits eux-mêmes. Pussin, le surveillant de l’hospice, avait commencé à libérer les malades au début de l’année 1792. Les premières versions du récit de la mémorable journée datent de 1823 quand Pinel se retire de la vie publique et la version définitive est celle de 1836, présentée à l’Académie royale de médecine par Scipion Pinel, fils de Philippe, ardent républicain, désireux de mettre en lumière les valeurs républicaines de liberté, de philanthropie, d’assistance aux plus démunis, de science au service de l’homme. [↑](#footnote-ref-12)
13. Voir l’ouvrage d’Isabelle von Bueltzingsloewen, *L’Hécatombe des fous,* Paris, Aubier, 2007. L’homme d’Église et prélat qui s’opposa à ce sujet aux nazis avec le plus de courage et d’efficacité, puisqu’il réussit à faire cesser les assassinats de « patients considérés comme improductifs », est Klemens August von Galen, qui était évêque de Münster en Westphalie. Le « lion de Munster », comme on l’appelait, a été béatifié le 9 octobre 2005. [↑](#footnote-ref-13)
14. L’équivalent de la découverte de l’action antibiotique de la pénicilline dans les maladies infectieuses est, en psychiatrie, celui de la chlorpromazine, commercialisée sous le nom de Largactil. L’action thérapeutique de ce produit synthétisé chez Rhône-Poulenc en 1950 fut décrite pour la première fois en mai 1952 par Delay et Deniker. Avec la chlorpromazine, les médecins allaient disposer d’une classe nouvelle de médicaments, les neuroleptiques, incomparablement plus performants que ceux qui existaient auparavant. Les neuroleptiques sont dotés, en plus de la capacité de calmer rapidement la plupart des agitations, d’une action antipsychotique portant notamment sur les hallucinations et les délires. L’atmosphère des hôpitaux psychiatriques en fut aussitôt transformée et la psychiatrie commença d’être « révolutionnée ». [↑](#footnote-ref-14)
15. Le *Monde* du 11 janvier 2005 : « Les graves risques d’une psychiatrie au rabais » par Jean-Pierre Olie, chef de service à l’hôpital Sainte-Anne à Paris, et Raphaël Gaillard. Après avoir souligné la pénurie de psychiatres spécialisés remplacés dans les hôpitaux par des médecins étrangers et des généralistes et la pénurie d’infirmiers, les auteurs écrivent : « Concernant les hébergements alternatifs à l’hospitalisation au long cours, des centaines de psychotiques chroniques vivent seuls dans des hôtels faisant fonction de “résidences thérapeutiques” ( !). Nombre de handicapés mentaux sont orientés vers des institutions belges auxquelles la Sécurité sociale française paie un prix de journée. Les familles ne peuvent les visiter que de loin en loin ! Sans parler des psychotiques délirants hallucinés qui vivent dans la rue ou se retrouvent en prison. » Tout l’article est à lire. [↑](#footnote-ref-15)
16. Il s’agit du docteur Graziella Magherini, psychiatre à l’hôpital Santa Maria Nuova de Florence. Stendhal avait vécu à Florence, et relaté dans son journal personnel, une expérience (atténuée) de ce type. [↑](#footnote-ref-16)
17. Jean Maisondieu, « De la honte en Bretagne à la place de la mère dans l’imaginaire humain », in *Rencontre de cultures et pathologie mentale en Bretagne*, Institut culturel de Bretagne, 1983. [↑](#footnote-ref-17)
18. Il faudrait également mentionner le développement de pathologies psychosomatiques qui concernent surtout les sphères digestives, cardio-vasculaires, ostéo-articulaires et cutanées, en relation avec l’agitation, le bruit, la précipitation qui caractérisent le monde moderne. Au chapitre des addictions, on ajoute désormais les addictions sans drogue au premier rang desquelles figure le jeu compulsif, le comportement du joueur s’apparentant à celui du toxicomane. La ludopathie, qui toucherait de 300 000 à 600 000 Français, est largement encouragée par l’État, que certains qualifient de « dealer des addictions sans drogue ». « Si les addictions deviennent les maladies du xxi' siècle, c’est parce que les sociétés de surconsommation, où nous sommes, encouragent tous les mécanismes producteurs de ces pathologies » (Dr Marc Valleur, chef de service de l’hôpital Marmottait à Paris). [↑](#footnote-ref-18)
19. À Pont-Aven séjournèrent dans le dernier quart du xix' siècle, en même temps que Gauguin, de nombreux peintres dont beaucoup d’Américains mais aussi des Anglais, des Polonais et d’autres peintres étrangers. Ce groupe international forma une communauté artistique, association spontanée à laquelle on a donné le nom d’Ecole de Pont-Aven. [↑](#footnote-ref-19)
20. Ceux des « autonomistes » qui s’engagèrent dans la collaboration active furent peu nombreux et encore moins nombreux ceux qui revêtirent l’uniforme allemand. [↑](#footnote-ref-20)
21. Une délégation britanno-galloise de huit membres (délégués par le conseil de l’Eisteddfod nationale du pays de Galles), venue en visite en Bretagne en avril 1947, à la demande de l’ambassadeur de France à Londres, a remis son rapport le 21 juin 1947. On peut y lire : « Or, à la lumière des témoignages que nous avons recueillis, comme à celle des documents qui ont été mis entre nos mains, nous avons été obligés de nous rendre à l’évidence que le seul fait de défendre des idées bretonnes, quelles qu’elles soient, nationalistes et régionalistes aussi bien qu’autonomistes, a été suffisant pour attirer, après la Libération, les vengeances officielles sur la tête des Bretons auxquels une telle activité pouvait être reprochée. » [↑](#footnote-ref-21)
22. Le gallo est le dialecte roman de la Bretagne orientale. [↑](#footnote-ref-22)
23. Signalons tout de même Skoazell Vreizh (secours breton), association loi 1901, de soutien aux familles des détenus politiques bretons. Adresse : 3 straed Aristide-Briand, 44350 Gwenrann. [↑](#footnote-ref-23)
24. Jean Ollivro et Joseph Martray, *La Bretagne au cœur du monde nouveau* (voir bibliographie). [↑](#footnote-ref-24)
25. Le cheptel porcin breton (à quatre départements) s’élevait en 2000 à 53,6% des 15 000 000 élevages de porcs français et les élevages bretons de volailles à 37,3%. Les déjections de porc et de poulet constituent le lisier qui est épandu dans les champs pour servir d’engrais. Ses nitrates sont entraînés par les eaux de pluie. Le taux de nitrate par litre d’eau potable ne doit pas dépasser 50 mg par litre (directive européenne adoptée par la France en 1975), ce qui est loin d’être respecté partout. [↑](#footnote-ref-25)
26. Ces nuances des ciels bretons apparaissent par exemple dans certaines toiles du peintre Bernard Louédin. [↑](#footnote-ref-26)
27. À l’origine de ce reflux, des causes externes (concurrence de pays plus ensoleillés, lointains, à des prix attractifs) mais aussi internes (faiblesse du marketing et de la communication, déficit d’image, plus particulièrement auprès des jeunes, adaptation insuffisante aux nouvelles habitudes des vacanciers et touristes). [↑](#footnote-ref-27)
28. On trouve des centres de thalassothérapie à Saint-Malo, Roscoff, Tréboul (Douarnenez), Quiberon, Carnac. [↑](#footnote-ref-28)
29. L’envoyé spécial du *Monde* (Michel Braudeau) à Lorient pour le 26e Festival interceltique d’août 1996 concluait ainsi son article du 9 août : « La celtitude est, pour sa part sombre, un sentiment triste et nostalgique, celui d’un peuple vaincu. Pour sa part la plus claire et positive, c’est l’émotion d’appartenir à une collectivité culturelle qui dépasse les frontières des nations, qui peut prétendre résister aux grands bulldozers économiques et culturels lancés par l’Amérique. » [↑](#footnote-ref-29)
30. C’est à la suite de cet ouragan et des immenses dégâts qu’il avait provoqués en Bretagne (le vent avait soufflé à 216 km/h à Plogoff) que M. Louis Le Pensec (député puis ministre et maintenant sénateur) avait déclaré qu’il y avait eu en France un déficit de sentiment à l’égard de la Bretagne. [↑](#footnote-ref-30)
31. Interview de Patrick Le Lay, P.-D. G. de TF1, dans la revue *Bretons* de septembre 2005. [↑](#footnote-ref-31)
32. Les écoles Diwan pratiquent un enseignement en langue bretonne en totalité (méthode par immersion). Les résultats des élèves au baccalauréat sont particulièrement brillants. [↑](#footnote-ref-32)
33. Jean Ollivro, *Les Paradoxes de la Bretagne* (voir bibliographie). [↑](#footnote-ref-33)
34. Jean Ollivro et Joseph Martray, *La Bretagne réunifiée* (voir bibliographie). [↑](#footnote-ref-34)
35. Voir bibliographie. [↑](#footnote-ref-35)
36. Jean-Loup Montigny, *Essai sur les institutions du duché de Bretagne* (voir bibliographie). [↑](#footnote-ref-36)
37. Les contemporains décrivent Charles VIII comme un « nabot maladif au visage ingrat, au nez proéminent et aux lèvres épaisses, peu intelligent, peu sensible, peu cultivé, les mains agitées de tremblements incessants ». La petite duchesse, bientôt reine, avait 14 ans, le roi 21 ans. [↑](#footnote-ref-37)
38. Henri Carré, *Le Parlement de Bretagne* (voir bibliographie). [↑](#footnote-ref-38)
39. Histoire des guerres de la Ligue en Bretagne (voir Moreau dans bibliographie). [↑](#footnote-ref-39)
40. Réunions où l’on fait de la dentelle (mailleries), où l’on file du lin ou de la laine (fileries), où l’on débarrasse le chanvre ou le lin de sa teille, sa partie ligneuse (teilleries). [↑](#footnote-ref-40)
41. *L'Alcoolisme dans l’ouest de la France pendant la seconde moitié du XIXe siècle* (voir bibliographie). [↑](#footnote-ref-41)
42. Georges Devereux, *Femme et mythe*, Paris, Flammarion, 1982. Chapitres X « La grossesse de Kronos » et XI « Les quasi-castrations et grossesses de Zeus ». [↑](#footnote-ref-42)
43. Notamment Johann Jacob Bachofen (1815-1886), dont l’œuvre capitale est *Das Mutterrecht,* 1861 *(Le Droit maternel,* 1996). [↑](#footnote-ref-43)
44. Sigmund Freud, [*Totem et tabou*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.frs.tot)*,* 1912. [http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.frs.tot](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/cla.frs.tot) [↑](#footnote-ref-44)
45. Gérard Mendel, *La Révolte contre le père*, Paris, Payot, 1968. *La Crise de générations, id.,* 1969. [↑](#footnote-ref-45)
46. David Cooper, *Mort de la famille,* Paris, Seuil, 1972. Alexander Mitscherlich, *Vers la société sans pères,* Paris, Gallimard, 1981. [↑](#footnote-ref-46)
47. Jean Delumeau (dir.), *Histoire des pères et de la paternité,* Paris, Larousse, coll. « In Extenso », 1990. Hubertus Tellenbach (dir.), *L’Image du père dans le mythe et l’Histoire,* Paris, PUF, coll. « Psychiatrie ouverte », 1983. [↑](#footnote-ref-47)
48. Johan Huigzinga, *Le Déclin du Moyen Age,* Paris, Payot, 1948. Chapitre 1 « L’âpre saveur de la vie ». [↑](#footnote-ref-48)
49. *La Révolte contre le père, op. cit.* [↑](#footnote-ref-49)
50. Claude Vedeilhie, *Dimension socioculturelle de l’alcoolisme en Martinique,* mémoire de CES de psychiatrie, Rennes, 1979. [↑](#footnote-ref-50)
51. Denise Herd, *The social contexts of drinking among Black and White Americans* (Conference on cultural studies on drinking and drinking problems, Helsinki, 24-28 septembre 1985). [↑](#footnote-ref-51)
52. Voir mes précédents ouvrages : *Le Matriarcat psychologique des Bretons*, Paris, Payot, 1985, et *Ethnopsychiatrie en Bretagne et autres terres celtes* (réédition de *L’Envers du décor*), Spézet, Coop Breizh, 2011. [↑](#footnote-ref-52)
53. Jean Maisondieu, « De la honte en Bretagne à la place de la mère dans l’imaginaire humain », in *Rencontre de cultures et pathologie mentale en Bretagne*, Institut culturel de Bretagne, Rennes, 1983. [↑](#footnote-ref-53)
54. Il y avait alors sur la rive droite du Jaudy, en face de Tréguier, un petit sanctuaire dédié à saint Yves et fréquenté par les pèlerins qui venaient vouer à ce saint leur ennemi, destiné après ce rituel à mourir dans l’année s’il était dans son tort. [↑](#footnote-ref-54)
55. On peut supposer que Déguignet, intimidé, n’a pas réussi des épreuves de lecture et d’écriture ou que, manquant de confiance en lui et incertain de ses connaissances, il a déclaré ne savoir ni lire ni écrire. [↑](#footnote-ref-55)
56. Surnom donné par dérision à Napoléon III par ses adversaires. [↑](#footnote-ref-56)